This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06740642 5

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XV.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

D607

AVEC

M. DE VOLTAIRE.

TOME IV.

Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CCLII.

Du Roi.

Breslau, ce 21 mars 1759.

VOus ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je ſuis ſur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne ſoit pas pour des ſiéges, toutefois c'eſt pour réſiſter à mes perſécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens & les additions que vous avez faits à votre Ode. Rien ne me fait plus de plaiſir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles ſtrophes ſont très-belles, & je ſouhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre ſelon votre bon plaiſir : & quoique je ſois très-indifférent ſur ce qu'on peut dire de moi en France & ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Hiſtoire de Brandebourg*. C'eſt la trouver très-bien écrite, & c'eſt plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de ſavoir ſi on fait des libelles contre moi en Europe, & ſi on me déchire. Ce que je ſaurai toujours, & dont je ſerai témoin, c'eſt que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne ſais pas ſi cela en vaut la peine. Je vous ſouhaite la tranquillité & le repos dont je ne jouirai pas, tant que l'acharnement de l'Europe me perſécutera. Adieu.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le conſulter ſur la ſanté de mon frère Ferdinand, qui eſt très-mauvaiſe. Dans le courant de l'année paſſée, il a eu deux fièvres chaudes dont il lui eſt reſté de grandes faibleſſes. A cela ſe ſont joints les ſymptômes d'une ſueur de nuit & d'une toux avec expectoration. Les médecins juſqu'ici croient qu'il crache une vomique, & pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funeſtes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour ſa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chûte des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les ſecours que l'art peut fournir, quoique j'aie très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de conſulter Tronchin pour ſavoir ce qu'il en penſe, & s'il croit pouvoir le ſauver. Je dois ajouter à ceci pour le mé-

decin, que les urines ſont fort rouges & fort colorées, que l'expectoration ſent mauvais, que la faibleſſe eſt grande, l'abattement conſidérable, qu'il y a tous les ſymptômes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls eſt faible. Je ſouhaite qu'il en ait meilleure eſpérance que moi.

LETTRE CCLIII.

De M. de Voltaire.

Aux Délices, ce 27 mars 1759.

SIRE,

JE reçois la lettre dont V. M. m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre ſecrétaire, mon compatriote Suiſſe, ſignée *Fédéric*. Il paraît que V. M. n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dreſſaſſe de mes faibles mains à votre adorable ſœur. En voici donc une copie que je haſarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houſſards & aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre Ode au prince Henri, votre Épître à milord Maréchal, & votre Ode au prince Ferdinand. Il y a dans cette Ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur (*a*). Ce n'eſt pas aſſez d'avoir

(*a*) Toutes ces pièces ſont ci-devant, dans le tome VII.

du génie pour écrire ainſi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. V. M. me dit dans ſa lettre qu'il paraît que je ne déſire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eſt vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres ſont en France; il eſt vrai qu'elles ſont ſur la frontière de Suiſſe; il eſt vrai même qu'elles ſont entiérement libres, & que je ne paie rien à la France; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté & de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

V. M. me traite comme le monde entier;

elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe meurt. Le préſident vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puſſe avoir un tel procès ; j'en ſuis un peu loin ; j'ai été très-malade, & je ſuis très-vieux : j'avoue que je ſuis très-riche, très-indépendant, très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur, & je mourrai bientôt ſans vous avoir vu ; vous ne vous en ſouciez guère, & je tâche de ne m'en point ſoucier. J'aime vos vers, votre proſe, votre eſprit, votre philoſophie hardie & ferme. Je n'ai pu vivre ſans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains ; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, & contre qui je ſuis toujours fâché.

LETTRE CCLIV.

De M. de Voltaire.

Ce 30 mars 1759.

QUoique tout le monde ſoit en armes & en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de V. M. L'Épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté le Haſard, a bien un grand fonds de vérité, & ſi cette Épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, &

le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que V. M. s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbac. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, & que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. V. M. daigne n'être pas mécontente du tribut de louange & de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte ; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte & ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur ;
Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir ſon heure fatale,
Était plus brave que vous.

Sort ſoutint, fait une cacophonie déſa-

gréable ; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, & j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eſt le plus difficile.

Fuiriez ſi vous l'oſiez ; parlez pour vous, meſſieurs, dira V. M. ; & moi chétif, je ſoutiens que ſi Céſar ſe trouvait ſeul pendant la nuit expoſé incognito à une batterie de canon, & qu'il n'y eût d'autre moyen de ſauver ſa vie qu'en ſe mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque choſe de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caius-Julius-Céſar plongé juſqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être V. M. à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui ſont ſur leur fumier comme moi !

Recevez avec bonté, Sire, les reſpects & les folies du vieux Suiſſe.

LETTRE CCLV.

Du Roi.

Bolckenhaïn, ce 11 avril 1759.

Diſtinguez, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Triſtes d'Ovide & l'Art d'aimer ne ſont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuſe cataſtrophe qui laiſſera un trait enfoncé dans

mon cœur autant que mes yeux ſeront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui ſe trouvent toujours, quelque vive que ſoit la guerre. Je me ſers de toutes mes armes contre mes ennemis ; je ſuis comme le porc-épic, qui ſe hériſſant ſe défend de toutes ſes pointes. Je n'aſſure pas que les miennes ſoient bonnes ; mais il faut faire uſage de toutes ſes facultés, telles qu'elles ſont, & porter des coups à ſes adverſaires les mieux aſſenés que l'on peut.

Il ſemble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'eſt que les bons procédés & la bienſéance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le ſiècle. Avouons la vérité, les arts & la philoſophie ne ſe répandent que ſur le petit nombre ; la groſſe maſſe, le peuple, & le vulgaire de la nobleſſe, reſte ce que la nature l'a fait, c'eſt-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne penſez pas que les houſſards Autrichiens connaiſſent votre écriture. Je puis vous aſſurer qu'ils ſe connaiſſent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers & en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui ſera pour le moins auſſi rude que la précédente. Le prince Ferdinand épaule bien

ma droite. Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Mais de quoi je puis vous aſſurer poſitivement, c'eſt qu'on ne m'aura pas à bon marché, & que, ſi je ſuccombe, il faudra que l'ennemi ſe fraie par un carnage affreux le chemin à ma deſtruction.

Adieu ; je vous ſouhaite tout ce qui me manque.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la Loi naturelle*, la *Philoſophie du bon ſens*, & *l'Eſprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre ſe flatte ; je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon ſens.

LETTRE CCLVI.

Du Roi.

Landshut, ce 18 avril 1759.

VOs lettres m'ont été rendues ſans que houſſards ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut & très-impunément ſans avoir cent ſoixante mille hommes, pourvu qu'on ne faſſe rien imprimer. Et ſouvent on fait imprimer des choſes plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, ſans qu'il en arrive le moindre mal à

l'auteur ; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me diſſiper.

Tout homme qui n'eſt pas né Français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, & je ſuis le premier à apprécier mes misères à leur juſte valeur ; mais cela m'amuſe & me diſtrait ; voilà le ſeul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaiſſance & trop de goût pour applaudir à d'auſſi faibles talens.

L'éloquence & la poéſie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à préſent & très-ſérieuſement à autre choſe. En conſidérant tout cela, vous devez avouer que des amuſemens auſſi frivoles ne doivent entrer en aucune conſidération.

Je ne me moque de perſonne ; mais je me ſens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraſer autant qu'il eſt en eux. Et certainement je ne ſuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arſenal pour me défendre & pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eſt plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne ſera pas ſa pa-

tente qui vous immortalisera ; vous ne devrez votre apothéose qu'à la Henriade, à l'Œdipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût & des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsick, & toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures & en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires & d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile, qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, & qu'il faut me conduire prudemment & avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai ; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

P. S. Si les vers que je vous ai envoyé paraiſſent, je n'en accuſerai que vous. Votre lettre prélude ſur le bel uſage que vous en voulez faire ; & ce que vous avez écrit à Catt ne me ſatisfait pas ; mais c'eſt au reſte de quoi je m'embarraſſe très-peu.

LETTRE CCLVII.

Du Roi.

Landshut, ce 22 avril 1759.

JE vous ai envoyé mes vers à ma ſœur Amélie, comme l'eſquiſſe d'une épître (*a*). Je n'ai ni l'eſprit aſſez libre, ni aſſez de temps pour faire quelque choſe de fini. Et d'ailleurs, quelques inadvertances, quelques crimes de lèſe-majeſté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous ſurprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne & de ne pas commettre des fautes d'ignorance & contre l'uſage, quand je vois tant de poëtes Français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent ! Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous faſſe obſerver les fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles & défectueux. Je vois aſſez bien les négligences des autres, & dans la compoſition

(*a*) C'eſt l'Épître ſur le Haſard, ci-devant tome VII.

je demeure aveugle ſur les miennes. Voilà comme les hommes ſont faits.

Votre nouvelle ſtrophe de cette funeſte Ode eſt belle. Je paſſerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marſyas juge Apollon, ſi je m'eſcrime avec vous de poéſie.

Au-lieu de *du ſort ſoutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups ;* & au-lieu de *venir ſon heure fatale*, *approcher l'heure fatale.*

J'avoue que *ſon heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale ; c'eſt à vous d'en juger.

Pour l'Ode en général, elle eſt très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propoſe. Vous le confondrez peut-être, fondé ſur l'autorité des d'Olivet, des quarante, & de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du ſang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : eſt-ce la mort ou la foule qui eſt abreuvée ? j'entends bien votre idée ; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer ſa penſée.

Ve ſtrophe. Je fus battu à Hochkirk le moment que ma digne ſœur expirait.

VIe ſtrophe admirable. VIIe, VIIIe excellentes. IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La ſtupide ignorance, les Midas, les Ho-

mère, les Zoïle ſont étrangers au ſujet de l'ode, & ne ſervent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma ſœur & non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XIe bonne. XIIe *qui font des cours les plus belles*, infame cheville. Le ſens finit, *qui font des cours ; les plus belles* n'eſt qu'un rempliſſage ſans beauté, digne de Mævius & non pas de Virgile. Cela demande abſolument une correction, cela eſt lâche & faible.

Strophe XIIIe. *Du temps qui fuit toujours, tu fis toujours uſage.* La répétition de *toujours* eſt ſans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je ſuerais ſang & eau ; mais Voltaire n'eſt pas Voltaire en vain. C'eſt à lui à y donner plus de force. *Lueur obſcure plus affreuſe que la nuit ;* cela eſt digne des *ténèbres viſibles* de Milton, dont l'auteur de la Henriade s'eſt tant moqué.

Les ſtrophes XIV & XVes ſont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier, direz-vous ? qu'il faſſe premiérement de bons vers, & qu'enſuite il ſe mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve ſouvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui ſe trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'eſt le moment où l'on eſt le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M.

Daun & des Français, ſans preſque remuer de ma place. Je ſuis occupé à préſent à d'autres ſottiſes de cette eſpèce ; & tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'eſprit de ſon métier ; & dans les momens d'alarmes je fais main-baſſe, ſi je peux, ſur l'ennemi & ſur tous les vers qui ne me plaiſent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite Suiſſe : ne vous fâchez pas contre Dom Quichotte qui jetait au feu les vers de l'Arioſte, qui ne valaient pas les vôtres, & ayez quelqu'indulgence pour un cenſeur germanique qui vous écrit des fins-fonds de la Siléſie.

LETTRE CCLVIII.

Du Roi.

Landshut, ce 28 avril 1759.

JE vous ſuis fort obligé de la connaiſſance que vous m'avez fait faire avec M. Candide ; c'eſt Job habillé à la moderne. Il faut le confeſſer ; M. Pangloſs ne ſaurait prouver ſes beaux principes, & le meilleur des mondes poſſibles eſt très-méchant & très-malheureux. Voilà la ſeule eſpèce de roman que l'on peut lire ; celui-ci eſt inſtructif, & prouve mieux que des argumens *in barbara, celarent*, &c.

Je reçois en même temps cette triſte Ode qui eſt bien corrigée & très-embellie ; mais ce

n'eſt qu'un monument, & cela ne rend pas ce qu'on a perdu & qui mérite d'être à jamais regretté.

Je ſouhaite que vous ayez bientôt occaſion de travailler pour la paix, & je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occaſion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas ſans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'oſe vous dire qu'il y a plus d'une ſorte de courage : celui qui vient du tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat ; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier ; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans Céſar, dans Charles XII & dans le grand Condé. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules-Céſar, cependant je ſuis très-ſûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ſerait jamais caché ; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue ſe ſont

fait tuer exprès, pour ne point ſurvivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire ſur ce courage que vous perſifflez. Je vous aſſure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, & qu'on n'y eſt pas auſſi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un ſeul.

A la bataille de Rosbach un officier Français bleſſé & couché ſur la place, demandait à cor & à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent perſonnes officieuſes ſe ſont empreſſées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu ſur un champ de bataille, en préſence d'une armée, cela eſt certainement ſingulier; mais cela eſt vrai, & connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive ſouvent des aventures bouffonnes qui ne reſſemblent à rien, & qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles ſont cruellement achetées.

Je vous remercie de la conſultation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui eſt à Schwedt auprès de ma ſœur : je lui ai recommandé de s'attacher ſcrupuleuſement au régime qu'on lui preſcrit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la gué-

riſon de ce cher frère ; & quoique j'aie auſſi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pouſſe pas l'incrédulité juſqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les ſens moi-même : je n'aurais pu ſupporter les affreuſes fatigues que j'ai eues, ſi je ne m'étais mis à une diète qui paraît ſévère à tous ceux qui m'approchent. Reſte à ſavoir ſi la vie vaut la peine d'être conſervée par tant de ſoins, & ſi ceux-là ne ſont pas les plus ſages & les plus heureux qui l'uſent tout de ſuite. C'eſt à M. Martin & à maître Pangloſs à diſcuter cette matière, & à moi à me battre tant qu'on ſe battra.

Pour vous qui êtes ſpectateur de la pièce ſanglante qu'on joue, vous pourrez nous ſiffler tous tant que nous ſommes. Grand bien vous faſſe ; ſoyez perſuadé que je n'envie pas votre bonheur : je ſuis convaincu que l'on ne peut jouir que lorſqu'on n'eſt en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

LETTRE CCLIX.

Du Roi.

Landshut, ce 18 mai 1759.

NON, ma muſe qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'aſſocia jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux

Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts & précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.

Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me souiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle ;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,
Je vous lis & je vous relis.

J'allaite ma muse française
Aux tetons tendres & polis
Que Racine m'offre à son aise ;
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rousseau.
Horace, Lucrèce & Boileau
Font en tout temps ma compagnie ;
Sur eux se règle mon pinceau,
Et dans ma fantasque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique, vous trouverez le lieu où une bouffée de gaieté & de folie produisit ce Congé dont vous parlez. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tour-

naient le dernière juſqu'à Erfort, & delà nous avons pris le chemin de la Siléſie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des Amadis & des Roland, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public; qu'il y aura certainement encore quelqu'héroïque boucherie; mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur Auguſte, *feſtina lentè*.

Vos Français brûlent les bons livres & bouleverſent gaiement le ſyſtême de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes.... qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles ſeront (pour conſerver la figure de rhétorique)... J'éprouve le ſort d'Orphée: des dames de cette eſpèce & d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir.

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de Prades; cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité, il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que Broglie y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée; &

comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choſes ; mais cela ſerait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne ; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des loix au Parnaſſe ; vous careſſerez encore l'*infame* d'une main & l'égratignerez de l'autre ; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi & envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
En chaque main une plume ;
L'une confite en douceur
Charme par ſon ton flatteur
L'amour-propre qu'elle allume,
L'abreuvant de ſon erreur ;
L'autre eſt un glaive vengeur
Que Tiſiphone & ſa ſœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume ;
Il vous bleſſe, il vous conſume,
Perce les os & le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
Ce glaive en ſera l'auteur.

Pour moi, nourriſſon d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur

De grimper ſur le Parnaſſe
Parmi la maudite race
Des beaux eſprits, qui tracaſſe
Et remplit ce lieu d'horreur:
Je vous demande pour grace,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchaſſe
Dans vos vers ou vos diſcours,
Que ſans ruſes ni détours
La bonne plume l'y place.

Je ſouhaite paix & ſalut, non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiſtoriographe du *Bien-aimé*, non pas au ſeigneur de vingt ſeigneuries dans la Suiſſerie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, &c.

LETTRE CCLX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1759.

VOs derniers vers ſont aiſés & coulans,
Ils ſemblent faits ſur les heureux modèles
Des Sarrafin, des Chaulieu, des Chapelles:
Ce temps n'eſt plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, & ſouffrez ſa gaîté,
Je vous connais, vous ſemblez difficile;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ſtyle.
Pour Maupertuis de poix-réſine enduit,
S'il fait un trou juſqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,

J'en ſuis fâché ; car mon amé n'abonde
En fiel amer, en dépit ſans retour.
Ce n'eſt pas moi qui le mine & le tue ;
Ah ! c'eſt bien lui qui m'a privé du jour,
Puiſque c'eſt lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre moi malingre & affublé d'une fluxion ſur les yeux, au plus malin des rois, & au plus aimable des hommes, qui me fait ſans ceſſe des balafres, & qui crie qu'il eſt égratigné. Balafrez Mrs. de Daun & de Fermor, mais épargnez votre vieille & maigre victime.

V. M dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'eſt pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous donne la paix, Sire, & que toutes les épées ſoient remiſes dans le fourreau ! ce ſont les dignes vœux d'un philoſophe Suiſſe. Tout le monde ſe reſſent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'eſſuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grâce à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les ſottiſes dites à haute voix par tant de gens en robe, & avocats & procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac ; les ſottiſes prononcées par les Jéſuites, ont coûté un bras au roi de

Portugal ; joignez à cela ce qui ſe paſſe de la Viſtule au Mein, & voilà le meilleur des mondes poſſibles tout trouvé.

Encore une fois, puiſſiez-vous terminer bientôt cette malheureuſe beſogne ; vous êtes législateur, guerrier, hiſtorien, poëte, muſicien ; mais vous êtes auſſi philoſophe. Après avoir tracaſſé toute ſa vie dans l'héroïſme & dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau ? un vain nom qui ne nous appartient plus ; tout eſt affliction ou vanité, comme diſait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plutôt que vous pourrez.

De Prades eſt donc un Doëg, un Achitophel ? quoi ! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens ! O meilleur des mondes poſſibles, où êtes-vous ! Je ſuis manichéen comme Martin.

V. M. me reproche dans ſes très-jolis vers de carreſſer quelquefois l'*Infame* ; eh ! mon Dieu, non ; je ne travaille qu'à l'extirper, & j'y réuſſis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne ſera pas indifférent.

Ah ! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous ; je ſuis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philoſophes ; & vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-Souci,

Sire, à Sans-Souci ; mais qu'y fera votre diableſſe d'imagination ? eſt-elle faite pour la retraite ? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CCLXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1759.

DAns quelqu'état que vous ſoyez, il eſt très-ſûr que vous êtes un grand-homme. Ce n'eſt pas pour ennuyer V. M. que je lui écris, c'eſt pour me confeſſer, à condition qu'elle me donnera abſolution. Je vous ai trahi ; voyez le fait. Vous m'avez écrit une lettre moitié dans le goût de Marc-Aurèle, votre patron, moitié dans le goût de Martial & de Juvénal, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite Françaiſe minaudière de la cour de France, qui eſt venue comme les autres à Genève au temple d'Eſculape, pour ſe faire guérir par le grand Tronchin, très-grand en effet, car il eſt haut de ſix pieds, beau & bien fait, & ſi monſeigneur le prince Ferdinand, votre frère, était femme, il viendrait ſe faire guérir comme les autres. Cette minaudière eſt, comme je crois l'avoir dit à V. M., la bonne amie d'un certain duc, d'un certain miniſtre ; elle a beaucoup d'eſprit & ſon ami auſſi. Elle fut enchantée, elle baiſa votre lettre, & vous aurait fait

M. Prior, cela aurait fait une belle race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre, ſelon toute apparence, en peu de jours, & pour peu que la fortune me ſeconde, les ſubdélégués de leurs majeſtés impériales & l'homme à la toque bénite ſeront bien étrillés ; après cela, quelle conſolation de ſe moquer d'eux! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu ne vous moquez de perſonne, ſoyez tranquille & heureux, puiſque vous n'avez point de perſécuteurs, & ſachez jouir ſans inquiétude d'une tranquillité que vous avez obtenue après avoir couru ſoixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous ſouhaite paix & ſalut. Ainſi ſoit-il.

P. S. Mais êtes-vous ſage à ſoixante & dix ans ? Apprenez à votre âge de quel ſtyle il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des libertés permiſes & des impertinences intolérables aux gens de lettres & aux beaux eſprits. Devenez enfin philoſophe, c'eſt-à-dire raiſonnable. Puiſſe le Ciel, qui vous a donné tant d'eſprit, vous donner du jugement à proportion ! Si cela pouvait arriver, vous ſeriez le premier homme du ſiècle, & peut-être le premier que le monde ait porté : c'eſt ce que je vous ſouhaite. Ainſi ſoit-il.

LETTRE

LETTRE CCLXIII.

Du Roi.

Reich-Hennersdorf, ce 20 juin 1759.

SI j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public, que je vous ai écrit pour défendre mon Hiſtoire de Brandebourg, contre les ſottiſes qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac*; je me ſoucie très-peu de mes ouvrages, je n'ai point pour eux cet amour enthouſiaſte qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe, je ne me battrai avec perſonne, ni pour ma proſe ni pour mes vers, & l'on en jugera ce que l'on voudra, ſans que cela me cauſe d'inſomnies. Je vous prie donc de ne point vous échauffer pour un ſujet ſi mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix, qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va ſi bien, contre ceux qui en retardent la concluſion, contre tous ces gens qui ſont dans les convulſions & dans le délire. Ce ſerait un trait ſingulier dans l'hiſtoire, ſi l'on écrivait au dix-neuvième ſiècle que ce fameux Voltaire, qui de ſon temps avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques & contre le mau-

vais goût, avait fait par ſes ouvrages tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils ſe faiſaient, qu'il les avait obligés à faire la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. Virgile accompagna Mécène au voyage de Brindes où Auguſte fit ſa paix avec Antoine ; & Voltaire, ſans voyager (dira-t-on), fut le précepteur des rois comme de l'Europe. Je ſouhaite que l'on puiſſe ajouter ce trait à votre vie, & que je puiſſe vous en féliciter bientôt. Adieu.

LETTRE CCLXIV.

Du Roi.

Reich-Hennersdorf, ce 2 juillet 1759.

Votre muſe ſe rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la déſire, je l'honore ;
Mais je n'impoſe point la loi
Au bien-aimé votre grand roi,
A la Hongroiſe qu'il adore,
A la Ruſſienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les ſecrets merveilleux,
Que Tronchin ſait & que j'ignore,
Ne ſauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être

Le vice-chambellan du ſecond Bien-aimé,
A la paix, s'il ſe peut, diſpoſez votre maître.

C'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer, ou à ſon d'Amboiſe en fontange (*a*). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux ; ils ſont un peu difficiles ; ils veulent être les arbitres des ſouverains, & c'eſt ce que des gens qui penſent comme moi ne veulent nullement ſouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la déſirez ; mais je la veux bonne, ſolide & honorable. Socrate ou Platon auraient penſé comme moi ſur ce ſujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaiſir à mener cette chienne de vie, à voir & faire égorger des inconnus, à perdre journellement ſes connaiſſances & ſes amis, à voir ſans ceſſe ſa réputation expoſée aux caprices du haſard, à paſſer toute l'année dans les inquiétudes & les appréhenſions, à riſquer ſans fin ſa vie & ſa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la ſociété, les agrémens de la vie, & j'aime à être heureux autant que qui que ce ſoit. Quoique je déſire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baſſeſſes & des infamies. La philoſophie nous apprend à faire notre devoir, à ſervir fidellement notre patrie au prix de notre ſang,

(*a*) La marquiſe de Pompadour.

de notre repos, à lui ſacrifier tout notre être. L'illuſtre Zadig eſſuya bien des aventures qui n'étaient pas de ſon goût, Candide de même ; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à ſuivre que celui de ces héros !

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les peliſſes hongroiſes & les juſtaucorps verds des Roxelans. On eſt actuellement aux trouſſes de ces derniers qui, par leur balourdiſe, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, & que je me délivrerai des verds & des blancs.

Il faut que le Saint-Eſprit ait inſpiré à rebours cette créature bénite par ſa Sainteté (*a*) ; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je ſortirai d'autant plus ſûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille eſt née en pleine Weſtphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne ſais où, qui jure ſon dieu & ſon grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raiſonne. Le bon roi Charles chaſſa les Anglais des Gaules à l'aide

(*a*) Le pape Rezzonico (Clément XIII) avait envoyé une épée bénite & un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui avait eu la bêtiſe de ſe prêter à cette facétie digne du treizième ſiècle. Voyez ci-devant tome VII, page 284.

d'une pucelle, il eſt donc clair que par les ſecours de la mienne nous vaincrons les trois *dames*; car vous ſavez que dans le paradis, les ſaints conſervent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que Mahomet avait ſon pigeon, Sertorius ſa biche, votre enthouſiaſte des Cévènes ſa groſſe Nicole, & je conclus que ma pucelle & mon inſpiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs & des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de Damiens, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre; ce ſont les ſuites de la fureur & de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers; la ſuperſtition, l'intérêt, la vengeance, la trahiſon, l'ingratitude, produiront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſanglantes & tragiques, parce que les paſſions, & très-rarement la raiſon, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaſtations, des peſtes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eſt ſur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puiſque cela eſt ainſi, qu'il faut que cela ſoit néceſſaire. Maître Pangloſs vous

en dira la raiſon. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeſſe mon ignorance. Il me paraît cependant que ſi un être bienfeſant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le ſommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, & les couronnes du jardin d'Épicure pour la fortune.

Preſſez votre laitage, faites cuver votre vin & faucher vos prés ſans vous inquiéter ſi l'année ſera abondante ou ſtérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il eſt, de donner un coup de patte à l'*Infame*. J'attends ſon livre. Je vous envoie en attendant un Akakia contre ſa Sainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muſe du général des capucins, de l'architecte de l'égliſe de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, & de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabines, du chevalier de Tuſculum, & du marquis d'Andès. Les titres ne ſont que la décoration des ſots; les grands hommes n'ont beſoin que de leur nom.

Adieu; ſanté & proſpérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin & au plus ſéduiſant des beaux eſprits qui ont été & qui ſeront dans le monde. *Vale*.

LETTRE CCLXV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juillet 1759.

SIRE,

VOus êtes auſſi bon frère que bon général ; mais il n'eſt pas poſſible que Tronchin aille à Schwedt auprès du prince votre frère ; il y a ſept ou huit perſonnes de Paris abandonnées des médecins, qui ſe ſont fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, & qui croient ne reſpirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. V. M. penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans ; d'ailleurs Tronchin gouverne la ſanté des enfans de France, & envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine ; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince Ferdinand ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à ſa ſanté, en le faiſant paſſer d'un climat aſſez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inſtruire Tronchin toutes les ſemaines de ſon état, eſt le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre

écrit adreſſé à M. le prince de Brunſwick ? Il y a certainement de très-belles choſes ; mais elles ne ſont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ſerait pas flattée ; le roi de France le ſerait encore moins, & je vous reſpecte trop l'un & l'autre pour jamais laiſſer tranſpirer ce qui ne ſervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correſpondance de madame la margrave de Bareith avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien ſi néceſſaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépoſitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but ſi déſirable ; je n'en ai pas abuſé, & je n'abuſerai pas de votre confiance au ſujet d'un écrit qui tendrait à un but abſolument contraire. Soyez dans un parfait repos ſur cet article. Ma malheureuſe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, & il n'en reſte de veſtige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ſtrophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés ; vous avez été mon idole pendant vingt années de ſuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même* ; mais votre métier de héros, & votre place de roi ne rendent pas le cœur bien ſenſible ; c'eſt dommage, car ce cœur était fait pour être humain, & ſans l'héroïſme & le trône, vous

auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, & trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer ; reconnaiſſez là franchiſe, & recevez avec bonté le profond reſpect du Suiſſe.

LETTRE CCLXVI.

Du Roi.

Du Ringſvormek, ce 18 juillet 1759.

VOus êtes en vérité une ſingulière créature ; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, & le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces & d'eſprit,
Lorſque ſa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et ſens que de mon cœur contrit
Il a déſarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtiſſe, cela m'eſt aſſez indifférent. Ne penſez pas non plus que je ſois auſſi ſenſible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* diſent de moi.

J'ai le ſort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils ſont favoriſés des uns, & vilipendés des autres. Il faut ſe préparer à des ſatyres, à des calomnies, & à une multitude de menſonges qu'on débite ſur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conſcience ; & je me ſoucie très-peu de quelle façon mes actions ſe peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu penſans à deux pieds, ſans plumes.

Puiſque vous êtes ſi bon pruſſien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui ſe paſſe ici.

L'homme à toque & à épée papale s'eſt placé ſur les confins de la Saxe & de la Bohème. Je me ſuis mis vis-à-vis de lui dans une poſition avantageuſe en tout ſens. Nous en ſommes à préſent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez ſi bien ce jeu, vous ſavez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne ſaurais vous dire à quoi ceci menera. Les Ruſſes ſont pendus au croc. Dohna n'a pas dit, *ſta, ſol*, comme Joſué, de défunte mémoire ; mais, *ſta, urſus ;* & l'ours s'eſt arrêté.

En voilà aſſez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je ſais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracaſſier, ni méchant ;

mais vous m'avez joué des tours de tant d'eſpèces.... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaiſir que de mal. Je m'amuſe davantage avec vos ouvrages, que je ne me reſſens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaiſſeriez trop l'eſpèce humaine, & l'univers aurait raiſon d'être jaloux & envieux de vos avantages.

A préſent on dit : *Voltaire eſt le plus beau génie de tous les ſiècles ; mais du moins je ſuis plus doux, plus tranquille, plus ſociable que lui.* Et cela conſole le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confeſſeur. Ne vous en fâchez pas, & tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je ſouhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épiſode ; le ſujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le Phédon de Platon une belle ſcène ; & voilà tout.

Je ſuis revenu de certains préjugés, & je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire ; & quoi qu'on en diſe, je ne lis jamais Bérénice ſans répandre des larmes. Dites que je pleure

mal à propos : penſez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me perſuadera jamais qu'une pièce qui me remue & qui me touche, ſoit mauvaiſe.

Voici une multitude d'affaires qui me ſurviennent. Vivez en paix ; & ſi vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon reſſentiment, vous pouvez avoir l'eſprit en repos ſur cet article. *Vale.*

LETTRE CCLXVII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, auguſte 1759.

Vous n'êtes pas ce fils d'un inſenſé,
Huilé dans Reims, & par l'Anglais preſſé,
Que ſon Agnès ſi fidelle & ſi ſage
Aima toujours, ayant tant careſſé
Tantôt un moine & tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
Son pucelage & ſon baudet profane
Et ſaint Denis ſont de faibles ſecours ;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, & je ſais quel eſt l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chaſteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;
Et retournez à Sans-Souci,
Quand dans vos courſes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros & des pucelles.

Vos vers ſont charmans, & ſi V. M. a battu ſes ennemis, ils ſont encore meilleurs ; mais pour votre Akakia papal, je le trouve très-adroit ; il eſt fait de façon que les trois-quarts des proteſtans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, & de quoi animer les ſots de bonne foi de la confeſſion *in, met, uber.* J'attends quelques pièces édifiantes qu'un ſage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à V. M. ; mais j'ai peur qu'elle ne ſoit pas de loiſir cette fin de campagne, & qu'elle ſoit ſi occupée à donner ſur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes & Maſſagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philoſophie & à la deſtruction de l'*Infame.* Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Infame* à S. M. par mon teſtament (*a*). Elle eſt plus ſon ennemie qu'elle ne croit ; ſa pucelle & ſon fanatique ſont quelque choſe, mais cette pucelle & ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, & Féderic était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

(*a*) Alluſion à la ſuperſtition.

LETTRE CCLXVIII.

Du Roi.

Ce 22 ſeptembre 1759.

LA ducheſſe de Saxe-Gotha m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correſpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'eſt même avec bien de la peine que je fais paſſer cette lettre, ſi elle eſt aſſez heureuſe de paſſer.

Ma poſition n'eſt pas ſi déſeſpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de poſitif ſur cet article, c'eſt que j'ai de l'honneur pour dix; & que, quelque malheur qui m'arrive, je me ſens incapable de faire une action qui bleſſe le moins du monde ce point ſi ſenſible & ſi délicat pour un homme qui penſe en preux chevalier, ſi peu conſidéré de ces infames politiques qui penſent comme des marchands.

Je ne ſais rien de ce que vous avez voulu me faire ſavoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais: 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés; 2°. de la faire honorable & glorieuſe. Voyez-vous! il ne me reſte que l'honneur; je le conſerverai au prix de mon ſang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propoſe rien qui répugne à la délicateſſe de mes ſentimens. Je ſuis dans les convulſions des opérations militaires ; je ſuis comme les joueurs qui ſont dans le malheur, & qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreſſe volage. J'ai à faire à de ſi ſottes gens qu'il faut néceſſairement qu'à la fin j'aie l'avantage ſur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à ſa ſacrée majeſté le Haſard, je ne m'en embarraſſe pas. J'ai juſqu'ici la conſcience nette des malheurs qui me ſont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, & la perte du Canada ſont des argumens capables de rendre la raiſon aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétriſſante. Après avoir combattu avec ſuccès contre toute l'Europe, il ſerait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penſer ; vous ne me trouverez pas à l'eau roſe ; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix ; mais il faut prendre l'eſprit de ſon état. Voilà tout ce que je peux vous dire juſqu'à préſent. Dans trois ou quatre ſemaines la correſpondance ſera plus libre, &c.

LETTRE CCLXIX.

Du Roi.

Du camp près de Wilsdruf, ce 17 novembre 1759.

GRand merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatiſme abſurde, vice dominant à préſent en France, & qui, ne pouvant exercer ſa fureur ambitieuſe ſur des ſujets de politique, s'acharne ſur les livres & ſur les apôtres du bon ſens.

Les frocards, les mîtrés, les chapeaux d'écarlate,
Liſent en frémiſſant le drame de Socrate;
L'at|abilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raiſon humaine implacables bourreaux,
En pâliſſant de rage, en bouffiſſant leur rate,
D'abſurdes zélateurs vont ſoulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups ſont tous ſentis par vos bigots.

Déjà leur cabale eſt accrue
Du concours impoſant des Mélites nouveaux,
Pédanteſques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empreſſe, on opine, & la troupe incongrue
En vous épargnant la cigue,
Pour mieux honorer vos travaux,
Élève des bûchers, entaſſe des fagots.
Le braſier étincelle, & déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'*Infame*
Pour conſumer ce bel-eſprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au-lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que ſon malin écrit.

Je

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout peſé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; & ſi vous vous plaignez que je vous mords, c'eſt à mon inſu, ou du moins ſans intention. Penſez, je vous prie, que je ſuis environné d'ennemis, preſſé de toutes parts; l'un me pique, l'autre m'éclabouſſe; ici l'on m'inſulte; enfin la patience ſuccombe. L'inſtinct d'un ſentiment trop vif l'emporte ſur la voix de la raiſon; la colère irritée s'enflamme, & je ſuis dans quelques momens,

Comme un ſanglier écumant
Qui réſiſte & qui ſe défend
Contre les durs aſſauts d'une meute aguerrie,
On le pourſuit avec furie;
Il attaque, il bleſſe, il pourfend,
Et donne à propos de ſa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le ſuit de loin en jappant.
Trop irrité, dans ſa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en ſon chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainſi que cet animal,
S'il ſouffre, irrité par le mal,
Livre à l'inſtinct des ſens ſa faible intelligence.
Sous le deſpotiſme fatal
De la ſanguinaire vengeance,
Souvent ſon aveugle fureur
Confond le crime & l'innocence.
Le ſage qui voit ſon erreur

Le plaint, le déplore, & ſoupire;
Détournant ſes pas ſans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'eſprit rempli d'aigreur.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, & attendez qu'un ciel ſerein ait ſuccédé à tant d'obſcurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté; mais ſachez que l'expérience m'apprend ce que c'eſt de ſe frotter à de méchantes femmes.

Hélas! penſez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'eſprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs & la volupté?
Ce temps heureux, c'eſt bien dommage,
Loin de moi s'eſt précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage;
Continence eſt néceſſité;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de viſion béatifique dans le goût de celle de Moïſe. Les barbares Coſaques & Tartares, gens infames à conſidérer en tout ſens, ont brûlé & ravagé

des contrées, & commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces triſtes ſpectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La fortune inconſtante & fière
Ne traite pas ſes courtiſans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, & qui courent les champs,
Couverts de ſang & de pouſſière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis inſolens.
Pour les humilier, la quinteuſe déeſſe
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer :
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détreſſe ;
Les Ruſſes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtreſſe ;
On les a vus, pleins d'alégreſſe,
S'y pavaner & s'admirer.
Voilà le ſort de ma vieilleſſe !
Cependant cet homme béni
Par l'Antechriſt ſiégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaiſant homme
Qui ſur ſa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant & frêle ſymbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'oſe dire qu'il s'enfuit ;
Juſqu'ici ſa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez ſur moi : nous verrons
Dans peu ces culs dodus & ronds,
Sans façon, ſans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illuſtrant à jamais
Sauvera l'empire Français,

Sans capitaine, ſans finance,
Sans Amérique, ſans prudence,
Juſqu'en ſes fondemens ſapé par les Anglais.
Couvrant tous ces ſujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaiſance,
Des cieux ſur notre ſphère il conduira la paix;
Moi quittant le harnois & le caſque & l'épée
De trop de ſang humain trempée,
Je partirai ſoudain d'ici;
J'irai, conſolant ma vieilleſſe
Par l'étude de la ſageſſe,
M'enſevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illuſion je croirai vivre hors du grand monde, & quelquefois j'y ferai ſolitaire.

Jouiſſez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui repoſent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injuſtes haines. Penſez que les rois, après s'être long-temps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous ſeriez capable, comme Orphée, de deſcendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle Emilie, mais pour pourſuivre dans ce ſéjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop perſécuté dans ce monde (*a*). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-là à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France ſoit auſſi l'homme le plus généreux de ſa nation. La

(*a*) Maupertuis, qui venait de mourir à Bâle.

vertu, votre devoir vous parlent par ma bouche ; n'y ſoyez pas inſenſible, & faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance & de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne : elle ſera bonne ; & je vous écrirai dans une huitaine de jours de Dresde, avec plus de tranquillité & de ſuite qu'à préſent.

Adieu ; négociez, travaillez, jouiſſez, écrivez en paix ; & que le dieu des philoſophes, en vous inſpirant des ſentimens plus doux, vous conſerve comme le plus bel organe de la raiſon & de la vérité.

LETTRE CCLXX.

Du Roi.

Wilsdruf, ce 19 novembre 1759.

JE viens de recevoir la lettre du rat ou de l'aſpic du 6 novembre ſur le point de finir la campagne. Les Autrichiens s'en vont en Bohême, où je leur ai fait brûler, par repréſailles des incendies qu'ils ont cauſés dans mes pays, deux grands magaſins. Je rends la retraite du bénin héros auſſi difficile que poſſible, & j'eſpère qu'il eſſuyera quelques mauvaiſes aventures entre-ci & quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de La Haye, ſi le roi

d'Angleterre & moi nous ſommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, & fera diſtinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité & la paix. La porte eſt ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France eſt maîtreſſe de s'expliquer. C'eſt aux Français qui ſont naturellement éloquens à parler, à nous à les écouter avec admiration, & à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la ſincérité que chacun apportera dans la négociation. Je ſuis perſuadé que l'on pourra trouver des tempéramens pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de ſes affaires un miniſtre modéré & ſage. Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagans, & conſulter la raiſon plutôt que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur, qui, lorſqu'il alla la première fois au temple, ſe contenta d'écouter les Phariſiens & les Scribes. Ne penſez pas que les Anglais me confient tous leurs ſecrets; ils ne ſont point preſſés de s'accommoder, leur commerce ne ſouffre point, leurs affaires proſpèrent, & l'État ne manque ni de reſſources, ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, & dont le fardeau eſt accablant. Cependant je répondrai toujours bien de la fin de la campagne, il eſt impoſſible d'en faire

autant pour tous les événemens. Je ſuis ſur le point de m'accommoder avec les Ruſſes, ainſi il ne me reſtera que la reine d'Hongrie, les malandrins du St. Empire & les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un ſentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrens de ſang qui inondent preſque toute notre ſphère, qui voudrait mettre fin aux maſſacres, aux barbaries, aux incendies, & à toutes les abominations commiſes par des hommes, que la malheureuſe habitude de ſe baigner dans le ſang, rend de jours en jours plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance, & nos contemporains deviendront ſemblables à des bêtes farouches. Il eſt temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces déſaſtres ſont une ſuite de l'ambition de l'Autriche & de la France. Qu'ils preſcrivent des bornes à leurs vaſtes projets, que ſi ce n'eſt la raiſon, que l'épuiſement de leurs finances & le mauvais état de leurs affaires les rende ſages, & que la rougeur leur monte au front, en apprenant que le Ciel, qui a ſoutenu les faibles contre l'effort des puiſſans, a accordé à ces premiers aſſez de modération pour ne point abuſer de leur fortune & pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion fatigué, haraſſé, égratigné, mordu, boiteux & fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien

des affaires, & je ne pourrai vous écrire à tête repoſée qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix eſt celui de rendre raiſonnables des hommes accoutumés à être abſolus & qui ont des volontés obſtinées. Réuſſiſſez ; je vous féliciterai de vos ſuccès, & je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de ſi beaux rêves, qu'on les prendrait pour des inſpirations ; qu'il jouiſſe dans ſon trou du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il poſsède, & que nous déſirons. Ainſi ſoit-il.

N. B. Vous ſavez que les interprètes & les commentateurs de l'Écriture ont des opinions différentes ſur le ſens des paſſages. Suivant le révérend père Dionyſius-Hortella, il faut, lorſque Céſar eſt roi des Juifs, & bien Juif lui-même, & lorſqu'il eſt duc de Lorraine, que les Turcs & les Français donnent à Céſar ce qui eſt à Céſar. Il dit qu'un pareil exemple de reſtitution encouragerait toutes les petites puiſſances de l'Europe à l'imiter ; qu'en penſez-vous, ce ſavant docteur ne raiſonne pas ſi mal ?

LETTRE CCLXXI.

Du Roi.

Friedberg, ce 24 février 1760.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre,
Ses ſoins nous ramènent la paix,
Que ce ſera ſon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penſe avec toute l'Europe. Virgile a fait d'auſſi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce ſera un avantage que vous gagnerez ſur tous vos confrères du Parnaſſe, ſi vous y réuſſiſſez.

Je ne ſais qui m'a trahi & qui s'eſt aviſé de donner au public des rapſodies qui étaient bonnes pour m'amuſer, & qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je ſuis ſi accoutumé à des trahiſons, à de mauvaiſes manœuvres, à des perfidies, que je ſerais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, & que d'autres projettent encore de me faire,

ſe bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous ſavez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public doivent reſpecter ſes goûts & même ſes préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, ſelon les ſiècles dans leſquels ils ont écrit; & pourquoi les hommes, même les plus ſupérieurs à leur temps, n'ont pas laiſſé de s'impoſer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; & je jouerai un ſot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne ſont jamais venus juſqu'à moi. Je ſais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers & des babioles; mais je n'ai ni ſu, ni voulu qu'on touchât à vos effets & à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit: ce que j'approuverai fort; & Schmit n'aura ſur ce ſujet aucune protection à attendre de moi (*a*).

Je ne ſais quel eſt ce Bredo dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer & la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; & ce qu'il y a de triſte, c'eſt que nous ne ſommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'auſſi cruelles ſecouſſes font ſur moi: je m'enveloppe dans mon ſtoïciſme le plus que je peux. La chair & le

(*a*) Voyez le Chapitre XIII, page 109, de la nouvelle Vie du Roi, par M. l'Abbé Denina.

ſang ſe révoltent ſouvent contre cet empire tyrannique de la raiſon ; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous: je ſuis vieux, caſſé, griſon, ridé ; je perds les dents & la gaieté. Si cela dure, il ne reſtera de moi-même que la manie de faire des vers, & un attachement inviolable à mes devoirs & au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eſt difficile, ſemée de ronces & d'épines J'ai éprouvé de toutes les ſortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, & je me ſuis ſouvent répété ces beaux vers:

Heureux qui retiré dans le temple des ſages, &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne: *Le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *La Femme qui a raiſon*, enfin une *Oraiſon funèbre de Frère Berthier*. Je n'ai à ripoſter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perſécuteront, & plus je leur taillerai de la beſogne. Et ſi je péris, ce ſera ſous un tas de leurs libelles, parmi des armes briſées ſur un champ de bataille ; & je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eſt pas connu, & où les Boyer & les Turenne ſont égaux.

Je ferais bien-aiſe de vous recevoir : je vous ſouhaite mille bonheurs, mais où ? quand ? & comment ? Voilà des problêmes que d'Alembert ni le grand Newton ne ſauraient réſoudre.

Adieu, vivez heureux & en paix, & n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne ſais quel être malfeſant, lutine.

LETTRE CCLXXII.

Du Roi.

Freyberg, ce 3 avril 1760.

QUelle rage vous anime encore contre Maupertuis ? Vous l'accuſez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre mes vers bien cachetés après ſa mort, & qu'il était incapable de me manquer par une pareille indiſcrétion.

Laiſſez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertui ;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame était noble & fidelle ;
Qu'elle vous ſerve de modèle.
Maupertuis ſut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit ſoin chez moi de griffonner (*a*).

Voyez quelle eſt votre manie.
Quoi ! ce beau, quoi ! ce grand génie,
Que j'admirais avec tranſport,

(*a*) Le Docteur Akakia.

Se fouille par la calomnie,
Même il s'acharne ſur un mort !
Ainſi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'aſſemblent autour des tombeaux
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de la Henriade :
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui ſuppoſais.

Hélas ! ſi votre ame eſt ſenſible,
Rougiſſez-en pour votre honneur,
Et gémiſſez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions ! Certainement les gens qui la propoſent, n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur ! Céder le pays de Clèves, parce qu'il eſt habité par des bêtes ! Que diraient ces miniſtres, ſi on demandait la Champagne, parce que le proverbe dit : Nonante-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes. Ah ! laiſſons tous ces projets ridicules. A moins que le miniſtère Français ne ſoit poſſédé de dix légions de démons Autrichiens, il faut qu'il faſſe la paix. Vous m'avez mis en colère ; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant je vous abandonne à vos remords & aux furies vengereſſes qui pourſuivent les calomniateurs, juſqu'à ce que cette religion

naturelle que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

LETTRE CCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Au château de Tourney, par Genève, ce 21 avril 1760.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Juſt diſait à Charles-Quint : *Sacrée Majeſté, n'êtes-vous pas laſſe d'avoir troublé le monde ? faut-il encore déſoler un pauvre moine dans ſa cellule ?* Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs & aux miſères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les Œuvres du Philoſophe de Sans-Souci dans ſa caſſette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidellement ; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, & qu'un libraire en aurait abuſé ; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que Maupertuis vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe ſa perſonne & ſa mémoire ? en quoi ai-je

pu lui faire tort en disant à V. M. qu'il avait gardé fidellement votre dépôt jusqu'à sa mort ? Je ne songe moi-même qu'à mourir, & mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injustes, & par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois & mes pensions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi & une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue & mise en prison ; & ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi ; quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoiqu'inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser.

Le plus grand mal qu'aient fait vos Œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe : » Les philosophes ne peuvent vivre en paix, & ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en Jesus-Christ ; il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, & il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, & Dieu les punit les uns par les autres «.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; & pendant que les fanatiques ſont unis, les philoſophes ſont diſperſés & malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verſailles & ailleurs, on m'accuſe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eſt vous qui me faites des reproches, & qui ajoutez ce triomphe aux inſultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec juſtice; j'en ſuis heureuſement éloigné dans mes domaines ſolitaires. Je bénirai le jour où je ceſſerai en mourant d'avoir à ſouffrir, & ſurtout de ſouffrir par vous; mais ce ſera en vous ſouhaitant un bonheur dont votre poſition n'eſt peut-être pas ſuſceptible, & que la philoſophie ſeule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, ſi la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de ſageſſe que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les paſſions inſéparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, & par des ſituations épineuſes qui verſent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaiſir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choſes piquantes; plaiſir indigne de vous; d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deſſus d'eux par votre rang & par vos talens uniques. Vous ſentez ſans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard

vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ſes misères & de ſes faibleſſes infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuſes par ſon obſcurité, il ne peut être ſoupçonné par vous de ſe croire exempt de torts, pour ſe mettre en droit de ſe plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des ſiennes, & il ne veut plus ſonger qu'à réparer avant ſa mort les écarts funeſtes d'une imagination trompeuſe, en feſant des vœux ſincères pour qu'un auſſi grand homme que vous ſoit auſſi heureux & auſſi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE CCLXXIV.

Du Roi.

Au camp de Porcelaine, à Meiſſen, ce 1er. mai 1760.

DE l'art de Céſar & du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune ſaiſon ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raiſon
Que j'ai mal réuſſi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'hiſtoire eut ſoin de conſacrer,
Il n'en eſt preſqu'aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Guſtave-Adolphe, Eugène,
Que l'on oſe lui comparer.
Sur le Parnaſſe, après Virgile,
Je vois paſſer dix-ſept cents ans

Où le génie humain ſtérile
S'efforce vainement d'atteindre à ſes talens.
Et ſi le Taſſe a ſu nous plaire
Par certains détails de ſes chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ſes traits brillans.
Le ſeul fils d'Apollon, le ſeul digne adverſaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'oppoſer,
Vous l'avez deviné, je me le perſuade,
C'eſt l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliſer.
Pour moi je me renferme en mes juſtes limites;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, & du héros Romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juſte, au plaiſir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'eſt comme ſi l'Océan demandait de l'eau à un ruiſſeau. Voici donc une Ode aux Germains, une Épître à d'Alembert, une autre Épître ſur le commencement de cette campagne, & un Conte (*a*). Tout cela a été bon pour m'amuſer ; mais je ne ceſſe de le répéter, cela n'eſt bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine ou Boileau, pour qu'ils aillent à la poſtérité ; & ce qui n'eſt pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au ſujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous ſaurez que depuis que j'ai lu l'Arioſte, j'ai pris monſeigneur de Maïence en averſion ; & depuis l'aventure de Lisbonne,

(*a*) Toutes ces pièces ſe trouvent ci-devant dans le Tome VII.

l'Égliſe ne ſaurait trop payer les horreurs qu'elle protège ni le ſcandale qu'elle donne. Quoi que penſe M. de Choiſeul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, & très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois .... toute la ſcène ſe changer en Europe; & vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes reſſources, & que j'ai eu raiſon de refuſer à votre duc mon parc de Clèves.

Or ſus, monſieur le comte de Tourney, vous ſavez que dans le paradis, les premiers ſujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaiſſez l'attachement que tant de perſonnes ont pour les animaux, chiens, ſinges, chats ou perroquets, & j'eſpère que vous conviendrez encore que ſi toutes les ſacrées & clémentes majeſtés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles ſujets qui n'ont pas le ſens commun, leur cour s'éclaircirait la première, & leurs eſclaves diſparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? &c. &c. Le paradis d'Eden n'eſt donc, ſelon moi, qu'une allégorie qui ne ſignifie autre choſe, que pour deux hommes d'eſprit dans une ſociété, il s'en trouve mille que frère Lourdis a fabriqués.

Pour votre duc, monſieur le Comte, vous

le louez mal, à mon ſens, en m'aſſurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne ſuis pas aſſez dépourvu de goût pour ne pas ſentir que les miens ne valent pas grand'choſe. Vous le loueriez mieux ſi vous pouviez me perſuader (ce qui eſt difficile) que ledit duc ne ſoit endiablé des Autrichiens; & je ſoutiens en outre, que ni Socrate ni le juſte Ariſtide n'auraient jamais conſenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république Grecque; en quoi j'imite leur façon de penſer.

C'eſt à préſent que je dois déployer toutes les voiles de la politique & de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, & je ne poſerai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliſſons verront qu'ils ont abuſé de mes bonnes diſpoſitions, & nous ne ſignerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, & moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monſieur le comte, vous payerez des vingtièmes juſqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai raſſemblé toutes mes forces; & tous ces drôles qui feſaient les impertinens, apprendront à qui ils ſe ſont joués.

Le comte de Saint-Germain eſt un conte

pour rire (*a*). Pour votre duc, il ne ſera pas long-temps miniſtre ; ſongez qu'il a duré deux printemps. Cela eſt exorbitant en France, & preſque ſans exemple. Sous ce règne-ci les miniſtres n'ont pas pouſſé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon Charles XII (*b*) : je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en eſt reſté aucun. C'eſt encore de ce genre d'ouvrages qui ſont bons dans de petites ſociétés, mais qui ne ſont pas faits pour le public. Je ſuis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon ſentiment ſur les grands maîtres ; je peux vous juger, & avoir mon opinion du mérite de Virgile ; mais je ne ſuis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma ſociété indulgente relevera mes bévues & me pardonnera ; il n'en eſt pas de même du public ; il faut être plus circonſpect en écrivant pour lui que pour ſes amis. Mes ouvrages ſont comme ces propos de table où l'on penſe tout haut, où l'on parle

(*a*) C'était un aventurier qui ſe donnait pour immortel ; il avait, diſait-il, aſſiſté Jeſus-Chriſt au calvaire, & s'était trouvé au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des miniſtres qui l'employaient comme eſpion.

(*b*) C'eſt l'ouvrage intitulé : *Réflexions ſur les talens militaires & ſur le caractère de Charles XII.* Il ſe trouve dans les *Œuvres primitives de Fréderic II*, gr. in-8vo. Amſterdam 1790.

ſans ſe gêner, & où l'on ne ſe formaliſe point d'être contredit.

Lorſque j'ai quelques momens de reſte, la démangeaiſon d'écrire me prend; je ne me refuſe pas ce léger plaiſir; cela m'amuſe, me diſſipe, & me rend enſuite plus diſpoſé au travail dont je ſuis chargé.

Pour vous parler à préſent raiſon, vous devez croire que je n'étais point auſſi preſſé de la paix qu'on ſe l'eſt imaginé en France, & qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordera les doigts à coup sûr; & pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'État que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix, que mes vers vous cauſent un profond ſommeil, & vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes groſſières, encore ſerait-ce quelque choſe. Les corrections ne me coûtent rien à préſent.

Je vous recommande, monſieur le Comte, à la protection de la très-ſainte immaculée Vierge, & à celle de monſieur ſon fils l. p.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, & en augmenter le ſtyle de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au Saint-Père, peut-être lui ferez-vous plaiſir; & la chancellerie des breſs pourra s'en ſervir.

LETTRE CCLXXV.

Du Roi.

Meiſſen, ce 12 mai 1760.

JE ſais très-bien que j'ai des défauts, & même de grands défauts. Je vous aſſure que je ne me traite pas doucement, & que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail ſerait moins infructueux ſi j'étais dans une ſituation où mon ame n'eût pas à ſouffrir des ſecouſſes auſſi impétueuſes, & des agitations auſſi violentes que celles auxquelles elle a été expoſée depuis un temps, & auxquelles probablement elle ſera encore en butte.

La paix s'eſt envolée avec les papillons; il n'en eſt plus queſtion du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, & l'on veut ſe battre juſque *in ſecula ſeculorum.*

Je n'entre point dans la recherche du paſſé. Vous avez eu ſans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoſophe. Je vous ai tout pardonné; & même je veux tout oublier. Mais ſi vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en ſeriez pas tiré auſſi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, & que je n'entende plus parler

de cette nièce qui m'ennuie, & qui n'a pas autant de mérite que ſon oncle pour couvrir ſes défauts. On parle de la ſervante de Molière, mais perſonne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers & mes rapſodies, je n'y penſe pas, j'ai bien ici d'autres affaires ; & j'ai fait divorce avec les Muſes juſqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*a*) eſt en plein voyage. Si un certain petit duc poſſédé d'une centaine de légions de démons Autrichiens ne ſe fait promptement exorciſer, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choſes à ſon ſublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Baſtille. Après toute la mauvaiſe volonté qu'ils me témoignent, c'eſt une bien faible vengeance que celle de les perſiffler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles ſur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y eſt plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie ſombre & taciturne. Votre nation eſt de toutes celles de l'Europe la plus inconſéquente ; elle a beaucoup d'eſprit, mais

(*a*) C'eſt le titre d'un ouvrage de Frédéric II ; voyez ci-devant Tome VII, page 284.

point de ſuite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute ſon hiſtoire.

Il faut que ce ſoit un caractère indélébile qui lui eſt empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue ſuite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas aſſez tranquille ni aſſez long pour qu'on en puiſſe faire mention. Durant l'adminiſtration de Richelieu, on remarque de la liaiſon dans les projets, & du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce ſont de bien courtes époques de ſageſſe pour une auſſi longue hiſtoire de folies.

La France a pu produire des Deſcarte, des Mallebranche, mais ni des Leibnitz, ni des Locke, ni des Newton. En revanche, pour le goût vous ſurpaſſez toutes les autres nations, & je me rangerai ſous vos étendards quant à ce qui regarde la fineſſe du diſcernement, & le choix judicieux & ſcrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'eſt une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'eſt pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraiſſent; en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, ſur-tout ſes Élémens de Philoſophie & ſon Diſcours Encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite, & ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, & votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime les corps & les ſoutient. Vous m'enterrerez, moi & la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, & je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'abſolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux Sophocle & aux Euripide : je parlerai à Thucydide de votre hiſtoire, à Quinte-Curce de votre Charles XII ; & je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais Maupertuis pour les conſoler fera lire dans un coin l'Akakia à Zoïle.

Il faut mettre un rémora dans les lettres que l'on écrit à des indiſcrets : c'eſt le ſeul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues & en plein marché.

LETTRE CCLXXVI.

Du Roi.

Radeberg, ce 21 juin 1760.

JE reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Œdipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'eſt retiré ſur Radeberg, & mon coup ſe trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suiſſerie, ſi vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France & l'Angleterre à mon incluſion. Les Français ont voulu me jouer, & je les plante là : cela eſt tout ſimple. Je ne ferai point de paix ſans les Anglais, & ceux-là n'en feront point ſans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la ſyllabe de paix à vos Français.

Qu'eſt-ce que ſignifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir ſelon ſa façon de penſer. Que m'importe cette façon de penſer, s'il

n'a point le libre arbitre de ſe conduire en conſéquence? J'abandonne le tripot de Verſailles au patelinage de ceux qui s'amuſent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : &, duſſé-je périr, je m'adreſſerais plutôt au Grand-Mogol qu'à Louis le Bien-Aimé, pour ſortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amérement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et ſi pendant la préſente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'eſt qu'il m'avait outré, & que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles ſoient. Ces rogatons ne ſont d'ailleurs connus de perſonne. Je ne comprends donc rien à ces perſonnalités, à moins que par-là vous ne déſigniez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Pruſſe ait des ménagemens à garder avec une demoiſelle Poiſſon, ſur-tout ſi elle eſt arrogante, & qu'elle manque à ce qu'elle doit de reſpect à des têtes couronnées.

Voilà ma confeſſion, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamante, ſi j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler ſouvent ſans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis ſur mon compte des choſes auxquelles je n'ai pas penſé. Ce ſont des tours dont la cour de Vienne s'eſt ſouvent

ſervi, & qui dans plus d'une occaſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'eſtime en vous le plus beau génie que les ſiècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre proſe, ſur-tout ces petites pièces détachées de vos Mêlanges de Littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi ſûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire & amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit, que vous pouvez offenſer & mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous ſeriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des diſpoſitions à faire, & des dépêches à dicter.

Je recommande M. le comte de Tourney à la protection de ſon ange gardien, de la très-ſainte & immaculée Vierge, & du chevalier puîné du p.. *Vale.*

P. S. Pour vous amuſer peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon d'Argens. J'ai compoſé ce morceau pour un Suiſſe, qui ſert depuis un an dans mon artillerie (*a*). Cet honnête Suiſſe ayant fait tourner dans ſa garniſon à Bréda la tête à une belle Hollandaiſe, il m'a demandé à différentes repriſes la permiſſion de l'épouſer, quand notre paix ſerait faite. Je l'accorde enfin, mais la belle ſe mourant d'amour, n'a pas voulu attendre ſi long-temps, & le bel amour s'eſt envolé à tire-d'aile. *O tempus! ô mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin.

LETTRE CCLXXVII.

Du Roi.

Ce 31 octobre 1760.

JE vous ſuis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes paſſagères que j'ai excroquées au haſard. Depuis ce temps les Ruſſes ont fait une furtation dans le Brandebourg : j'y ſuis accouru, ils ſe ſont ſauvés tout de ſuite, & je me ſuis tourné vers la Saxe où les affaires demandaient ma préſence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure & la plus fatigante de toutes : mon tempérament

(*a*) Voyez cette pièce ci-devant tome VII, page 219.

s'en reſſent, ma ſanté s'affaiblit, & mon eſprit baiſſe à proportion que ſon étui menace ruine.

Je ne ſais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens : il ſe peut qu'elle ſoit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiſeul ni d'Eve ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des ſentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je ſuis ſi occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penſer à celles des autres. Mais laiſſons-là tous ces illuſtres ſcélérats, ces fléaux de la terre & de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous aviſez-vous d'écrire l'hiſtoire des loups & des ours de la Sibérie ? Et que pourrez-vous rapporter du Czar qui ne ſe trouve dans la Vie de Charles XII ? Je ne lirai point l'hiſtoire de ces barbares ; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémiſphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jéſuites & contre les ſuperſtitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur ; mais croyez-vous que le monde changera ? L'eſprit humain eſt faible ; plus des trois-quarts des hommes ſont faits pour l'eſclavage du plus abſurde fanatiſme. La crainte du diable & de l'enfer leur faſcine les yeux, & ils déteſtent le ſage qui veut les éclairer. Le gros de notre eſpèce eſt ſot &

méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens aſſurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en ſoi ; peu ſavent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorſque la terreur des loix ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop miſanthrope. Je ſuis malade ; je ſouffre ; & j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins & de coquines, qui démonteraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de ſuivre le conſeil de Candide, & de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un ſillon, que le roſſignol chante, que le dauphin nage, & que je faſſe la guerre.

Plus je fais ce métier & plus je me perſuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma ſanté baiſſe à vue-d'œil, & je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de la Henriade, & deſcendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaiſirs & nos eſpérances ne nous ſuivent plus, où votre beau génie & celui d'un goujat ſont réduits à la même valeur, où enfin on ſe retrouve dans l'état qui précéda la naiſſance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuſer à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers & que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas aſſez ſtupide pour ne pas eſtimer

vos

vos talens ; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Ituriel.

Voici une grande lettre pour la poſition où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle eſt ; elle ne ſera point interceptée en chemin, & demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, & dites un petit *Benedicite* en faveur des pauvres philoſophes qui ſont en purgatoire.

LETTRE CCLXXVIII.

Du Roi.

Strehlen, ſans date du jour, novembre 1761.

LE ſolitaire des Délices ne ſe rira-t-il pas de moi & de tous les envois que je lui fais ? Voici une pièce que j'ai faite pour Catt ; elle n'eſt pas dans le goût de mes Élégies, que vous avez la bonté de careſſer. Ce bon enfant me voyant toujours avec mes ſtoïciens, me ſoutint, il y a quelques jours, que ces beaux meſſieurs n'aidaient point dans l'infortune, que Greſſet, le Lutrin de Boileau, Chaulieu, vos ouvrages, convenaient mieux à ma triſte ſituation, que ces bavards de philoſophes, dont on pourrait ſe paſſer, ſur-tout lorſqu'on avait en ſoi-même cette force d'ame qu'ils ne donnent & ne peuvent pas donner. Je lui fis mes hum-

bles représentations. Il tint bon ; & quelques jours après notre belle conversation, je lui décochai cette Épître (*a*). Comme il me fallait une satisfaction du mal qu'il avait dit de mes stoïciens, je l'ai badiné sur quelques belles dames, auxquelles il avait fait tourner violemment la tête. Les poëtes se permettent des exagérations, & ne s'en font aucun scrupule ; aussi l'ai-je dépeint courant de conquêtes en conquêtes, ce qui au fond n'est pas trop dans son caractère & dans la trempe de son ame. Ne direz-vous pas, mon cher hermite, que je suis un vieux fou de m'occuper dans les circonstances où je me trouve, de choses aussi frivoles ? mais j'endors ainsi mes soucis & mes peines. Je gagne quelques instans, & ces instans, hélas ! passés si vîte, le diable reprend tous ses droits. Je me prépare à partir pour Breslau, & pour y faire mes arrangemens sur les héroïques boucheries de l'année prochaine. Priez pour un Dom Quichotte qui doit guerroyer sans cesse, & qui n'a aucun repos à espérer, tant que l'acharnement de ses ennemis le persécutera. Je souhaite à l'auteur d'Alzire & de Mérope cette tranquillité dont me prive ma malheureuse étoile. *Vale.*

(*a*) Elle se trouve ci-devant Tome VIII, page 51.

LETTRE CCLXXIX.

Du Roi.

Berlin, ce 1er janvier 1765 (*a*).

JE vous ai cru ſi occupé à écraſer l'*Infame* (*b*), que je n'ai pu préſumer que vous penſiez à autre choſe. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terraſſée il y a long-temps, ſi cette hydre ne renaiſſait ſans ceſſe du fond de la ſuperſtition répandue ſur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui ſéduiſent les hommes, je range le théologien, l'aſtrologue, l'adepte & le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités & des maladies : je me guéris moi-même par le régime & par la patience. La nature a voulu que notre eſpèce payât à la mort un tribut de deux & demi pour cent. C'eſt une loi immuable contre laquelle la faculté s'oppoſera vainement : & quoique j'aie très-grande opinion de l'habileté du ſieur Tronchin, il ne pourra cependant pas diſconvenir qu'il y a peu de remèdes ſpécifiques, & qu'après tout, des herbes & des minéraux

(*a*) On n'a rien trouvé de 1762 à 1764.

(*b*) On ſe reſſouviendra que ce mot était de convention, pour déſigner la crédulité, la ſuperſtition, le fanatiſme.

pilés ne peuvent ni refaire ni redreſſer des reſſorts uſés & à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliſer ſon imagination, & le guériſſent par le régime : & comme je ne trouve pas que des élixirs & des potions puiſſent me donner la moindre conſolation, dès que je ſuis malade, je me mets à un régime rigoureux ; & juſqu'ici je m'en ſuis bien trouvé.

Vous pouvez donc conſoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu (quoique je la trouve des plus minces) ; car, quoique je ne jouiſſe pas d'une ſanté bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; & je ne ſuis pas du ſentiment que notre exiſtence vaille qu'on ſe donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous ſuis fort obligé de la part que vous prenez à ma ſanté, & des choſes obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de juſtes appréhenſions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes & de beaux génies, qui ont ſignalé le ſiècle de Louis XIV. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCLXXX.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 24 octobre 1765.

SI je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement & l'instruction de notre siècle. Que serait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient ? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (*a*). Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français ; &, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, & je ne saurais passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail sera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établisse ; & je crois que le moyen le plus simple serait que ces gens envoyassent quelqu'un

(*a*) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes Français, qui y auraient pu dire librement la vérité sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlement.

à Clèves pour voir ce qui ſerait à leur convenance, & de quoi je puis diſpoſer en leur faveur. Ce ſera le moyen le plus court, & qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux & l'ignorance du local pourraient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette eſpèce à deux pieds, ſans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigeront le genre-humain de la ſuperſtition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce : c'eſt une crainte, c'eſt une faibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtême merveilleux.

Il eſt peu d'ames philoſophiques & d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens eſt détrompé des erreurs populaires, qui ſe révoltent contre les abſurdités, & qui à l'approche de la mort redeviennent ſuperſtitieux par crainte & meurent en capucins ; vous en voyez d'autres dont la façon de penſer dépend de leur digeſtion, bonne ou mauvaiſe.

Il ne ſuffit pas, à mon ſens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inſpirer

le courage d'eſprit, ou la ſenſibilité & la terreur de la mort triompheront des raiſonnemens les plus forts & les plus méthodiques.

Vous penſez, parce que les quakers & les ſociniens ont établi une religion ſimple, qu'en la ſimplifiant encore davantage, on pourrait ſur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; & ſuis preſque convaincu que ſi ce troupeau ſe trouvait conſidérable, il enfanterait en peu de temps quelque ſuperſtition nouvelle, à moins qu'on ne choiſît, pour le compoſer, que des ames exemptes de crainte & de faibleſſe. Cela ne ſe trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raiſon, à force de s'élever contre le fanatiſme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : & c'eſt beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, & dont les ſuites font horreur.

Le fanatiſme & la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie ; en Poméranie & dans la nouvelle Marche ſix mille cinq cents : ce qui fait, ſelon Newton & d'Alembert, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable ; & il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits ; & j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille & rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon l'ennemi de Baal, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone.*

Je vous recommande à la ſainte garde d'Épicure, d'Ariſtippe, de Locke, de Gaſſendi, de Bayle & de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

LETTRE CCLXXXI.

Du Roi.

Berlin, ce 8 janvier 1766.

NOn, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté & l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, & je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens & les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, & tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs & qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre.

Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diſtinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclorre l'ivraie, l'*Infame* ne donne que des herbes venimeuſes. Il vous eſt réſervé de l'écraſer avec

votre redoutable maſſue, avec les ridicules que vous répandez ſur elle, & qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer. Dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche, ancien ſiège du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux. Les images des ſaints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces ſévérités. Quoique les progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition.

Dans nos pays proteſtans on va plus vîte, & peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des parties *ſub utrâque*, & la Sorbonne, ſoient entiérement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guère que la Pologne, le Portugal, l'Eſpagne & la Bavière, où la graſſe ignorance & l'engourdiſſement des eſprits maintient encore la ſuperſtition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non-ſeulement mécroyans, ils ſont encore devenus tous de beaux eſprits. Ils font des converſations entières en antithèſes & en épigrammes. C'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce

que reſſuſciter un mort en comparaiſon de donner de l'imagination à qui la nature en a refuſé? En France, aucun conte de balourdiſe qui ne roule ſur un Suiſſe; en Allemagne, quoique nous ne paſſions pas pour les plus découplés, nous plaiſantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous réſidez : vous êtes le Prométhée de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous ſerions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur; & je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux-arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de Virgile, d'Ovide & d'Horace : je crains que la France en vous perdant n'éprouve le ſort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, & je m'embarraſſe peu du goût, de la ſtérilité ou de l'abondance de la poſtérité.

Adieu; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus ſage.

LETTRE CCLXXXII.

De M. de Voltaire.

Ce premier février 1766.

SIRE,

JE vous fais très-tard mes remerciemens, mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué ; j'étais tout près d'aller trouver Bayle & de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait ſûrement plaiſanté avec moi de ce que V. M. en a uſé avec lui comme Jurieu ; elle a tronqué l'article David. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de Bayle. C'eſt bien dommage de ne pas rendre à ce David toute la juſtice qui lui eſt due ; c'était un abominable juif, lui & ſes pſeaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui & plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danſer les collines comme des béliers, & les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraſer les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur ; il ne parle point éternellement d'aſpics & de baſilics. Ce qui me plaît ſur-tout de lui, c'eſt que dans toutes ſes épîtres il n'y a pas une ſeule penſée qui ne ſoit vraie ; ſon imagination ne

s'égare point. La juſteſſe eſt le fonds de ſon eſprit ; & en effet ſans juſteſſe il n'y a ni eſprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boiſſeau de diamans. Voilà les ſeuls marchés que je puiſſe faire avec lui.

Les dévotes de Verſailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en Ste Géneviève ; mais le monarque philoſophe prendra mon parti.

Puiſque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire (*a*), en voici d'autres que je ſouhaite qui l'amuſent. Comme ce ſont des affaires graves qui ſe paſſent dans ſes États, il eſt juſte qu'elles ſoient portées au tribunal de ſa raiſon.

Il y a en France un nouveau procès tout ſemblable à celui des Calas ; & il paraîtra dans quelque temps un mémoire ſigné de pluſieurs avocats, qui pourra exciter la curioſité & la ſenſibilité. On verra que nos papiſtes ſont toujours perſuadés que les proteſtans égorgent leurs enfans pour plaire à Dieu. Si ſa Majeſté veut avoir ce mémoire, je la ſupplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adreſſer. J'ignore s'il le faut mettre à la poſte, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

(*a*) On y avait brûlé un *Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, auquel le Roi avait mis une Préface très-hardie. Voyez pages 226 & 227 de la *Nouvelle Vie de Frédéric II*, par M. l'Abbé Denina.

LETTRE CCLXXXIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 février 1766.

J'Aurais été fâché de vous savoir si-tôt en la compagnie de Bayle. Hâtez-vous lentement de faire ce voyage, & souvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature française dans ce siècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps : votre vieillesse est comme l'enfance d'Hercule. Ce dieu écrasait des serpens dans son berceau ; & vous, chargé d'années, vous écrasez l'*Infâme*.

Vos vers sur la mort du dauphin sont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué Ste Géneviève mal-à-propos, parce que la reine & la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas sans doute la sainte conversation de l'évêque de Beauvais avec Dieu, qui lui répondit : *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à Dieu, & où les reines font des pélerinages, les offemens des bergères l'emportent sur les statues des héros, & on plante là les philosophes & les poëtes. Les progrès de la raison humaine sont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cause ; presque tout le monde

ſe contente d'idées vagues des choſes, peu ont le temps de les examiner & de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la ſuperſtition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briſer ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, & jouiſſent de la vie ſans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaiſirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuſes ; & ce total compoſe la ſociété. S'il ſe trouve donc un homme ſur mille qui penſe, c'eſt beaucoup. Vous & vos ſemblables écrivez pour lui ; le reſte ſe ſcandaliſe, & vous damne charitablement. Pour moi qui ne me ſcandaliſe point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats & de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correſpondance de la Suiſſe paſſe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en ſuis cependant pas informé au juſte. Ah ! ſi du moins vous aviez fait quelque ſéjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'eſprit au modérateur, à la ſainte ſéquelle. A préſent ce canton eſt comme la Béotie en comparaiſon de Ferney & des lieux où vous habitez, & nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages, & s'intéreſſent à votre conſervation.

LETTRE CCLXXXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 7 auguſte 1766.

MOn neveu m'a écrit qu'il ſe propoſait de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney. Je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converſations; & vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſait pas la néceſſité d'avoir recours au philoſophe de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves; je ne m'y oppoſe point; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le ſéjour de leurs compatriotes a preſqu'entiérement détruit dans ces forêts; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, & qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Abbeville eſt tragique: mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a conſacrés dans l'eſprit des peuples? Et ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, eſt rarement

ment perſécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle : Si j'avais la main pleine de vérités, je penſerais plus d'une fois avant de l'ouvrir.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé ; & ſi votre parlement a ſévi contre ce malheureux jeune-homme qui a frappé le ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les loix du royaume (*a*). C'eſt ſelon ces loix que tout magiſtrat fait ſerment de juger ; il ne peut prononcer la ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent ; & il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez ſi j'aurais prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirais que non, & que, ſelon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portait ce que vous ſavez ; eh bien ! je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe : vous avez lu les ouvrages de Voltaire ; oh ! ça, monſieur le jeune-homme, il

(*a*) Il n'exiſtait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de La Barre ; & ce qui le prouve, c'eſt que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a oſé la citer ; mais il eſt vrai qu'ils en ont ſuppoſé l'exiſtence, ce qui prouve ou une ignorance honteuſe de la législation, ou un fanatiſme porté juſqu'à la démence.

eſt bon de vous former le jugement, pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de S. Thomas & le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévérement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges ; car l'ennui eſt un ſiècle, & la mort un moment.

Que le Ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, & que vous éclairiez doucement & paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir & de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCLXXXV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 auguſte 1766.

JE compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de Calas. Ce Calas était innocent ; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, & rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin delà, ils ſe ſouſtraiſent aux formalités des procédures, & ils condamnent au ſupplice ſans avoir de preuves, ni convictions, ni témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux loix de ſon pays : or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen doit aux loix, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, & d'éviter le ſcandale & l'inſolence. Ce ſont ces loix de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute ; mais tant que ces loix rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philoſophes & les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des inſenſés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cauſe des infortunes qu'eſſuyaient les armées Françaiſes. Il arrive pendant cette effervescence que le miniſtère de Verſailles a beſoin d'argent, & il ſacrifie au clergé qui en promet, des philoſophes qui n'en ont point & qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des aſiles aux philoſophes, pourvu qu'ils ſoient ſages, qu'ils ſoient auſſi pacifiques que le beau titre dont ils ſe parent le fait ſous-entendre ; car toutes les vérités enſemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, ſeul bien dont

piré du deſſein de vos philoſophes ; je m'en lave les mains. Je ſuis ici dans une province où l'on préfère la phyſique à la métaphyſique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maiſons, & l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique & guerrière a fait périr.

Je ne ſais ſi, tout bien conſidéré, il n'eſt pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvaïs argumens. Les ſeigneurs & le peuple, occupés de leur rétabliſſement, vivent en paix ; & ils ſont ſi pleins de leur ouvrage, que perſonne ne fait attention au culte de ſon voiſin. Les étincelles de haine de religion qui ſe ranimaient ſouvent avant la guerre, ſont éteintes, & l'eſprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penſer des habitans. Croyez que le déſœuvrement donne lieu à la plupart des diſputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveller les temps des défaites de Poitiers & d'Azincourt ; vos eccléſiaſtiques & vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penſeraient qu'à eux, & laiſſeraient le public & le gouvernement tranquilles. C'eſt une propoſition à faire à ces meſſieurs : je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages ſont répandus ici, & entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce,

point de ſociété policée où votre réputation ne brille.

Jouiſſez de votre gloire, & jouiſſez-en long-temps. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCLXXXVII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 13 ſeptembre 1766.

VOus n'avez pas beſoin de me recommander les philoſophes : ils ſeront tous bien reçus, pourvu qu'ils ſoient modérés & paiſibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, & ne puis reſſuſciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés & brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront aſile & ſûreté.

Il me ſouvient d'avoir lu que ce livre brûlé dont vous me parlez, était imprimé à Berne (*a*) ; les Bernois ont donc exercé une juriſdiction légitime ſur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverſes, des fanatiques & des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne ſont que des niaiſeries, en comparaiſon de ce qui vient de ſe paſſer à

(*a*) L'Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, dont il eſt publié à la note de la page 93.

Abbeville. Rôtir des hommes paſſe la raillerie ; jeter du papier au feu, c'eſt humeur.

Vous devriez par repréſailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, & condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie & de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte pour les régaler de ce doux ſpectacle. Pour moi dont la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, ſans m'embarraſſer même de la foi des autres.

Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point ! que de perſonnes livrées au plaiſir, que le raiſonnement fatigue ! que d'ambitieux occupés de leurs projets ! ſur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'inſtruire & à s'éclairer ! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux Xe & XIIIe ſiècles, eſt diſſipé ; cependant la plupart des yeux ſont myopes ; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulſionnaires* ; en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétiſtes*. Il y aura de ces eſpèces-là tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts, & des frelons près des abeilles.

Croyez que ſi des philoſophes fondaient un

gouvernement, qu'au bout d'un demi-siècle le peuple ſe forgerait des ſuperſtitions nouvelles, & qu'il attacherait ſon culte à un objet quelconque qui frapperait les ſens, ou il ſe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ſes fondateurs, ou il invoquerait le ſoleil, ou quelqu'abſurdité pareille l'emporterait ſur le culte pur & ſimple de l'Être-Suprême.

La ſuperſtition eſt une faibleſſe de l'eſprit humain ; elle eſt inhérente à cet être ; elle a toujours été, elle ſera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France ; mais que m'importe qu'on ſe proſterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf Apis, devant l'arche d'alliance, ou devant une ſtatue ? Le choix ne vaut pas la peine ; la ſuperſtition eſt la même, & la raiſon n'y gagne rien.

Mais de ſe bien porter à ſoixante-dix ans, d'avoir l'eſprit libre, d'être encore l'ornement du Parnaſſe à cet âge, comme dans ſa première jeuneſſe, cela n'eſt pas indifférent. C'eſt votre deſtin : je ſouhaite que vous en jouiſſiez longtemps, & que vous ſoyiez auſſi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCLXXXVIII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 3 novembre 1766.

JE ne ſuis pas le ſeul qui remarque que le génie & les talens ſont plus rares en France & en Europe dans notre ſiècle, qu'à la fin du ſiècle précédent. Il vous reſte trois poëtes, mais qui ſont du ſecond ordre : La Harpe, Marmontel & Saint-Lambert. Les injuſtices qui ſe font à Abbeville n'empêchent pas qu'un Pariſien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il eſt ſans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement penſera ſans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore conſidérer que plus un État eſt vaſte, plus il eſt expoſé à ce que des ſubalternes abuſent de l'autorité qui leur eſt confiée. Le ſeul moyen de l'empêcher eſt d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conſeil ſuprême a revu les procédures & confirmé leur ſentence.

Il me ſemble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que ſoixante-treize ans. J'en juge ainſi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'Octave ; que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclama-

tion, & d'une ſimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuiſé toutes les fuſées de la rhétorique. En ſuppoſant même qu'un jeune-homme ait fait cet ouvrage, il eſt ſûr qu'un ſage l'a retouché & refondu. Vous m'en avez donné trop & trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article Julien avec plaiſir (*a*). Cependant j'aurais déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de La Bletterie ; tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu juſtice, quoiqu'avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder ; il a rendu juſtice, dis-je, au caractère de Julien. Il ne l'a point appellé apoſtat. Il faut tenir compte à un janſéniſte de ſa ſincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le paſſage d'Ammien-Marcellin eſt interpolé ſans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède & ce qui ſuit. Ces deux phraſes ſe lient ſi bien, que la fraude ſaute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers ſiècles : on accommodait les ouvrages à ſon gré. Joſephe s'en eſt reſſenti éga-

(*a*) Dans le Dictionnaire philoſophique.

lement. L'Évangile de Jean demeure. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas apperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, & nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c. : les ouvrages marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire, de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devaient ainſi ſe déceler eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine, durant tant de ſiècles, a prolongé le fanatiſme. Enfin vous avez été le Bellérophon qui a terraſſé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes. Mais ſur-tout ſongez que le repos & la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélerinage, & qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, & je jure par Épicure & par Ariſtide que perſonne de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

LETTRE CCLXXXIX.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 25 novembre 1766.

CEt extrait du Dictionnaire de Bayle dont vous me parlez, eſt de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'af-

faires : l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſannes ſeront remplacés par ceux d'Ovide & de Lucrèce, & dans laquelle on reſtituera le bon article de David.

Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, & qui ne répond point à mon deſſein. Il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera achevée. Mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez de l'*Infame* ; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer.

Cette *Infame* a eu le ſort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à préſent dans la décrépitude, chacun l'inſulte. Le marquis d'Argens l'a aſſez maltraitée dans ſon Julien. Cet ouvrage eſt moins incorrect que les autres ; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a déſarmé ? Maupertuis ſans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique ; vous attaquâtes ſérieuſement un badinage ; & avec votre redoutable maſſue d'Hercule vous écraſâtes un moucheron.

Pour moi qui voulais conſerver la paix dans

la maiſon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce & des occupations que vous aimez, reſpecté comme le dieu des beaux-arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire, & jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort, & l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon de lui donner ſon filet d'eau? Puiſque dans un temps où les rois & les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un miſérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puiſqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce ſe coiffe à la grecque ou à l'éclipſe, elle pourra s'en ſervir pour des papillotes.

J'ai fait des poéſies médiocres: en fait de vers les médiocres & les mauvais ſont égaux. Il faut écrire comme vous, ou ſe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglais qui vous a vu, a paſſé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que Prométhée déroba, ne vous manque point. C'eſt l'huile de la lampe: ce feu vous ſoutiendra.

Vous irez à l'âge de Fontenelle en vous moquant de ceux qui vous paient des rentes viagères, & en feſant une épigramme quand vous aurez achevé le ſiècle. Enfin, comblé d'ans, raſſaſié de gloire & vainqueur de l'*Infame*, je vous vois monter l'Olympe, ſoutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile & de Locke, placé entre Newton & Épicure, ſur un nuage brillant de clarté.

Penſez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, & dites comme celui que vous ſavez: *Ce ſoir tu ſeras aſſis à ma table.*

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCXC.

De M. de Voltaire.

Ce 5 janvier 1767.

SIRE,

JE me doutais bien que votre muſe ſe réveillerait tôt ou tard. Je ſais que les autres hommes ſeront étonnés qu'après une guerre ſi longue & ſi vive, occupé du ſoin de rétablir votre royaume, gouvernant ſans miniſtres, entrant dans tous les détails, vous puiſſiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en ſuis pas ſurpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître: mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'eſt que vos vers ſoient bons; je ne m'y attendais pas après

tant d'années d'interruption. Des penſées fortes & vigoureuſes, un coup-d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes & vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre & de l'harmonie, & très-ſouvent même des fineſſes de langages, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que V. M. eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'Olivet, vient, dans une nouvelle édition de la proſodie françaiſe, de vous critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée & imprimée dans les Œuvres du Philoſophe de Sans-Souci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux: quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique, examiné comme Racine par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots; & condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes.

Je me joins au doyen, & je vais intenter au philoſophe de Sans-Souci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du Stoïcien:

Votre goût offenſé *haït* l'abſinthe amère (*a*).

(*a*) Le Roi changea tout ce vers, voyez le Stoïcien, ci-devant, tome VIII, page 24.

Nous

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore;

Nous pourrions bien *haïr* les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de ſots traités;
Nous pourrions bien *haïr* la fauſſe politique
De ceux qui, s'uniſſant avec nos ennemis,
Ont ſervi les deſſeins d'une cour tyrannique,
Et qui ſe ſont perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ſerons jamais il *hait* de deux ſyllabes; prenez, Sire, votre parti là-deſſus, & ayez la bonté de changer ce vers; cela vous ſera bien aiſé.

Où eſt le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre les points ſur les *i* à Sans-Souci & à Potsdam? Je vous aſſure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château ſur les frontières de France, & je m'en repens bien. Les patagons, la poix réſine, l'exaltation de l'ame, & le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chérement (*a*). J'étais fait pour vous. J'achève

(*a*) On ſe reſſouviendra que les ſyſtêmes de Maupertuis ſur ces objets furent la ſource des diſputes & des querelles qui contribuèrent à forcer Voltaire de s'éloigner du Roi, qui aimait Maupertuis. Les autres cauſes de la diſgrace de Voltaire ſont enfin éclaircies par les Lettres 235 & 236 du tome XIV de cette Collection, & par la Comédie de Tantale en Procès, & autres pièces qui la précèdent, dans le tome VIII.

ma vie dans ma petite & obſcure ſphère, préciſément comme vous paſſez la vôtre au milieu de votre grandeur & de votre gloire. Je ne connais que la ſolitude & le travail ; ma ſociété eſt compoſée de cinq ou ſix perſonnes qui me laiſſent une liberté entière, & avec qui j'en uſe de même ; car la ſociété ſans la liberté eſt un ſupplice. Je ſuis votre Gilles en fait de ſociété & de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie cauſée par ma faute. Nous ſommes preſque toujours les artiſans de nos diſgraces. Cet accident m'a empêché de répondre à V. M. auſſi-tôt que je l'aurais voulu.

Le diable eſt déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient ſe retirer à Clèves reſtent. La moitié du conſeil & ſes partiſans ſe ſont enfuis ; l'ambaſſadeur de France eſt parti incognito, & eſt venu ſe réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philoſophes qui ſe deſtinent à l'émigration ſont fort embarraſſés, ils ne peuvent vendre aucun effet ; tout commerce eſt ceſſé, toutes les banques ſont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de Verder, conformément à la permiſſion donnée par V. M. ; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaiſſance les douze belles préfaces de l'Abrégé de Fleury,

monument précieux d'une raiſon ferme & hardie, qui doit être la leçon des philoſophes.

Vous avez grande raiſon, Sire; un prince courageux & ſage, avec de l'argent, des troupes, des loix, peut très-bien gouverner les hommes ſans le ſecours de la religion, qui n'eſt faite que pour les tromper; mais le ſot peuple s'en fera bientôt une, & tant qu'il y aura des fripons & des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eſt ſans contredit la plus ridicule, la plus abſurde & la plus ſanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

V. M. rendra un ſervice éternel au genre-humain en détruiſant cette infame ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille qui n'eſt pas digne d'être éclairée & à laquelle tous les jougs ſont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, & de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle & la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le Neſtor; vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre!

LETTRE CCXCI.

Du Roi.

Berlin, ce 16 janvier 1767.

J'Ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*Infame* ſont ſi fortes, que depuis Celſe on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger eſt ſupérieur à l'autre (*a*), & plus à la portée des gens du monde, pour qui de longues déductions fatiguent l'eſprit relâché & détendu par les frivolités.

Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé & frappé ſur toutes ſes faces, ſur tous ſes côtés. Par-tout je vois ſes bleſſures, & nulle part d'empyriques empreſſés à pallier ſon mal. Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre & de l'enterrer. Vous défaites le charme, & l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante...

(*a*) Quelques ouvrages philoſophiques de M. de Voltaire furent publiés d'abord ſous les noms de Boulanger, Fréret, Bolingbroke, &c.

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un asile ouvert où ils le souhaitent. C'est à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, & j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi sa décision se trouve actuellement diamétralement opposée à celle qu'elle porta sur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juste alors doit l'être à présent. Les loix sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé ; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on pense dans le Nord sur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour les dissidens. Je me suis fourré dans la *comparsa*, & je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les rois d'Angleterre & du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Russie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les dissentions polonaises & les négociations italiennes sont à peu-près de la même espèce : il faut vivre long-temps & avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous souhaite, en attendant, la bonne année, santé, tranquillité & bonheur, & qu'Apollon, cé dieu des vers & de la médecine, vous comble de ses doubles faveurs. *Vale.*

LETTRE CCXCII.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 février 1767.

L'Accident qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce ſera ſans ſuite : vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit ; & cet eſprit triomphe des maladies & des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents & ſur les médiateurs. Cependant il paraît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de longue durée. Le canton de Berne & le roi très-chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant. On ne les offenſe pas impunément ; & ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte. Les cauſes ſecondes en décideront. Je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paraiſſent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé, & les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon uſage. La poéſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai

eſt des plus bornés ; mais c'eſt un plaiſir d'habitude dont je me privérais avec peine, qui ne porte préjudice à perſonne, d'autant plus que les pièces que je compoſe n'ennuieront jamais le public qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux Contes. C'eſt un genre différent que j'ai eſſayé pour varier la monotonie des ſujets graves, par des matières légères & badines. Je crois que vous devez avoir reçu des Abrégés de Fleury, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jéſuites qui pourraient bien ſe faire chaſſer d'Eſpagne. Ils ſe ſont mêlés de ce qui ne les regardait pas, & la cour prétend ſavoir qu'ils ont excité les peuples à la ſédition.

Ici dans mon voiſinage l'impératrice de Ruſſie ſe déclare protectrice des diſſidens : les évêques Polonais en ſont furieux. Quel malheureux ſiècle pour la cour de Rome ; on l'attaque ouvertement en Pologne ; on a chaſſé ſes gardes du corps de France & de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Eſpagne.

Les philoſophes ſapent ouvertement les fondemens du trône apoſtolique : on perſiffle le grimoire du magicien ; on éclabouſſe l'auteur de la ſecte ; on prêche la tolérance ; tout eſt perdu. Il faut un miracle pour relever l'Égliſe. C'eſt elle qui eſt frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; & vous aurez encore la conſolation de l'enterrer & de lui faire ſon épitaphe,

comme vous fites autrefois pour la Sorbonne.

L'Anglais Woolſton prolonge la durée de l'*Infame*, ſelon ſon calcul, à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui eſt arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui ſert de fondement à cet édifice Il s'écroule de lui-même, & ſa chûte n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que Bayle a commencé de faire ; il a été ſuivi par nombre d'Anglais, & vous avez été réſervé pour l'accomplir.

Jouiſſez long-temps en paix de toutes les ſortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouiſſez de votre gloire & du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions ſont auſſi brillantes qu'à votre aurore.

Je ſouhaite que ce couchant dure long-temps, & je vous aſſure que je ſuis un de ceux qui y prennent le plus d'intérêt.

LETTRE CCXCIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 février 1767.

JE ſuis bien-aiſe que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous ſoit parvenu, puiſque vous le ſouhaitiez. Ce pauvre abbé Fleury qui en eſt l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Hiſtoire de l'Égliſe eſt plutôt un ſujet de ſcandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raiſon, en ce qu'il ſoutient que l'ouvrage des hommes ſe décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (ſainte en elle-même) de concile en concile, la ſurchargent d'articles de foi, & puis la tournent toute en pratiques extérieures, & finiſſent enfin par ſaper les mœurs avec leurs indulgences & leurs diſpenſes qui ne ſemblent inventées que pour ſoulager les hommes du poids de la vertu : comme ſi la vertu n'était pas d'une néceſſité abſolue pour toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvait être tolérée ſi-tôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs.

Il y aurait de quoi compoſer des volumes ſur cette matière ; & les petits ruiſſeaux que je pourrais fournir ſe perdraient dans les immenſes réſervoirs & les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney. Vous écrire ſur ce ſujet, ce ſerait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paraît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur ce ſujet. Je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les loix d'un peuple qui veut les conſerver ? Pourquoi tracaſſer ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. C'eſt les Anglais qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens ſont fiers

& ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir leur banque. L'idée en eſt bonne ; mais moi qui vois ces choſes de loin, & qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; & ſelon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remerciemens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes & mes ſoléciſmes envers l'abbé d'Olivet. Vous & les grands orateurs rendez toutes les cauſes bonnes. Si vous vous le propoſiez, vous me donneriez aſſez d'amour-propre pour me croire infaillible comme un des quarante ; tant l'art de perſuader eſt un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour perſuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diſſidens fuſſent heureux, mais ſans enthouſiaſme, & de façon que la république fût contente. Je ne ſais point ce que penſe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuſter doucement en modérant les prétentions des uns, & en portant les autres à ſe relâcher ſur quelque choſe.

Le Saint-Père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y eſt queſtion que de la gloire du martyre, de l'aſſiſtance miraculeuſe de Dieu, du fer, du feu, de l'obſtination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Eſprit l'inſpire bien mal, & lui a fait

faire depuis ſon pontificat toutes choſes à contre-ſens. A quoi bon donc être inſpiré?

Il y a ici une comteſſe Polonaiſe. Elle ſe nomme Grazinska : c'eſt une eſpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres ; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien & l'anglais ; elle a lu tous les auteurs claſſiques de chaque langue, & les poſsède bien. L'ame d'un Bénédictin réſide dans ſon corps : avec cela elle a beaucoup d'eſprit, & n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'uſage ne lui eſt pas encore auſſi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez ſi elle a été bien accueillie. Elle a de la ſuite dans la converſation, de la liaiſon dans les idées, & aucunes des frivolités de ſon ſexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle s'eſt formée elle-même, ſans aucun ſecours. Voilà trois hivers qu'elle paſſe à Berlin avec les gens-de-lettres, en ſuivant ce penchant irréſiſtible qui l'entraîne.

Je prêche ſon exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette Polonaiſe à ſe former ; mais elles ne connaiſſent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : & parce que cette volupté n'eſt pas vive, elles ne la reconnaiſſent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie.

Quand tous les autres plaiſirs paſſent, celui-là reſte ; c'eſt le fidèle compagnon de tous les âges & de toutes les fortunes.

Puiſſiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, & pour défendre mes barbariſmes. Je le ſouhaite de tout mon cœur. *Vale.*

LETTRE CCXCIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 28 février 1767.

JE félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, & je ſouhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleury, & les Neſtor en ont vécu. Avec vous finit le ſiècle de Louis XIV. De cette époque ſi féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reſte. Le dégoût des lettres, la ſatiété des chef-d'œuvres que l'eſprit humain a produits, un eſprit de calcul, voilà le goût du temps préſent.

Parmi la foule de gens d'eſprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces eſprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, & des écarts même. On ſe plaît à analiſer tout. Les Français ſe piquent à préſent d'être profonds. Leurs livres ſemblent faits par de froids rai-

ſonneurs : & ces grâces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aie lu de long-temps, eſt-ce factum pour les Calas, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, & je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de Boſſuet, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes & de cartouches : c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du Suiſſe qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, & qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adreſſant à Louis XV. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, ſerait de céder aux conjectures & de s'accommoder. Si l'obſtination & l'animoſité les en empêche, leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare & qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune-homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Véſel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y ſoit,

votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Voici de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les Calas, les Sirven & La Barre devraient ouvrir les yeux au gouvernement, & le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque duc & pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans meneront grand bruit, & les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau. On enterrait cent vingt perſonnes par jour ; une comteſſe dit : *Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée ; ce n'eſt que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pêtris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainſi preſque de tout temps. L'allure des grandes monarchies eſt la même. Il n'y a guère que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connaiſſent & la déteſtent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes ; & pourvu que le premier reſſort aille, il importe peu du reſte.

Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de

votre habitation, & que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les ombrages des lauriers d'Apollon : je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troiſième ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

LETTRE CCXCV.

De M. de Voltaire.

Ce 3 mars 1767.

SIRE,

J'Entends très-bien l'aventure des Deux Chiens (*a*), & je l'entends d'autant mieux que je ſuis un peu mordu. Mes petites poſſeſſions touchent aux portes de Genève. Tout commerce eſt interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'enſanglante pas encore la terre ; mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros Français & Bernois. Il eſt certain que ſi les animaux raiſonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raiſon, car ils ſuivent la nature, & nous l'avons corrompue.

A l'égard du Violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrettement

(*a*) Conte qui ſe trouve ci-devant tome VIII, avec celui du Violon.

appuyer de V. M., de la Ruſſie, de l'Angleterre & du Danemarck, & qui n'eſt actuellement appuyé que de la Ruſſie ? eſt-ce l'impératrice de Ruſſie qui ſoutient ſeule à préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper ; vous ſavez que je ne ſuis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer ſon mémoire juſtificatif, qui m'a ſemblé bien fait. C'eſt une choſe aſſez plaiſante, & qui a l'air de la contradiction, de ſoutenir l'indulgence & la tolérance, les armes à la main ; mais auſſi l'intolérance eſt ſi odieuſe qu'elle mérite qu'on lui donne ſur les oreilles. Si la ſuperſtition a fait ſi long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la ſuperſtition? Hercule allait combattre les brigands, & Bellérophon les chimères ; je ne ſerais pas fâché de voir des Hercule & des Bellérophon délivrer la terre des brigands & des chimères catholiques.

Quoi qu'il en ſoit, vos deux Contes ſont bien plaiſans ; votre génie eſt toujours le même: votre raiſon ſupérieure eſt toujours ingénieuſe & gaie. J'eſpère que V. M. daignera m'envoyer quelque nouveau Conte ſur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme ſon bien, lorſqu'il eſt permis au dernier payſan d'affermer le ſien ; cela ne me paraît pas juſte, & mérite aſſurément un troiſième Conte.

J'ai

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé Morival, cadet dans un de vos régimens à Véſel; c'eſt un jeune-homme très-bien né, & dont on rend de fort bons témoignages. Eſt-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des Picards, pour n'avoir pas ſalué une proceſſion de capucins, & pour avoir chanté deux chanſons? L'inquiſition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux ſur la ſcène de ce monde, on paſſe la moitié de ſa vie à rire & l'autre moitié à frémir.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter & à ramper ſur ce malheureux & ridicule tas de boue.

LETTRE CCXCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 mars 1767.

JE vous plains de ce que votre retraite eſt entourée d'armes: il n'eſt donc aucun ſéjour à l'abri du tumulte! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voiſins qui n'ont aucun empire ſur elle? Mais je me flatte que cet orage paſſera, & que les Génevois ne ſe roidiront pas contre la violence, ou que le miniſtère français modérera ſa fougue.

Ce que je fais de l'impératrice de Ruſſie, c'eſt qu'elle a été ſollicitée par les diſſidens de leur prêter ſon aſſiſtance, & qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons & de baïonnettes pour convaincre les évêques Polonais des droits que ces diſſidens prétendent avoir.

Il n'eſt point réſervé aux armes de détruire l'*Infame*, elle périra par le bras de la Vérité & par la ſéduction de l'Intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines, ſont ceux où le peuple eſt le plus aveuglément livré à la ſuperſtition : il n'eſt pas douteux que, ſi l'on parvient à détruire ces aſyles du fanatiſme, le peuple ne devienne un peu indifférent & tiède ſur ces objets, qui ſont actuellement ceux de ſa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment eſt venu, parce que le gouvernement français & celui d'Autriche ſont endettés, qu'ils ont épuiſé les reſſources de l'induſtrie pour acquitter les dettes, ſans y parvenir. L'appât des riches abbayes & des couvens bien rentés eſt tentant. En leur repréſentant le mal que les cénobites font à la population de leur État, ainſi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui rempliſſent

leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les tréſors de ces communautés qui n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : & il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la ſécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reſte.

Tout gouvernement qui ſe déterminera à cette opération, ſera ami des philoſophes, & partiſan de tous les livres qui attaqueront les ſuperſtitions populaires & le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y oppoſer.

Voilà un petit projet que je ſoumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier & de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'eſt pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut commencer par détruire ceux qui ſoufflent l'embraſement du fanatiſme au cœur du peuple. Dès que le peuple ſera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les ſouverains diſpoſeront, par la ſuite des temps, comme ils voudront.

La puiſſance des eccléſiaſtiques n'eſt que d'opinion, elle ſe fonde ſur la crédulité des peuples. Éclairez ces derniers, l'enchantement ceſſe.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de La Barre : il ſe trouve porte-enſeigne à Véſel, & j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la repréſentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaiſir. Puiſſiez-vous lui en donner long-temps, & jouir dans votre doux aſyle des délices que vous avez procurés à vos contemporains, & qui s'étendront à la race future tant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, & d'ames ſenſibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

LETTRE CCXCVII.

De M. de Voltaire.

Ce 5 avril 1767.

SIRE,

JE ne ſais plus quand les chiens qui ſe battent pour un os, & à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien V. M., pourront aller demander un chenil dans vos États (*a*). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper ſur leurs paliers, deviennent indécis de jour en

(*a*) M. de Voltaire voulait alors que Véſel ſervît d'aſyle aux proſcrits de Genève. Il avait eſſayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philoſophes Français.

jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent incessamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, & plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne sera extrêmement glorieuse. Ce ne sont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai passé auprès de V. M.

Je ne me consolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je suis heureux autant qu'on peut l'être dans ma situation, mais je suis loin du seul prince véritablement philosophe. Je sais fort bien qu'il y a beaucoup de souverains qui pensent comme vous, mais où est celui qui pourrait faire la préface de cette Histoire de l'Église? où est celui qui a l'ame assez forte, & le coup-d'œil assez juste pour oser voir & dire qu'on peut très-bien régner sans le lâche secours d'une secte? où est le prince assez instruit pour savoir que depuis dix-sept cents ans la secte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu sur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils sont peut-être un peu trop longs, ils se répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce sont les coups de marteau qui enfoncent le

clou dans la tête du fanatiſme ; mais il me ſemble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques ſuperfluités, & en reſſerrant les preuves. Je me ſuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens ſavans & ſages viendrait ſe conſacrer dans vos États à éclairer le genre-humain. Mille obſtacles à ce deſſein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, ſi j'avais de la ſanté, je quitterais ſans regret le château que j'ai bâti & les arbres que j'ai plantés, pour venir achéver ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philoſophes, & pour conſacrer mes derniers jours, ſous votre protection, à l'impreſſion de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, ſans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin, à les réimprimer, & à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce ſerait un amuſement pour V. M., & ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en ſeraient récompenſés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont V. M. m'honore du 24 mars. Elle a bien raiſon de dire que l'*Infame* ne ſera jamais détruite par les armes ; car il faudrait alors combattre pour une autre ſuperſtition qui ne ſerait reçue qu'en cas

qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépoſſéder un électeur eccléſiaſtique, mais non pas détrôner l'impoſture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je ſens bien que vous ne détruirez la ſuperſtition chriſticole que par les armes de la raiſon.

Votre idée de l'attaquer par les moines eſt d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur eſt expoſée au mépris univerſel. On écrit beaucoup en France ſur cette matière; tout le monde en parle. Les Bénédictins eux-mêmes ont été ſi honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont préſenté une requête au roi de France pour être ſécularisés, mais on n'a pas cru cette grande affaire aſſez mûre; on n'eſt pas aſſez hardi en France, & les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eſt tombé ſous la main; il n'eſt pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monſtre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune-homme, nommé M. de La Harpe, qui cultive les lettres avec ſuccès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à V. M. par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être diſloqué & brûlé à petit feu

comme cet infortuné qui eſt à Véſel, & que je ſais être un très-bon ſujet. Je remercie V. M., au nom de la raiſon & de la bienfeſance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatiſme de nos druides.

Les Scythes ſont un ouvrage fort médiocre. Ce ſont plutôt les petits cantons Suiſſes & un marquis Français que les Scythes & un prince Perſan. Thiriot aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapſodie à V. M.

Je ſuis toujours fâché de mourir hors de vos États. Que V. M. daigne me conſerver quelque ſouvenir pour ma conſolation.

LETTRE CCXCVIII.

De M. de Voltaire.

Ce 2 mai 1767.

PErmettez-moi de dire à V. M., que vous êtes comme un certain perſonnage de Lafontaine :

Droit au ſolide allait Barthelomée.

Ce ſolide accompagne merveilleuſement la véritable gloire ; vous faites un royaume floriſſant & puiſſant, de ce qui n'était ſous le roi votre grand-père qu'un royaume de vanité. Vous avez connu & ſaiſi le vrai en tout, auſſi êtes-vous unique en tout genre.

Je dois dire à V. M. qu'un jeune-homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-inſtruit, ayant ſervi dès l'âge de douze ans, & ne voulant plus ſervir que vous, eſt parti de Paris ſans en rien dire à perſonne, & vient vous demander la permiſſion de ſe faire caſſer la tête ſous vos ordres. Il eſt d'une très-ancienne nobleſſe, véritable marquis, & non pas de ces marquis de robe ou du haſard, qui prennent leurs titres dans une auberge, & ſe font appeller Monſeigneur par les poſtillons, qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de St-Antoine, neveu d'un lieutenant-général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel feſait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois & à ce que j'eſpère.

Je rends grâce à V. M. de ce qu'elle a daigné m'envoyer par M. de Catt la réponſe qu'elle a faite à Marmontel ſur la Poétique. Que de leçons elle nous donne! Votre digne Suiſſe m'a écrit une lettre charmante. Il s'eſtime heureux d'avoir vu ces grandes ſcènes où V. M. a joué ſi ſupérieurement ſon rôle. Pour moi, je l'eſtime plus heureux d'être chaque jour aux pieds de mon héros, s'occupant du bonheur de ſon peuple.

Le vieux malade ſe met à vos pieds avec attachement, admiration, reſpect & ſyndérèſe.

objets que vous avez vus de si près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aise en la faisant, instruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne se sont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie & la métaphysique. Quelle carrière pour l'imagination ! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieusement, mon cher Voltaire : tout a bien changé depuis le temps passé que vous vous rappellez. Mon estomac, qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux soupers. Je lis le soir, ou je fais conversation. Mes cheveux sont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes sont abîmées par la goutte. Je végette encore, & je m'apperçois que le temps fixe une différence sensible entre quarante & cinquante-six ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été surchargé d'affaires, de sorte qu'il ne me reste dans la tête qu'un peu de bon sens avec une passion renaissante pour les sciences & pour les beaux-arts. Ce sont eux qui font ma consolation & ma joie.

Votre esprit est plus jeune que le mien : sans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque secret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis*

XIV : mais n'eſt il pas dangereux d'écrire des faits qui tiennent à nos temps ? c'eſt l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre. On dit le ſiècle d'Auguſte, le ſiècle de Louis XIV : juſqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle ? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, & combien après ſa mort ? Votre réponſe décidera un petit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion.

J'envie à Lentulus le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facie ad faciem*, comme le grand Condé mourant eſpérait voir Dieu. Pour moi je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, & puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux & de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paiſible & philoſophique.

On parle auſſi peu des diſſidens & de ce qu'ils décideront que des Génevois & des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaiſir qu'on les laiſſe tranquilles. S'ils ſont ſages, ils auront hâte de s'accommoder & de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voiſins plus puiſſans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres ; que votre corps puiſſe ſe rajeunir comme votre eſ-

prit ; & ſi je ne puis vous entendre, que je puiſſe vous lire, vous admirer & faire des vœux pour le patriarche de Ferney !

LETTRE CCCI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, novembre 1769.

SIRE,

UN Bohémien qui a beaucoup d'eſprit & de philoſophie, nommé M. Grimm, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos ſaints myſtères, & que vous n'étiez pas trop content que j'euſſe paſſé près de deux ans ſans vous écrire.

Je remercie V. M. très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été ſi fâché & ſi honteux du peu de ſuccès de la tranſmigration de Clèves, que je n'ai oſé depuis ce temps-là préſenter aucune de mes idées à V. M. Quand je ſonge qu'un fou & qu'un imbécille comme S. Ignace a trouvé une douzaine de proſélytes qui l'ont ſuivi, & que je n'ai pas pu trouver trois philoſophes, j'ai été tenté de croire que la raiſon n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoi que vous en diſiez, je ſuis devenu bien vieux, & malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Ruſſie, le fait eſt que j'ai été long-temps mourant & que je me meurs.

Mais je reſſuſcite & je reprends tous mes ſentimens

ſentimens envers V. M., & toute ma philoſophie pour lui écrire aujourd'hui, au ſujet d'une petite extravagance anglaiſe qui regarde votre perſonne. Elle ſe doutera bien que cette démence anglaiſe n'eſt pas gaie ; il y a beaucoup de ſages en Angleterre ; mais il y a autant de ſombres enthouſiaſtes. L'un de ſes énergumènes, qui a peut-être de bonnes intentions, s'eſt aviſé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening-Poſt*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à V. M., dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidellement traduits. » Quelle pitié, ſi l'étendue de vos con-» naiſſances, vos talens & vos vertus ne vous » ſervaient qu'à pervertir ces dons du Ciel pour » faire la misère & la déſolation du genre-» humain ! Vous n'avez rien à déſirer, Sire, » dans ce monde, que l'auguſte titre d'un » héros chrétien ».

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au Grand-Turc Mouſtapha, dans laquelle j'exhorterai ſa Hauteſſe à être un héros mahométan ; mais comme Mouſtapha n'a veine qui tende à le faire un héros, & que ma véritable héroïne l'impératrice de Ruſſie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette converſion turque. Je m'en tiens aux princes & aux princeſſes du Nord, qui

me paraiſſent plus éclairés que tout le ſerrail de Conſtantinople.

Je ne réponds autre choſe à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à V. M., que ces quatre lignes-ci : » J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Poſt*, *du 7 octobre* 1769, N°. 3668, *une prétendue lettre de moi à ſa Majeſté le Roi de Pruſſe ; cette lettre eſt bien ſotte, cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney, le 29 octobre* 1769, VOLTAIRE «.

Il y a par-tout, Sire, de ces eſprits également abſurdes & méchans, qui croient ou font ſemblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'eſt pas de leur ſecte. Ces ſuperſtitieux coquins reſſemblent à la *Philaminte* des *Femmes ſavantes* de Molière ; ils diſent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous & nos amis.

J'ai dit quelque part que La Motte-le-Vayer, précepteur du frère de Louis XIV, répondit un jour à un de ces maroufles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne ſuis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie ſageſſe eſt d'adorer Dieu comme le père commun de tous les hommes ſans diſtinction, & d'être bienfeſant.

Ils ignorent que la religion ne conſiſte ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptiſtes ou des piétiſtes, ni dans l'impanation & l'invination, ni dans un pèle-

rinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des Neiges, ou à Notre-Dame des ſept Douleurs ; mais dans la connaiſſance de l'Être-Suprême qui remplit toute la nature, & dans la vertu.

Je ne vois pas que ce ſoit une piété bien éclairée qui ait refuſé aux diſſidens de Pologne les droits que leur donne leur naiſſance, & qui ait appellé les Janiſſaires de notre ſaint-père le Turc au ſecours des bons catholiques Romains de la Sarmatie. Ce n'eſt point probablement le Saint-Eſprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne ſoit un ſaint-eſprit du révérend-père Malagrida, ou du révérend-père Guignard, ou du révérend-père Jacques-Clément.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cauſe de Dieu, depuis le grand Conſtantin, aſſaſſin de toute ſa famille, juſqu'au meurtre de Charles I, qu'on fit aſſaſſiner par le bourreau, l'Évangile à la main ; la politique n'eſt pas mon affaire : je me ſuis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins ſots & plus honnêtes. C'eſt dans cette idée que, ſans conſulter les intérêts de quelques ſouverains (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à ſouhaiter très-paſſionnément que les barbares Turcs ſoient chaſſés inceſſamment du pays de Xénophon, de Socrate, de Platon, de Sophocle & d'Euripide. Si l'on voulait, cela ſerait bientôt fait ;

mais on a entrepris autrefois ſept croiſades de la ſuperſtition, & on n'entreprendra jamais une croiſade d'honneur : on en laiſſera tout le fardeau à Catherine.

Au reſte, Sire, je ſuis dans mon lit depuis un an ; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que V. M., qui n'eſt pas faite pour être au lit, ſe porte mieux que jamais, que vous êtes engraiſſé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Être qui remplit l'univers vous conſerve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui penſent, & le fléau des ridicules.

Agréez le profond reſpect de votre ancien ſerviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on diſe.

LETTRE CCCII.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 novembre 1769.

VOus avez trop de modeſtie, ſi vous avez pu croire qu'un ſilence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être ſupporté avec patience. Non, ſans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreſſer à votre conſervation, & être bien-aiſe quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des Suiſſes s'établiſſent à Clèves, ou qu'ils reſtent

à Genève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe ; mais bien de ſavoir ce que fait le héros de la raiſon, le Prométhée de nos jours qui apporta la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, & les déſabuſer de leurs préjugés & de leurs erreurs.

Je ſuis bien-aiſe que des ſottiſes anglaiſes vous aient reſſuſcité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur Anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Égliſe, qui par pitié de mon ame travaille à ma converſion. Il ſerait à ſouhaiter que vos évêques Français euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie ; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au Grand-Turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles. Il combat, à ce que ces meſſieurs prétendent, pour la foi catholique, apoſtolique & romaine. C'eſt le Croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques & les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que diſſidens, & qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint Père. Si je n'avais pas lu l'hiſtoire des croiſades dans vos ouvrages, j'aurais peut être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion & cueillir les palmes d'Idumée ; mais les ſottiſes de tant de rois & de paladins qui ont guerroyé dans

ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union & à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion & exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, & que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de Saint-Pierre ; & il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite (a). C'est une princesse d'un grand mérite, & qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses : j'aime les belles-lettres à la folie ; ce sont elles seules qui charment nos loisirs & qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, & que notre vaine curiosité recherche si avidement : mais apprendre à connaître, c'est apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur

(a) Il se trouve ci-devant tome VIII, page 95.

connaiſſance nous ſerait entiérement inutile, ſi nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penſer, je paſſe ma vieilleſſe tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Bazin; il n'y a que ſes ouvrages qu'on puiſſe lire.

Je lui ſouhaite longue vie, ſanté & contentement; & quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

LETTRE CCCIII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, décembre 1769.

MOn cher Lorrain (*a*), je ne ſais pas comment vous vous appellez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé ſous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; aſſurément vous en faites l'ornement & l'inſtruction. Vous me paraiſſez un grand philoſophe dans le ſéjour des revues, des canons & des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets ſi contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on aſſocie ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que

(*a*) Cette lettre eſt une réponſe à l'envoi d'un ouvrage manuſcrit du Roi ſur l'amour-propre, vu comme principe de morale. M. de Voltaire l'adreſſe au copiſte de cet ouvrage, dont il ſuppoſe qu'il a reconnu l'écriture.

Marc-Aurèle & Julien avaient trouvé ce ſecret, qu'il a été perdu juſqu'à nos jours, & que vous vivez auprès d'un maître qui l'a reſſuſcité. Cela eſt vrai, mon cher Lorrain; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux ſans être un ſot & ſans être un enthouſiaſte.

Vous avez raiſon, vous touchez au but. C'eſt l'amour-propre bien dirigé qui fait les hommes de bon ſens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon ſens; & tout le monde en a ſans doute aſſez pour vous comprendre, puiſque votre écrit eſt, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour-propre eſt le vent qui enfle les voiles, & qui conduit le vaiſſeau dans le port. Si le vent eſt trop violent, il nous ſubmerge: ſi l'amour-propre eſt déſordonné, il devient frénéſie. Or il ne peut être frénétique avec du bon ſens. Voilà donc la raiſon mariée à l'amour-propre: leurs enfans ſont la vertu & le bonheur. Il eſt vrai que la raiſon a fait bien des fauſſes-couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne ſont pas entiérement ſains, & qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher Lorrain, quand

je lis ces paroles : *Qu'y a-t-il de plus beau & de plus admirable que de tirer d'un prince même qui peut mener au vice, la ſource du bien & de la félicité publique !*

On dit que vous faites auſſi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philoſophe, orateur, hiſtorien & muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui paraît les jeudis à Berlin, & que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, delà il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir apperçu, il y a vingt ans ; il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin-d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt-là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec ſes génies. Aſſurez-le que mon plus grand regret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, & que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

LETTRE CCCIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 9 décembre 1769.

QUand Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre:
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes *Pruſſiaques*, dit qu'Alexandre pouſſait ſon amour pour les beaux-arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Velches, & qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, & qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour Thaleſtris étaient pleins de grâce & d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens & les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, & qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'eſprit; car pour eux ils ne le connaiſſaient que comme un brave guerrier, qui ſavait gouverner comme ſe battre.

Il y avait, dit Plutarque, dans ce temps-là, un vieux Velche retiré vers les montagnes du Caucaſe, qui avait été autrefois à la cour d'Alexandre, & qui vivait auſſi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles & de Baſroc. Ce vieux radoteur diſait ſouvent qu'il était très-fâché de mourir ſans avoir fait encore une fois ſa cour au héros de la Macédoine.

Sire, je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des ſavans qui ont lu Plutarque & Xénophon dans la bibliothèque de votre nouveau palais ; ils pourront vous montrer les paſſages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, & V. M. verra que rien n'eſt plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucaſe pour voir ce Velche deux jours à la cour d'Alexandre.

LETTRE CCCV.

Du Roi.

Berlin, ce 4 janvier 1770.

LE vieux citadin du Caucaſe,
Reſſuſcité de ſon tombeau,
Carracole encor ſur Pégaſe
Plus leſtement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce Velche plein d'appas,
Eſprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec ſon Grec Pauſanias.

Le vieux Velche a beaucoup d'érudition ; cependant il paraît qu'il perfiffle un peu ce pauvre Thrace qu'il *alexandrife* : ce pauvre Thrace eſt un homme très-ordinaire, qui n'a jamais poſſédé les grands talens du vainqueur du Granique, & qui auſſi n'a point eu ſes vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, & que pour ſon malheur perſonne que lui dans ſon pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ſes vers au vice-dieu qu'Apollon a établi ſon vicaire dans ce monde ; il a ſenti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines ſectes de papegais en rendent au vieux qui préſide ſur les ſept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie & tout le ſéné des apothicaires ſans que jamais je fiſſe un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent : vous avez tout reçu de la nature ; cette bonne mère n'a pas été auſſi libérale envers tout le monde. Vous compoſez vos ouvrages pour la gloire, & moi pour mon amuſement. Nous réuſſiſſons l'un & l'autre, mais d'une manière bien différente : car tant que le ſoleil éclairera le monde,

tant qu'il ſe conſervera une teinture de ſcience, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des eſprits qui aimeront des penſées ſublimes, tant qu'il ſe trouvera des oreilles ſenſibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, & votre nom remplira l'eſpace des ſiècles qui mène à l'éternité; pour les miens on dira: C'eſt beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille; cela eſt paſſable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner ſa vie en ſe feſant correcteur chez quelque libraire; & puis on jette-là le livre, & puis on en fait des papillotes, & puis il n'en eſt plus queſtion.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, & qu'on barbouille du papier plus facilement en proſe, je vous envoie un Mémoire deſtiné pour l'académie. Le ſujet eſt grave, la matière eſt philoſophique; & je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'eſpère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandiſes: c'eſt un commerce que j'eſpère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends ſur cela votre réponſe, vous aſſurant que perſonne ne connaît mieux le prix du ſolitaire du Caucaſe que le philoſophe de Sans-Souci.

LETTRE CCCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 février 1770.

LE pauvre Lorrain, dont vous vous ſouvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à préſent de celles qu'il feſait autrefois. A préſent, il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en eſt pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à ſon ouvrage (*a*), qui roule ſur des idées dont on trouve le germe dans l'Eſprit d'Helvétius & dans les Eſſais de d'Alembert. L'un écrit avec une métaphyſique trop ſubtile, & l'autre ne fait qu'indiquer ſes idées.

Le pauvre Lorrain ſent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de ſon maître; mais, par une ſuite de l'élévation où ſe trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces ſortes d'hommages & d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudeſque, il en aura; mais il ſe repentira de les avoir demandés. Ces vers ſont adreſſés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occaſion d'un propos de table, où cette

(*a*) C'eſt l'Eſſai ſur l'amour-propre enviſagé comme principe de morale; il ſe trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo. 1790.

dame ſe plaignait de la difficulté de trouver un juſte milieu entre le trop & le trop peu (*a*). Ce ſont de ces vers de ſociété dont Paris fourniſſait autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre Lorrain eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché par-tout. Ce n'eſt pas ſans raiſon : les roſes & les lauriers ont tous été tranſplantés en Ruſſie; de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain ſuppoſe que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps & des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie, & qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides & de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a ſi long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était queſtion d'un bon vieux radoteur de philoſophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous aſſurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût poſſible encore de le recueillir chez lui & de l'aſſocier à ſes études; qu'au moins ce patriarche peut être aſſuré que perſonne n'apprécie mieux ſon mérite, & n'aime plus que lui ſon beau génie.

(*a*) Voyez l'Épître à Madame de Morian, ci-devant tome VIII, page 83.

LETTRE CCCVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 9 mars 1770.

C'En eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, & qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Étonnent les grands & les ſages,
Qui devant vous ſont trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies;
Nous n'avons pas trop de ſavans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre & mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

Sire, il eſt clair que vous avez trop de tout, & moi trop peu. Votre Épître à madame de Morian ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune Pariſien oiſif

oisif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que sa toilette ; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout seul une vingtaine de provinces, fasse sans peine des vers à la Chaulieu, des vers qui sont à la fois d'un poëte & d'un homme de bonne compagnie, c'est ce qui me passe. Quoi, vous nous battez en Thuringe & vous faites des vers mieux que nous ! C'est là qu'il y a du trop ; & vous me causez trop de regrets de ne pas mourir auprès de V. M. héroïque & poétique.

LETTRE CCCVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 27 avril 1770.

SIRE,

QUand vous étiez malade, je l'étais bien aussi, & je faisais même tout comme vous de la prose & des vers ; à cela près que mes vers & ma prose ne valaient pas grand'chose ; je conclus que j'étais fait pour vivre & mourir auprès de vous, & qu'il y a eu du mal-entendu si cela n'est pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jésuite, c'est encore une raison de plus qui devait me retenir à Berlin ; cependant on dit que frère Ganganelli a condamné mes Œuvres, ou

du moins celles que les libraires vendent ſous mon nom.

Je vais écrire à ſa Sainteté que je ſuis très-bon catholique, & que je prends V. M. pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; & comme je ſuis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniſer au plus vîte : cela ne vous coûtera que cent mille écus ; c'eſt marché donné.

Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniſer, on s'adreſſera à Marc-Aurèle. Vos dialogues ſont tout-à-fait dans ſon goût comme dans ſes principes : je ne ſais rien de plus utile (*a*). Vous avez trouvé le ſecret d'être le défenſeur, le légiſlateur, l'hiſtorien & le précepteur de votre royaume ; tout cela eſt pourtant vrai : je défie qu'on en diſe autant de Mouſtapha. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce ſerait rendre ſervice au genre-humain.

Pendant que l'empire Ruſſe & l'empire Ottoman ſe choquent avec un fracas qui retentit juſqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève eſt toujours ſous les armes ; mon manoir eſt rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de Jean Calvin n'eſt pas édifiante pour le moment préſent.

Je n'ai jamais vu tant de neige & tant de

(*a*) Ils ſe trouvent ci-devant dans le tome VI.

ſottiſes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère François, & m'envoyer celle de S. Ignace.

Reſtez un héros ſur la terre, & n'abandonnez pas abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

LETTRE CCCIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 mai 1770.

SIRE,

JE me flatte que votre ſanté eſt entiérement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, & monter à cheval le lendemain: vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la Marc-Aurèle ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval & d'une parade.

Je ne ſais ſi V. M. eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés: on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre Mouſtapha; je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre Mouſtapha auſſi, & que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis

chargé que de propoſer un tableau à V. M., & nullement la guerre contre le Turc. M. Hennin, réſident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces de Vanloo, haut de ſix pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres; voilà tout ce que j'en ſais. Il était deſtiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, & voilà ma commiſſion faite.

Comme j'ai preſque perdu la vue au milieu des neiges du Mont-Jura, ce n'eſt pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je ſuis; car ſi V. M. a eu la goutte, votre vieux ſerviteur ſe meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne ſais ſi la nature traite mieux les ſables de Berlin; mais je me ſouviens que le temps était toujours beau auprès de V. M. Je la ſupplie de me conſerver ſes bontés & de n'avoir point de goutte. Je ſuis plus près du paradis qu'elle, car elle n'eſt que protectrice des jéſuites, & moi je ſuis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de S. François, tiré ſur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère FRANÇOIS VOLTAIRE.

LETTRE CCCX.

Du Roi.

Charlottenbourg, ce 24 mai 1770.

JE vous crois très-capucin, puiſque vous le voulez, & même ſûr de votre canoniſation parmi les ſaints de l'Égliſe, je n'en connais aucun qui vous ſoit comparable; & je commence par dire : *Sancte Voltaire, ora pro nobis.*

Cependant le Saint-Père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ayez joui de cette faveur : l'Abrégé de Fleury a eu un ſort tout ſemblable (*a*). Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je ſuis le protecteur des jéſuites : vous, des capucins ; vos ouvrages ſont brûlés à Rome : les miens auſſi. Mais vous êtes ſaint, & je vous cède la préférence.

Comment, monſieur le ſaint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas ! cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Ruſſie peut guerroyer

(*a*) Oui, mais grâces en ſoient rendues à la belle Préface que le Roi plaça à la tête du livre.

à ſon aiſe : elle a obtenu de Diderot, à beaux deniers comptans, une diſpenſe pour faire battre les Ruſſes contre les Turcs. Pour moi qui crains les cenſures philoſophiques, l'excommunication encyclopédique, & de commettre un crime de lèſe-philoſophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les loix civiles & naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois ; & je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre-humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois & empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Eſſai ſur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, & avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux ; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant & boîtant, ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorſque j'étais malade, en recevant votre lettre, le ſouvenir de Panetius me rendit mes forces. Je me rappellai la réponſe de ce philoſophe à

Pompée qui désirait de l'entendre ; & je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux suisses ; mais je n'en achète plus depuis que je paie des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration & l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux-bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, & ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, & les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi, je prie S. Jean du Désert, S. Antoine, S. François d'Assise & S. Cucufin de vous prendre tous en leur sainte & digne garde.

LETTRE CCCXI.

De M. de Voltaire.

Ce 8 juin 1770.

QUand un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin.
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,

C'eſt une énorme étourderie.
Le Saint-Père eſt un pauvre ſaint ;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie ;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà V. M. bien payée de s'être vouée à S. Ignace ; paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à S. François.

Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli ; plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voiſinage, & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette !

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins feſeur de bulles ;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon Barjone, tandis que l'impératrice de Ruſſie épouſſette le vicaire de Mahomet ? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges ſottiſes. J'avais autrefois conçu ces grandes eſpérances de vous ; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome & de moi, d'aller droit au ſolide, & d'être un héros très-aviſé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'Eſſai ſur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu ; j'avais eſſayé d'en parcourir quelques pages, & n'ayant vu qu'un verbiage ſans eſprit, j'a-

vais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer ; mais béni ſoyez-vous d'avoir marché ſur des cailloux, & d'avoir taillé des diamans (*a*). Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produiſent d'utiles.

De la fange la plus groſſière
On voit ſouvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs ; j'aime mieux la famille de Socrate que les deſcendans d'Orcan, malgré mon profond reſpect pour les ſouverains.

Sire, vous ſavez bien que, ſi vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre & mourir auprès de vous.

LE VIEUX MALADE HERMITE.

P. S. Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. Hennin ; celles qui vous inſpirent quand vous écrivez, ſont beaucoup plus grâces.

(*a*) L'Examen de l'Eſſai ſur les préjugés ſe trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo, 1790.

LETTRE CCCXII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 7 juillet 1770.

QUe le Saint-Père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de ſaint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'aſſiſtance de la grâce,
Suffiſante comme efficace.

Mais ce ſuiſſe du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris,
Lorſqu'il oſa traiter de même
Les ouvrages de mon bon ſaint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathême,
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plauſible,
Et malgré Loyola, je crois
Que le Saint-Père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'eſt pas, après tout, auſſi hargneux qu'on ſe l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'eſt ſeulement pour que l'uſage ne s'en perde pas; & d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience, digne de l'Agneau ſans tache, il s'eſt laiſſé enlever le comtat d'Avignon ? combien peu il y penſe, & dans quelle concorde il vit avec le Roi très-chrétien ? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui : il me laiſſe mes chers jéſuites que l'on perſécute par-tout. J'en conſerverai la graine précieuſe, pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante ſi rare. Il n'en eſt pas de même du Sultan Turc.

Si monſieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ſes ſpahis mis en hachi ;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut ſeule deux empereurs)
Reçu, pour prix de ſon caprice ;
Des leçons qui devraient abaiſſer ſes hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire, avec le vieil hermite,
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans ;
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

C'eſt pourquoi il me ſuffit de contempler ſes grands ſuccès, de faire une guerre de bourſe très-philoſophique, & de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entiérement les plaies que la dernière guerre nous a faites, & qui ſaignent encore.

Et quant à monſieur le vicaire,
(Je dis vicaire du bon Dieu)
Je le laiſſe en paix en ſon lieu,
S'amuſer avec ſon bréviaire.
Hélas! il n'eſt que trop puni
En vivant de cette manière:
Du ſage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Et tremblant qu'un jour en ſon nid
Il n'entre un rayon de lumière.

Lorette ſerait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses tréſors pourraient ſéduire des Mandrin, des Conflans, des Turpin, des Richelieu, & leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte les dons que l'abrutiſſement a conſacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de ſcandale: &, ſuppoſé qu'on ſe croie plus ſage que les autres, il faut, par complaiſance, par commiſération pour leurs faibleſſes, ne point choquer leurs préjugés. Il ſerait à ſouhaiter que les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'eſt tombé entre les mains: il m'a paru ſi téméraire, que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques ſur le *Syſtême de la Nature*, que l'auteur arrange à ſa façon.

Je vous communique ces remarques; & ſi je me ſuis rencontré avec votre façon de penſer, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie ſur la

mort d'une dame d'honneur de ma sœur Amélie, dont la perte lui fut très-sensible (*a*). Je sais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du siècle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous souviendrez qu'il était d'usage, dans les temps reculés, que les poëtes portassent leurs tributs au temple d'Apollon. Il y avait même, du temps d'Auguste, une bibliothèque consacrée à ce dieu, où les Virgile, les Ovide, les Horace lisaient publiquement leurs écrits. Dans ce siècle où Ferney s'élève sur les ruines de Delphes, il est bien juste que l'on y envoie ses offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
Ils sont faits pour plaire à tout âge,
Ils savent éclairer le sage,
Et répandre des fleurs sur les Jeux & les Ris.
Quel illustre destin, quel sort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait sa part de même !

Ce sont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent se joindre ; ils doivent vous considérer comme une colonne qui soutient seule par sa force un bâtiment prêt à s'écrouler, & dont des barbares sapent déjà les fondemens. Un essaim de géomètres mirmidons persécute

(*a*) Elle se trouve ci-devant tome VIII, page 102.

déjà les belles-lettres, en leur preſcrivant des loix pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorſqu'elles manqueront de leur unique appui, & lorſque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amuſement que de courtes & arides ſolutions de problêmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir auſſi fâcheux, & contentons-nous de jouir de ce que nous poſſédons.

O compagnes d'une déeſſe!
Vous que par des ſoins aſſidus
Voltaire ſut en ſa jeuneſſe
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez ſur ſes années:
Vous lui devez tous vos ſecours;
Apollon pour jamais unit vos deſtinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

LETTRE CCCXIII.

De M. de Voltaire.

Ce 27 juillet 1770.

SIRE,

VOus & le roi de la Chine vous êtes à préſent les deux ſeuls ſouverains qui ſoient philoſophes & poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur Kien-Long (*a*), lorſque

(*a*) C'eſt l'Éloge de la ville de Mouckden, & celui du Thé, traduits en français, in-8vo, 1770.

j'ai reçu la proſe & les vers de Fréderic-le-Grand. Je vais d'abord à votre proſe, dont le ſujet intéreſſe tous les hommes, auſſi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme Marc-Aurèle qui combattait par ſes réflexions morales le ſyſtême de Lucrèce.

J'avais déjà vu une petite réfutation du *Syſtême de la Nature* par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de ſe rencontrer plus d'une fois avec V. M. : c'eſt bon ſigne quand un roi & un ſimple homme penſent de même ; leurs intérêts ſont ſouvent ſi contraires que, quand ils ſe réuniſſent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raiſon.

Il me ſemble que vos remarques doivent être imprimées : ce ſont des leçons pour le genre-humain. Vous ſoutenez d'un bras la cauſe de Dieu, & vous écraſez de l'autre la ſuperſtition. Il ſerait bien digne d'un héros d'adorer publiquement Dieu & de donner des ſoufflets à celui qui ſe dit ſon vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme Kien-Long vient de faire imprimer ſes poéſies à Pékin, daignez m'en charger, & je les publierai ſur le champ.

L'athéiſme ne peut jamais faire aucun bien, & la ſuperſtition a fait des maux à l'infini : ſauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce ſervice au monde, c'eſt vous.

Non-ſeulement vous réfutez l'auteur, mais

vous lui enſeignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez ſur les oreilles à frère Ganganelli & aux ſiens ; ainſi dans votre ouvrage, vous rendez juſtice à tout le monde. Frère Ganganelli & ſes arlequins devaient bien ſavoir avec le reſte de l'Europe de qui eſt la belle préface de l'Abrégé de Fleury. Leur inſolence abſurde n'eſt pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite & à gauche : ils en feraient à vous-même, & nous ne ſommes plus au temps des Herules & des Lombards, mais nous ſommes au temps des Kien-Long & des Frédéric. Ganganelli ſera aſſez puni d'un trait de votre plume ; V. M. réſerve ſon épée pour de plus belles occaſions.

Permettez-moi de vous faire une petite repréſentation ſur l'intelligence entre les rois & les prêtres, que l'auteur du *Syſtême* reproche aux fronts couronnés & aux fronts tonſurés. Vous avez très-grande raiſon de dire qu'il n'en eſt rien, & que notre philoſophe athée ne ſait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'eſt ainſi, Meſſeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'eſt ainſi que vous avez commencé ; c'eſt ainſi que les Albouin, les Théodoric, les Clovis & leurs premiers ſucceſſeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles ; prends les dîmes, & laiſſe-moi le reſte ;

reſte ; bénis ma conquête, je protégerai ton uſurpation : rempliſſons nos bourſes ; dis de la part de Dieu qu'il faut m'obéir, & je te baiſerai les pieds. Ce traité a été ſigné du ſang des peuples par les conquérans & par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puiſſances.*

Enſuite les deux puiſſances ſe ſont brouillées, & vous ſavez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne & à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable ! s'il y a deux puiſſances dans les États de V. M. & dans le vaſte empire de Catherine II. Ainſi vous avez raiſon pour le temps préſent ; & le philoſophe athée a raiſon pour le temps paſſé.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que votre ouvrage ſoit public. *Ne tenez pas votre chandelle ſous le boiſſeau*, comme dit l'autre.

Les peuples ſont encor dans une nuit profonde ;
Nos ſages à tâtons ſont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont déſolé le monde ;
C'eſt à vous ſeul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne Catherine II eſt charmant, & mérite bien que je vous faſſe une infidélité.

Je ne ſais ſi c'eſt le prince héréditaire de Brunſwick ou un autre prince de ce nom qui va ſe ſignaler pour elle ; voilà un héroïſme de croiſade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'em-

pereur ne ſaiſit pas l'occaſion pour s'emparer de la Bosnie & de la Servie ; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chaſſer le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me conſolerai ſi, dans ce charivari, V. M. arrondit ſa Pruſſe.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur ſenſible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princeſſe Amélie ſont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, & à laquelle je le ſerai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, & dont je ſouffre encore le contre-coup ſur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE CCCXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 auguſte 1770.

NE cachez point votre lumière ſous le boiſſeau. C'était ſans doute à vous que ce paſſage s'adreſſait ; votre génie eſt un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui ſuffit à peine pour m'éclairer, & dont la pâle lueur diſparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorſque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéiſme, je crus ma réfutation très-ortho-

doxe : je la relus, & je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître ſans effaroucher les timides & ſcandaliſer les dévots. Un petit mot qui m'eſt échappé ſur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, ſi j'y étais né particulier, & que je l'y euſſe fait imprimer. Je ſens que je n'ai point du tout l'ame ni le ſtyle théologiques. Je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les répandre & les ſemer dans un terrein qui leur eſt contraire.

Il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'impératrice de Ruſſie : je les abandonne à votre diſpoſition ; ſes troupes, par un enchaînement de ſuccès & de proſpérité, me juſtifient. Vous verrez dans peu le ſultan demander la paix à Catherine, & celle-ci, par ſa modération, ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne ſe mêle point de cette guerre. Je ne ſuis point ſon allié. Mais ſes ſecrets doivent être connus de M. de Choiſeul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, & ne m'a point excommunié à Pâques, comme ſes prédéceſſeurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, & vous ſavez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Siléſie & vas trouver l'empereur qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince eſt aimable & plein de mérite. Il aime vos ouvrages, & les lit autant qu'il peut : il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux. Enfin c'eſt un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans & les barbares ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne feraient pas les ſeuls. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement & devenues agreſtes faute de lumières !

Mais vivons, & laiſſons vivre les autres. Puiſſiez-vous ſur-tout vivre long-temps, & ne point oublier qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

LETTRE CCCXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 20 août 1770.

SIRE,

LE philosophe d'Alembert m'apprend que le grand philosophe de la secte & de l'espèce de Marc-Aurèle, le cultivateur & le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette : ce squelette possède une vieille ame très-sensible ; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait V. M. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie ; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux Pigal, & que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entreprise de mes concitoyens, je ne sais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, & je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'académie française a inscrit dans ces registres la lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce sujet. J'ai appris tout cela à la fois : je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie, je ne sais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil

qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'eſt un coup très-funeſte pour moi. Ce n'eſt pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suiſſe ; mais vous ſavez quelle fête je me feſais de voir les petits-fils des Sophocle & des Démoſthène délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Syſtême de la Nature*, & on l'aurait imprimée avec une belle eſtampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais oſé faire une réponſe de mon côté ; ainſi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins ſuperſtitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponſe ſi inférieure à la vôtre, que je n'oſai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jéſuite Néedham, que Buffon, Maupertuis & le traducteur de Lucrèce avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire auſſi de tous ces beaux ſyſtêmes, de celui de Buffon qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marſouins pour origine ; & enfin de celui qui exaltait ſon ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours ſur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penſerai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blan-*

chiffeuſe (*a*), à cette calomnie inſipide qui m'a été mortelle, & à tout ce qui s'en eſt ſuivi, qu'avec une douleur qui empoiſonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de V. M. eſt un baume ſi puiſſant ſur mes bleſſures, que je me ſuis reproché cette douleur qui me pourſuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre & de mourir auprès de vous, & qui vous eſt attaché depuis plus de trente ans.

Il y a pluſieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part; car ſûrement il paraîtra, & ſera imprimé incorrectement. Si V. M. daigne me donner ſes ordres, l'hommage du philoſophe de Sans-Souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déiſtes confondra les athées & les fanatiques à la fois: rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre reſpect du vieux ſolitaire Voltaire.

(*a*) Il s'agit ici de cette anecdote à laquelle on a attribué la diviſion entre Fréderic II & Voltaire. On rapporta à Fréderic que Voltaire avait dit, relativement à la correction des ouvrages du Roi, qu'il devait envoyer ſon linge ſale à la blanchiſſeuſe. Mais cela était faux; & fût-il vrai, l'on préſume bien qu'il fallait de plus graves raiſons pour forcer Fréderic II à diſgracier Voltaire; mais le philoſophe de Ferney devait ſoigneuſement ne pas parler de celles qu'on a lues ci-devant tome XIV, Lettres 235 & 236.

LETTRE CCCXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 ſeptembre 1770.

JE n'ai point été fâché que les ſentimens que j'annonce au ſujet de votre ſtatue, dans une lettre écrite à M. d'Alembert, aient été divulgués. Ce ſont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, & que Maupertuis ni perſonne n'ont effacées de mon eſprit. Il était très-juſte que vous jouiſſiez vivant de la reconnaiſſance publique, & que je me trouvaſſe avoir quelque part à cette démonſtration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaiſir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne ſont pas de ce genre : elles ſont un amuſement pour moi. Je m'inſtruis moi-même en penſant à des matières de philoſophie, ſur leſquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penſées. Cet ouvrage ſur le *Syſtême de la Nature* eſt trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux ſcandaliſer perſonne ; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime conſtante eſt de ménager la délicateſſe des oreilles ſuperſtitieuſes, de ne choquer perſonne, & d'attendre que le

ſiècle ſoit aſſez éclairé pour qu'on puiſſe impunément penſer tout haut (*a*).

Laiſſez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obſcurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit ſur le même ſujet, & qui ſera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les ſciences refleuriſſent chez eux, ils ſeront jaloux qu'un Gaulois, par ſa Henriade, ait ſurpaſſé leur Homère, que ce même Gaulois l'ait emporté ſur Sophocle, ſe ſoit égalé à Thucydide, & ait laiſſé loin derrière lui Platon, Ariſtote, & toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares poſſeſſeurs de ces belles contrées ſeront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, & qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pouſſer vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préſide aux événemens, ſelon que le prétend l'auteur du *Syſtême de la Nature*; je ne ſais quand elle amenera des révolutions qui pourront reſſuſciter les ſciences, enſevelies depuis ſi long-temps dans ces contrées aſſervies, & dégradées de leur ancienne ſplendeur.

(*a*) Ce temps eſt venu, & l'*Examen du Syſtême de la Nature* par Fréderic II, ſe trouve ci-devant tome VI.

Mon occupation principale eſt de combattre l'ignorance & les préjugés dans les pays que le haſard de la naiſſance me fait gouverner, d'éclairer les eſprits, de cultiver les mœurs, & de rendre les hommes auſſi heureux que le comporte la nature humaine, & que le permettent les moyens que je puis employer.

A préſent, je ne fais que revenir d'une longue courſe : j'ai été en Moravie, & j'ai revu cet empereur qui ſe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a ſecoué la ſuperſtition ; élevé dans le faſte, il a adopté des mœurs ſimples ; nourri d'encens, il eſt modeſte ; enflammé du déſir de la gloire, il ſacrifie ſon ambition au devoir filial qu'il remplît avec ſcrupule ; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a aſſez de goût pour lire Voltaire, & pour en eſtimer le mérite.

Si vous n'êtes pas ſatisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince poſſède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du Taſſe, & le *Paſtor fido* preſqu'en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philoſophie ; & quand nous l'avons bien étudiée, nous ſommes obligés de dire comme Montagne : *Que ſais-je?*

Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel Pigal tra-

vaille : ne pouvant poſſéder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'eſt ſe contenter de peu lorſqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux & décrépit, il faut renoncer aux beaux eſprits comme aux maîtreſſes.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, & qui ſait connaître le prix de ce tréſor.

LETTRE CCCXVII.

Du Roi.

Berlin, ce 26 ſeptembre 1770.

IL faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. Le P. Bouhours l'aſſure ; il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité, le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; & il ne faudra qu'une comète ou quelqu'éclipſe qui m'honore de

ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceſſaire pour rendre juſtice à Voltaire ; une ame ſenſible & un cœur reconnaiſſant ſuffiſaient. Il eſt bien juſte que le public lui paie le plaiſir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auſſi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu ; on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une ſtatue ; faible dédommagement de toutes les perſécutions que l'envie lui a ſuſcitées ; mais récompenſe capable d'échauffer la jeuneſſe & de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, & où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres & les ſciences ; & lorſque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur ſans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le veſtibule de leur temple, vous qui en êtes les deſſervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie & la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eſt né (*a*). Je ſouhaite

(*a*) Le prince Frédéric-Guillaume, petit neveu du roi.

qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; & que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur.

LETTRE CCCXVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 12 octobre 1770.

SIRE,

NOus avons été heureux pendant quinze jours, d'Alembert & moi, nous avons toujours parlé de V. M. ; c'eſt ce que font tous les êtres penſans, & s'il y en a dans Rome, ce n'eſt pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne ſais ſi la ſanté de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie ; il pourrait bien ſe contenter cet hiver du ſoleil de Provence & n'étaler ſon éloquence ſur le héros philoſophe qu'aux deſcendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suiſſes & aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai oſé prendre en dernier lieu V. M. pour mon modèle. Cette expreſſion paraîtra d'abord un peu ridicule ; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord ? mais vous ſavez que les philoſophes vinrent demander des règles à Marc-Aurèle quand il partit pour la Moravie, dont V. M. revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, & dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eſt un maître qui a peint ſon diſciple.

Voici en quoi conſiſte l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aſpirer, c'eſt à retirer dans les huttes de mon hameau quelques Génevois échappés aux coups de fuſil de leurs compatriotes, lorſque j'ai ſu que V. M. daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me ſuis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, & je ſuis sûr qu'elle aurait été bien plus floriſſante & plus digne d'être protégée par V. M.; je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deſſein ; c'était-là où je devais achever ma vieilleſſe. Puiſſe votre carrière être auſſi longue qu'elle eſt utile au monde & glorieuſe à votre perſonne !

Je viens d'apprendre que M. le prince de Brunſwick, envoyé par vous à l'armée victorieuſe des Ruſſes, y eſt mort de maladie. C'eſt un héros de moins dans le monde, & c'eſt un double compliment de condoléance à faire à V. M. : il n'a qu'entrevu la vie & la gloire ; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre choſe qu'entrevoir ? je n'ai fait qu'entrevoir un moment Fréderic-le-Grand ; je

l'admire, je lui ſuis attaché, je le remercie, je ſuis pénétré de ſes bontés pour le moment qui me reſte; voilà de quoi je ſuis certain pour ces deux inſtans.

Mais pour l'éternité, cette affaire eſt un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne eſt l'empire du doute, & le doute eſt un état déſagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque choſe à eſpérer après le moment de la vie? Gilimer, dépouillé de ſes Etats, avait-il raiſon de ſe mettre à rire quand on le préſenta devant Juſtinien? & Caton avait-il raiſon de ſe tuer de peur de voir Céſar? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion? Faut-il que Mouſtapha, dans la molleſſe de ſon harem, feſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux & battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philoſophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres ſont-ils égaux devant le grand Être qui anime la nature? en ce cas l'ame de Ravaillac ſerait à jamais égale à celle de Henri IV: ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philoſophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance & d'attachement pour votre perſonne, & du néant de preſque tout le reſte.

LETTRE CCCXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 30 octobre 1770.

UNe mitte qui végète dans le nord de l'Allemagne eſt un mince ſujet d'entretien pour des philoſophes qui diſcutent des mondes divers flottans dans l'eſpace de l'infini, du principe du mouvement & de la vie, du temps & de l'éternité, de l'eſprit & de la matière, des choſes poſſibles & de celles qui ne le ſont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait diſtrait ces deux grands philoſophes d'objets plus importans & plus dignes de les occuper. Les empereurs ainſi que les rois diſparaiſſent dans l'immenſe tableau que la nature offre aux yeux des ſpéculateurs. Vous qui réuniſſez tous les genres, vous deſcendez quelquefois de l'empyrée : tantôt Anaxagore, tantôt Triptolème, vous quittez le portique pour l'agriculture, & vous offrez ſur vos terres un aſyle aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont Voltaire eſt le légiſlateur, à celle des quakers de Philadelphie, auxquels Locke donna des loix.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre eſpèce ; ce ſont des Polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage & les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un aſyle ſur mes terres.

Il

Il y a plus de cent vingt familles nobles qui ſe ſont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles & qui leur permettent le retour chez eux. Je m'apperçois de plus en plus que les hommes ſe reſſemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils ſe perſécutent & ſe troublent mutuellement, autant qu'il eſt en eux : leur félicité, leur unique reſſource eſt en quelques bonnes ames qui les recueillent & les conſolent de leurs adverſités.

Vous prenez auſſi part à la perte que je viens de faire à l'armée Ruſſe, de mon neveu de Brunſwick : le temps de ſa vie n'a pas été aſſez long pour lui laiſſer appercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laiſſer quelques traces de ſon exiſtence, il a ébauché un poëme épique : c'eſt la conquête du Mexique par Fernand Cortez. L'ouvrage contient douze Chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était poſſible qu'il y eût quelque choſe après cette vie, il eſt certain qu'il en ſaurait à préſent plus que nous tous enſemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne ſait rien du tout. Un philoſophe de ma connaiſſance, homme aſſez déterminé dans ſes ſentimens, croit que nous avons aſſez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *poſt mortem nihil eſt.* Il prétend que l'homme n'eſt pas un être double, que nous ne ſommes que

de la matière animée par le mouvement, & que dès que les reſſorts uſés ſe refuſent à leur jeu, la machine ſe détruit & ſes parties ſe diſſolvent. Ce philoſophe dit qu'il eſt bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, parce que nous ne parvenons à ſoupçonner ſon exiſtence qu'à force de conjectures, & que tout ce que notre raiſon peut nous fournir de moins inepte ſur ſon ſujet, eſt de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philoſophe eſt très-perſuadé que cette intelligence ne s'embarraſſe pas plus de Mouſtapha que du Roi très-chrétien ; & que ce qui arrive aux hommes l'inquiète auſſi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écraſe ſans s'en appercevoir.

Mon philoſophe enviſage le genre animal comme un accident de la nature, comme le ſable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne ſoient faites que pour tranſporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux & l'Intelligence-Suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre ſervice, que nos vices & nos vertus ſont relatifs à la ſociété, & qu'il nous ſuffit des peines & des récompenſes que nous en recevons.

S'il y avait ici un ſacré tribunal d'inquiſition,

j'aurais été tenté de faire griller mon philoſophe pour l'édification du prochain ; mais nous autres huguenots nous ſommes privés de cette douce conſolation : & puis le feu aurait pu gagner juſqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces diſcours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement ; & Dieu le Père qui a toujours les conciles dans ſes culottes pour les conſulter au beſoin, comme le docteur Tamponet porte la Somme de S. Thomas, s'en ſervira pour vous juger à la rigueur. Mon raiſonneur, au-lieu de ſe rendre à de ſi fortes ſemonces, repartit qu'il me félicitait de ſi bien connaître le chemin du paradis & de l'enfer, qu'il m'exhortait à dreſſer la carte du pays, & de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, ſur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'eſt le cas de dire, *ſauve qui peut.* Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des loix à votre colonie Génevoiſe, travaillez pour l'honneur du Parnaſſe, éclairez l'univers, envoyez-moi votre

réfutation du *Syſtéme de la Nature*, & recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord & de ces contrées.

LETTRE CCCXX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 novembre 1770.

SIRE,

VOtre Majeſté peut être ciron ou mitte en comparaiſon de l'éternel Architecte des mondes, & même des divinités inférieures qu'on ſuppoſe avoir été inſtituées par lui, & dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité ; mais en comparaiſon de nous autres chétifs, vous avez été ſouvent aigle, lion & cygne. Vous n'êtes pas à préſent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme ſa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hoſpitalité aux pauvres familles Polonaiſes perſécutées ; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre Pythagore & un Suiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement Po-

lonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Brunſwick était donc auſſi des vôtres ; il feſait donc des vers comme vous & le roi de la Chine! V. M. peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous, pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'*Eccléſiaſte* attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que Céſar & Cicéron, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de *la Troade*, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille Romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en létargie.

Je ne ſais pas ce que penſe Mouſtapha ſur cette affaire ; je penſe qu'il ne penſe pas, & qu'il vit à la façon de quelques Mouſtaphas de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie, & la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince Guſtave, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition ; voilà une bonne recrue pour la philoſophie. C'eſt dommage que bientôt il n'y ait plus

d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéreſſant ; bientôt on ſera réduit à aimer Dieu pour lui-même, ſans crainte & ſans eſpérance, comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'eſt pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité.

Au ſurplus, votre abominable homme n'a point de démonſtration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait conſulter Ganganelli, on dit qu'il eſt bon théologien ; ſi cela eſt, les apparences ſont qu'il n'eſt pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas ſon ſecret ; il fait ſon pot à part, comme le diſait le marquis d'Argenſon d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématiques, ſoyez bien perſuadé, Sire, que de toutes les vérités probables, la plus ſûre eſt que votre gloire ira à l'immortalité, & que mon reſpectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre & chétif être ſubira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits Velches.

LETTRE CCCXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 décembre 1770.

JE vous ſuis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'eſt pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, & comme on ſait que j'aime la poéſie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur Arnulphius-Enſerius-Quadrazius. Il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, & vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſoléciſmes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point enviſager comme défectueuſes lorſqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on penſe en Chine des ſuccès des Ruſſes & de leurs victoires. Cepen-

dant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Égypte ; & je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté & mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce Moustapha avec sa pipe est allié des Velches & de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie & d'artillerie pour fortifier les dardanelles? Ne savez-vous pas que s'il n'y avait un grand Turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de serrail, plus de mamamonchi, plus d'ablutions, & que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran? & qu'enfin quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable.

Je salue l'original de certaine statue, & le recommande à Apollon, dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation.

LETTRE CCCXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 décembre 1770.

LE damné de philoſophe contre lequel vous êtes en colère, ne ſe contente pas de raiſonner à perte de vue, il ſe met à rêver, & il veut que je vous envoie ſes rêveries. Pour me débarraſſer de ſes importunités, j'ai été obligé de me conformer à ſes volontés. Voici ſes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accuſez pas d'indiſérétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbe-Bleue & des Mille & une, &c. Je lui ai conſeillé, pour le corriger de ſon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranſcendante qui deſſéchera ſon cerveau de ce qu'il a de trop poétique, & le rendra le digne confrère de tous nos graves philoſophes tudeſques & profeſſeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame : la plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais penſé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Mouſtapha ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui ſuivent le ſens de la ſentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent ſavoir ce qu'ils ſont, & qui, à meſure qu'ils avancent en con-

naiſſances, ſont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru ſavoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui ſait à quoi s'en tenir; mais il eſt payé pour ne pas révéler les ſecrets de l'Egliſe, & je parierais qu'il s'embarraſſerait beaucoup plus d'Avignon que de la Jéruſalem céleſte. Pour moi, je m'avertis d'être diſcret & de ne pas importuner un homme auquel il faut ſe faire conſcience de dérober un moment. Ses momens ſont ſi bien employés, que je lui en ſouhaite beaucoup, & qu'il puiſſe durer autant que ſa ſtatue. *Vale.*

LETTRE CCCXXIII.

De M. de Voltaire.

Ce 20 décembre 1770.

EN vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon Dieu, comme ſon ſtyle s'eſt perfectionné depuis ſon éloge de Moukden! Qu'il rend bien juſtice à ce ſaint flibuſtier juif, nommé David, & à nos badauts de Paris! Je ſoupçonne ſa majeſté Kien-Long de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, & de chanter, comme Orphée, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien diſciplinés, des faucons bien dreſſés. J'allais au-

trefois à la cour du roi ; je fus émerveillé de ſon armée, mais cent fois plus de ſa perſonne ; & je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de ſoupers plus agréables que ceux où Kien-Long-le Grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer ; & ſans un Lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de reſter à Pékin.

Il eſt vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident ; & quoiqu'un abbé Terray m'en ait eſcamoté la plus grande partie (ce qui ne me ſerait point arrivé à Pékin), il m'en reſte aſſez pour être plus heureux que je ne mérite ; cependant je regrette toujours Kien-Long, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémiſphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends-pères jéſuites ! comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces & d'énergie que les trois-quarts de nos académiciens ! j'ai pris la liberté de lui adreſſer par le coche trois livres nouveaux, avec cette adreſſe : *Au Roi* ; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit ; & on parlera peu du ſultan & du mogol d'aujourd'hui. On a écrit ſur l'adreſſe : *Pour être mis à la poſte, dès que le paquet ſera dans ſes États.* C'eſt un tribut payé à la bibliothèque du Sans-Souci de la Chine ; je ne crois pas ce tribut digne de ſa

Majeſté, mais c'eſt la cuiſſe de cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa Majeſté eſt voiſine de ma grande ſouveraine Ruſſe. Je ſuis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuſter pour donner congé à Mouſtapha ; je ſuis encore dans l'erreur ſur Ali-Bey ; elle-même y eſt auſſi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif ſur les lieux s'informer de la vérité ? Les Juifs ont toujours aimé l'Égypte, quoi qu'en diſe leur impertinente hiſtoire.

Je ſavais très-bien ce que feſaient des ingénieurs ſans génie, & j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela auſſi mal entendu que les croiſades : il me ſemble qu'on pouvait s'entendre, & qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Velches & même les Ibères n'échouent. Leurs entrepriſes, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voiſin du trône de la Chine.

LETTRE CCCXXIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 11 janvier 1771.

A L'AUGUSTE PROPHÈTE DE LA NOUVELLE LOI.

GRand Prophète, vous reſſemblez à vos devanciers envoyés du Très-Haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorſqu'on m'apporta votre ſacrée viſion. A meſure que je liſais, ma tête ſe débarraſſait, mon ſang circulait, mon ame renaiſſait ; dès la ſeconde page je repris mes forces, & par un ſingulier effet de cette médecine céleſte, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Éternel ordonna autrefois à votre prédéceſſeur Ézéchiel de manger un livre de parchemin ; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, ſi je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le ſeul envoyé de Jéhova, puiſque vous êtes le ſeul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères ; auſſi Jéhova vous a béni en affermiſſant votre trône, en taillant votre plume, & en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'eſt lui dont j'ai prédit : il applanira les hauts,

il comblera les bas ; le voilà qui vient : il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux & clément, grand & ſimple, éloquent & poëte : car c'eſt moi qui lui appris toutes ces choſes. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je ſuis, & non pas tel que les ſots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni feſſé ni pendu dans ce petit globule de la terre ; que je n'ai jamais inſpiré aucun juif, ni couronné aucun pape ; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon ſerviteur Fréderic, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'eſt pas oint ; mais il eſt mon fils & mon image, & je lui ai dit : Mon fils, ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait de tes ennemis l'eſcabeau de tes pieds & d'avoir donné des loix à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe.

Et le grand Fréderic a répondu à Jéhova : Je l'ai chaſſé de mon cœur, ce monſtre de la ſuperſtition, & du cœur de tout ce qui m'environne ; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, & même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples & de Madrid ? Jéhova alors a dit : Tes exemples

& tes leçons ſuffiront ; donnes-en long-temps, mon fils, & je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O Jéhova ! vous êtes bien puiſſant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raiſonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

LETTRE CCCXXV.

Du Roi.

Berlin, ce 29 janvier 1771.

EN liſant votre lettre, j'ai cru que la correſpondance d'Ovide avec le roi Cotys continuait encore, ſi je n'avais vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaiſance de compoſer des vers en langue thrace, au-lieu que vos vers ſont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces *Queſtions encyclopédiques* qu'on pourrait appeller à plus juſte titre *Inſtructions encyclopédiques*. Cet ouvrage eſt plein de choſes. Quelle variété ! que de connaiſſances, de profondeur ! & quel art pour traiter tant de ſujets avec le même agrément ! Si je me ſervais du ſtyle précieux, je pour-

rais dire qu'entre vos mains tout ſe convertit en or.

Je vous dois encore des remerciemens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connuſſe grand littérateur, grand philoſophe, grand poëte, je ne ſavais pas que vous joigniſſiez à tant de talens les connaiſſances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique ſont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuſe que de certains auteurs ne la repréſentent.

Mais quelle circonſpection édifiante dans les articles qui regardent la foi ! Vos protégés les Pediculoſos en auront été ravis ; la Sorbonne vous aggrégera à ſon corps ; le Roi très-chrétien (s'il lit) bénira le Ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre auſſi orthodoxe ; & l'évêque d'Orléans vous aſſignera une place auprès d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. A coup-sûr vos reliques feront des miracles, & l'*Infame* célébrera ſon triomphe.

Où donc eſt l'eſprit philoſophique du dix-huitième ſiècle, ſi les philoſophes, par ménagement pour leurs lecteurs, oſent à peine leur laiſſer entrevoir la vérité ? Il faut avouer que l'auteur du *Syſtême de la Nature* a trop impudemment caſſé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal : il a rendu la philoſophie odieuſe par

par de certaines conſéquences qu'il tire de ſes principes. Et peut-être à préſent faut-il de la douceur & du ménagement pour réconcilier avec la philoſophie les eſprits que cet auteur avait effarouchés & révoltés.

Il eſt certain qu'à Pétersbourg on ſe ſcandaliſe moins qu'à Paris, & que la vérité n'eſt point rejetée du trône de votre ſouveraine, comme elle l'eſt chez le vulgaire de nos princes. Mon frère Henri ſe trouve actuellement à la cour de cette princeſſe. Il ne ceſſe d'admirer les grands établiſſemens qu'elle a faits, & les ſoins qu'elle ſe donne de décraſſer, d'élever & d'éclairer ſes ſujets.

Je ne ſais ce que vos ingénieurs ſans génie ont fait aux Dardanelles : ils ſont peut-être cauſe de l'exil de Choiſeul. A l'exception du cardinal de Fleury, Choiſeul a tenu plus longtemps qu'aucun autre miniſtre de Louis XV. Lorſqu'il était ambaſſadeur à Rome, Benoît XIV le définiſſait un fou qui avait bien de l'eſprit. On dit que les parlemens & la nobleſſe le regrettent & le comparent à Richelieu : en revanche, ſes ennemis diſent que c'était un boute-feu qui aurait embrâſé l'Europe. Pour moi, je laiſſe raiſonner tout le monde. Choiſeul n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu ; & je me repoſe ſur les grandes lumières de votre monarque pour le choix & le renvoi de ſes miniſtres & de ſes maîtreſſes. Je ne me

mêle que de mes affaires & du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; &, à l'exception d'une seule actrice, mauvaise comédie. Vos histrions Velches se vouent tous à l'opéra-comique ; & des platitudes mises en musique sont chantées par des voix qui hurlent & détonnent à donner des convulsions aux assistans. Durant les beaux jours du siècle de Louis XIV, ce spectacle n'aurait pas fait fortune. Il passe pour bon dans ce siècle de petitesse, où le génie est aussi rare que le bon sens, où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie, dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conserverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre ; lui seul est l'Atlas qui soutient par ses forces cet édifice en ruine. Son tombeau sera celui du bon goût & des lettres. Vivez donc, vivez, & rajeunissez, s'il est possible : ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, & principalement les miens.

LETTRE CCCXXVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 15 février 1771.

SIRE,

TAndis que vos bontés me donnent les louanges qui me ſont ſi légitimement dues ſur mon orthodoxie & ſur mon tendre amour pour la religion catholique, apoſtolique & romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne ſoit pas approuvé par les principaux membres de notre ſanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, & que je les rends ridicules avec tout le reſpect poſſible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui eſt au-devant d'une hiſtoire de l'Égliſe très-édifiante; ils ne reçoivent point mon excuſe; ils diſent que ce qui eſt très-bon dans le vainqueur de Rosbach & de Liſſa, n'eſt pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac & une montagne, & que, quand je ſerais ſur la montagne du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils ſont revêtus. Nous connaiſſons, diſent-ils, vos mauvais ſentimens & vos mauvaiſes plaiſanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de ſervir un hérétique, vous vous

êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique; & ſi on vous en croyait, le pouvoir du Pape & celui du Grand-Turc ſeraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais ſachez que nous en feſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'eſt pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, & nous aurons toujours un temporel très-royal pour reſſembler à Jeſus-Chriſt notre Sauveur, qui n'avait pas où repoſer ſa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, & recevez notre malédiction ſous l'anneau du pêcheur.

Voilà, Sire, comme on me traite, & je n'ai pas un mot à repliquer. Si je ſuis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle ſes devanciers, & j'eſpère que leurs aigles ou romaines ou pruſſiennes (c'eſt la même choſe) me couvriront de leurs ailes.

Je me mets ſous leur protection dans ce monde, en attendant que je ſois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monſeigneur le prince royal, je ne ſais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de reſpect que d'attachement.

LE VIEUX MALADE DU MONT-JURA.

LETTRE CCCXXVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce premier mars 1771.

SIRE,

IL n'eſt pas juſte que je vous cite comme un de nos grands auteurs ſans vous ſoumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à V. M. l'Épître contre Mouſtapha. Je ſuis toujours acharné contre Mouſtapha & Fréron. L'un étant un infidèle, je ſuis ſûr de faire mon ſalut en lui diſant des injures ; & l'autre étant un ſot & un très-mauvais écrivain, il eſt de plein droit un de mes juſticiables.

Il n'y a rien à mon gré de ſi étonnant, depuis les aventures de Rosbach & de Liſſa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une pareille entrepriſe, il aurait compté ſon voyage des Alpes pour bien peu de choſe.

Je haïrai toujours les Turcs oppreſſeurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a ſoixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, & ils n'ont pas ſu encore en faire: ils ne ſavent pas même les régler.

Je ſuis toujours très-fâché que V. M. & l'empereur & les Vénitiens ne ſe ſoient pas entendus avec mon impératrice pour chaſſer ces vilains Turcs de l'Europe: c'eût été la beſogne d'une ſeule campagne; vous auriez partagé chacun également. C'eſt un axiome de géométrie qu'ajoutant choſes égales à choſes égales, les tous ſont égaux; ainſi vous ſeriez demeurés préciſément dans la ſituation où vous êtes.

Je perſiſte toujours à croire que cette guerre était bien plus raiſonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le ſens commun; mais je laiſſe-là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à V. M. que j'eſpère faire ma cour après Pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris eſt enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables ſont toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'Argens eſt mort: j'en ſuis très-fâché; c'était un impie très-utile à la bonne cauſe, malgré tout ſon bavardage.

A propos de la bonne cauſe, je me mets

toujours à vos pieds & ſous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Mouſtapha ; je répondrai que je le ſuis à Fréderic-le-Grand & à Cathérine-la-Surprenante.

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés pour le temps qui me reſte encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieil Hermite des Alpes.

LETTRE CCCXXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 28 mars 1771.

J'Ai eu le plaiſir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plus tôt.

J'avais donc deviné que ce beau Teſtament n'était pas de vous (*a*). On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de Richelieu, au cardinal Alberoni, au maréchal de Belle-Iſle, &c. de teſter en votre nom. Je diſais à quelqu'un qui me parlait de ce Teſtament, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaiſſait ni votre ſtyle, ni les bienſéances que vous ſavez

(*a*) Il avait paru une platitude intitulée : *Teſtament de Voltaire.*

ſi ſupérieurement obſerver en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact aſſez fin, s'y eſt trompé ; & je crois qu'il ne ſerait pas mal de le déſabuſer.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui eſt un prince très-inſtruit, d'une douceur charmante, & très-aimable dans la ſociété. Il aura été charmé, ſans doute, de recevoir vos vers ; & j'ai vu avec plaiſir que vous vous ſouveniez encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup de nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, & de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve aſſez de matières à m'occuper chez moi, je n'enviſage qu'en gros ce qui ſe fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonſpection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider.

On dit que le chancelier eſt un homme de génie & d'un mérite diſtingué : d'où je conclus qu'il aura pris les meſures les plus juſtes dans la ſituation actuelle des choſes, pour s'arranger de la manière la plus avantageuſe & la plus utile au bien de l'État. Cependant quoi qu'on faſſe en France, les Velches crient, critiquent, ſe plaignent & ſe conſolent par quelque chanſon maligne, ou quelques épigrammes ſatyriques. Lorſque le cardinal Mazarin, durant ſon miniſtère, feſait quelqu'innovation, il deman-

dait ſi à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui diſait que oui, il était content.

Il en eſt preſque de même par-tout. Peu d'hommes raiſonnent, & tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlow, à ſon retour de Pétersbourg, a paſſé chez nous pour ſe rendre ſur ſa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce aſſez curieuſe que je vous envoie. Je ne ſais comment il ſe l'eſt procurée ; le contenu en eſt ſingulier : peut-être vous amuſera-t-elle.

Oh ! pour la guerre, M. de Voltaire, il n'en eſt pas queſtion. Mrs. les encyclopédiſtes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs cenſures. Je ne ſais ſi la cour de Vienne les craint autant que je les reſpecte ; mais j'oſe croire toutefois qu'elle meſurera ſes démarches.

Ce qui paraît ſouvent en politique le plus vraiſemblable, l'eſt le moins. Nous ſommes comme des aveugles, nous allons à tâtons : & nous ne ſommes pas auſſi adroits que les Quinze-Vingts qui connaiſſent, à ne s'y pas tromper, les rues & les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en eſt pas un : c'eſt un jeu de haſard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte Orlow, nous

avons eu l'apparition d'un comte Autrichien qui, lorſque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie : elles y ſont décrites avec vérité (*a*). Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte Hoditz, qui ſe trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus ſuperbes à mon frère Henri. Je ne crois pas qu'on puiſſe la ſurpaſſer en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes ; & ſur-tout l'affabilité & les grâces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les ſeules fêtes qui me conviennent ſont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque ſérénité ſur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéreſſe, autant que je le fais, à la conſervation du patriarche de Ferney, auquel ſoit honneur & gloire, par tous les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 113, l'Épître au comte Hoditz.

LETTRE CCCXXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 mars 1771.

IL y a long-temps que je vous aurais répondu ſi je n'en avais été empêché par le retour de mon frère Henri qui revient de Ruſſie. Plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, il ne ceſſe de m'en entretenir : il a vu votre ſouveraine ; il a été à portée d'applaudir à ſes qualités qui la rendent ſi digne du trône qu'elle occupe, & à ces qualités ſociables qui s'allient ſi rarement avec la morgue & la grandeur des ſouverains.

Mon frère a pouſſé par curioſité juſqu'à Moſcou ; & par-tout il a vu les traces des grands établiſſemens par leſquels le génie bienfeſant de l'impératrice ſe manifeſte. Je n'entre point dans des détails qui ſeraient immenſes, & qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuſer de ma lenteur. J'en viens à préſent à vos lettres.

Voyez la différence qui eſt entre nous : moi, avorton de philoſophe, quand mon eſprit s'exalte, il ne produit que des rêves : vous, grand-prêtre d'Apollon, c'eſt ce dieu même qui vous remplit, & qui vous inſpire ce divin enthouſiaſme qui nous charme & nous tranſporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous ;

je crains le ſort d'un certain Iſraël qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démiſe.

Je viens à vos *Queſtions encyclopédiques*, & j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne ſaurait aſſez le reſpecter, même dans ſes faibleſſes. Je n'approuve point l'auteur de la Préface de Fleury abrégé : il s'exprime avec trop de hardieſſe, il avance des propoſitions qui peuvent choquer les ames pieuſes ; & cela n'eſt pas bien (*a*). Ce n'eſt qu'à force de réflexions & de raiſonnemens que l'erreur ſe filtre, & ſe ſépare de la vérité : peu de perſonnes donnent leur temps à un examen auſſi pénible, & qui demande une attention ſuivie. Avec quelque clarté qu'on leur expoſe leurs erreurs, ils penſent qu'on les veut ſéduire, & en abhorrant les vérités qu'on leur expoſe, ils déteſtent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*Infame* en la comblant de politeſſes.

Mais voici une hiſtoire dont le protecteur des capucins pourra régaler ſon ſaint & puant troupeau.

Les Ruſſes ont voulu aſſiéger le petit fort de Czenſtochow défendu par les confédérés :

(*a*) Fréderic II étant l'auteur de cette fameuſe Préface, laquelle ſe trouve dans ſes *Œuvres primitives*, 1790, il eſt ſingulier de le voir ſe critiquer lui-même, à moins qu'il ne plaiſante.

on y garde, comme vous ſavez, une image de la ſainte & immaculée Reine du Ciel. Les confédérés, dans leur détreſſe, s'adreſſèrent à elle pour implorer ſon divin appui : la Vierge leur fit un ſigne de tête, & leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Ruſſes ſe préparaient pour l'aſſaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec leſquelles ils avançaient la nuit pour eſcalader cette bicoque. La Vierge les apperçoit, appelle ſon fils, & lui dit : Mon enfant, reſſouviens-toi de ton premier métier ; il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confédérés orthodoxes.

Le petit Jeſus ſe charge d'une ſcie, part avec ſa mère ; & tandis que les Ruſſes avancent, il leur coupe leſtement quelques barreaux de leurs échelles ; puis en riant il retourne par les airs avec ſa mère à Czenſtochow, & il entre avec elle dans ſa niche.

Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions ; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum* ; & depuis ce miracle la garde-robe de notre ſainte mère & ſon cabinet de curioſités augmentent à vue-d'œil par les tréſors qui s'y verſent, & que le zèle des ames pieuſes augmente en abondance.

J'eſpère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, & qu'ils ne

manqueront point de l'ajouter à ceux de la Légende, qui de long-temps n'aura été ſi bien recrutée.

Le pauvre Iſaac eſt allé trouver ſon père Abraham en paradis ; ſon frère d'Eguille, qui eſt dévot, l'avait leſté pour ce voyage ; & l'*Infame* s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps : votre corps peut être âgé, mais votre eſprit eſt encore jeune ; & cet eſprit fera encore aller le reſte. Je le ſouhaite pour les intérêts du Parnaſſe, pour ceux de la raiſon, & pour ma propre ſatisfaction. Sur quoi je prie le grand dieu de la médecine votre protecteur, le divin Apollon, de vous avoir en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE CCCXXX.

Du Roi.

Ce 19 mars 1771.

QUels agrémens, quel feu tu poſſèdes encore !
Le couchant de tes jours ſurpaſſe leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine & glace nos ſens,
Nous perdons les plaiſirs, les grâces, les talens :
Mais l'âge a reſpecté ta voix douce & légère ;
Pour le malheur des ſots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous eſt dû ; ou pour mieux dire, c'eſt une merveille qui étonne

l'Europe ; ce ſera un problême que la poſtérité aura peine à réſoudre, que Voltaire, chargé de jours & d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice ſera, ſans doute, flattée de l'Épître que vous lui adreſſez. Il eſt conſtant que ce ſont des vérités ; mais il n'eſt donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort ſurpris de me voir cité dans vos vers : certes, je ne préſumais pas de devenir un auteur grave (*a*). Mon amour-propre vous en fait ſes complimens. J'aurai bonne opinion de mes rapſodies tant que je les verrai enchaſſées dans les cadres que vous leur ſavez ſi bien faire.

J'en viens à ce Mouſtapha que je n'aime pas plus que de raiſon ; je ne m'oppoſe point à toutes les prétentions que vous pouvez former à ſon ſerrail ; je crois même que, Conſtantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de tranſporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre uſage. Il paraît cependant qu'il ſerait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embraſement général. Sans doute que cette paix ſe fera, que Mouſtapha en payera la

(*a*) Voyez l'Épître à l'Impératrice de Ruſſie dans les Œuvres de Voltaire.

façon : & la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On ſe dit à l'oreille que la France a ſuſcité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un miniſtre diſgracié, homme de génie, mais d'un eſprit inquiet, qui croyait qu'en diviſant & troublant l'Europe, il maintiendrait plus longtemps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce miniſtre, vous ſaurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des ſept montagnes : un tel trait de généroſité eſt rare chez les ſouverains. Ganganelli en rira ſous cape, & dira en lui-même : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point.* Et cela arrive dans ce ſiècle philoſophique, dans ce dix-huitième ſiècle !

Après cela, meſſieurs les philoſophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur ; entaſſez argumens ſur argumens pour détruire l'*Infame* ; vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre ſur les ames fortes : chaſſez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un État, ou bien un ambitieux que ſon intérêt lie à celui de l'Égliſe, renverſera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage ! je réponds au jeune Voltaire en ſtyle de vieillard : quand il badine, je raiſonne ; quand il s'égaie, je diſſerte. Sans doute,

doute, Bouhours avait raiſon : mes chers compatriotes & moi, nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues.

Ma faible chandelle s'éteint, & ce ſoupçon d'imagination dont je n'eus qu'une faible doſe, m'abandonne, ma gaieté me quitte, ma vivacité ſe perd. Conſervez long-temps la vôtre ; puiſſiez-vous, comme le bon homme Saint-Aulaire, faire des vers à cent ans, & moi les lire ! c'eſt ce que je prie Apollon de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney ; l'aîné eſt devenu roi, & ſe hâte d'occuper le trône que la mort de ſon père lui laiſſe. Pour le pauvre d'Argens, il a ceſſé de parler, de penſer & d'écrire. C'eſt mon maréchal-des-logis ; il eſt allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous raſſemblerons tous.

LETTRE CCCXXXI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 5 avril 1771.

SIRE,

ON a dit que j'étais tombé en jeuneſſe, mais on n'a pas encore dit que je fuſſe tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, & on me déclarerait incapable de teſter, ſi j'avais fait le Teſtament ridicule qu'on

m'attribue. Le bon goût de V. M. n'y a pas été trompé; vous avez bien ſenti qu'il était impoſſible qu'un homme de mon âge parlât ainſi de lui-même. Cette impertinence eſt d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous le mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon teſtament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour ſa peine. Je puis aſſurer V. M. que mes dernières volontés ſont abſolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, & qui s'eſt déjà emparée de mes yeux, de mes dents & de mes oreilles; mais j'ai une averſion invincible pour la manière dont on meurt dans notre ſainte religion catholique, apoſtolique & romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de ſe faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graiſſer l'eſſieu de ſon carroſſe en voyage. Cette ſottiſe & tout ce qui s'enſuit me répugne ſi fort, que je ſuis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaiſir de mourir chez vous: il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monſeigneur le prince royal m'honore; il penſe bien ſenſément, & paraît très-digne d'être votre neveu (*a*). Jamais il n'y eut tant d'eſprit dans

(*a*) C'eſt Frédéric-Guillaume II, roi de Pruſſe actuel. On

le Nord, depuis le ſoixante & unième degré juſqu'au cinquante-deux & demi. Il n'y a, ce me ſemble, que les confédérés de Pologne à qui on puiſſe reprocher de ſe ſervir, pour leur malheur, de la ſorte d'eſprit qu'ils ont.

On dit qu'Ali-Bey en a beaucoup, & autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits ſur ſa perſonne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la ſienne. Pour le Croiſſant de Mouſtapha, je le crois plus obſcurci que jamais.

Je me mets aux pieds de V. M. avec le plus profond reſpect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont V. M. m'honore, du 19 mars. Oui, ſans doute, vous êtes un auteur grave & très-grave, quoique votre imagination ſoit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princeſſe donnât la liberté aux dames du ſerrail & des fêtes ſur le Boſphore; je ne prétends point du tout à ſes odalifques: c'eſt la récompenſe de ſes braves guerriers. Je ſuis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiſelles du harem

---

trouve à la fin du tome XVI de cette collection ſa Correſpondance avec M. de Voltaire; elle ſuffit ſeule pour réfuter les médiſances que M. le comte de Mirabeau a oſé placer dans une lettre à ce Prince, à ſon avénement au trône.

de Mouſtapha. Vous appellez d'Argens votre maréchal-des-logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas auſſi longtemps que votre gloire; mais je ſuis très-ſûr que votre feu en quoi conſiſte la vie, & votre régime en quoi conſiſte toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il ſe pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à Ganganelli, quoiqu'il ſoit très-ridicule que ce joli petit pays ſoit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut aſſurément mieux que la Corſe, dont l'acquiſition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE CCCXXXII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 12 avril 1771.

SIRE,

IL n'eſt ni honnête ni reſpectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, & de lui parler du roi ſon oncle, ſans communiquer au moins à V. M. la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Ruſſie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque eſt en France actuellement, doit regretter Sans-Souci; nous

n'avons que des tracaſſeries, beaucoup de diſcorde, peu de gloire, & point d'argent. Cependant le fonds du royaume eſt très-bon, & ſi bon, qu'après les peines qu'on a priſes pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'eſt un malade d'un tempérament excellent, qui a réſiſté à plus de trente mauvais médecins; V. M. prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne ſais ſi je me doute de ce que V. M. fera cette année; mais Dieu, qui m'a refuſé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à ſa place, pouſſeraient, par-delà Bellegrade, & qui s'arrondiraient, attendu qu'en philoſophie la figure ronde eſt la plus parfaite. Mais je crains de dire des ſottiſes trop pointues, & je me borne à me mettre aux pieds de V. M. du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je ſuis aveugle comme Milton, mais non pas auſſi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du meſſie & du diable; moi je parle de mon héros.

LETTRE CCCXXXIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 juin 1772.

Ce poëte-empereur, ſi puiſſant, qui domine
Sur les Mantchous & ſur la Chine,
Eſt bien plus aviſé que moi.
Si le démon des vers le preſſe & le lutine,
Des chants que ſon conſeil juge digne d'un roi,
Il reſtreint ſagement la courſe clandeſtine
Aux bornes des États qui vivent ſous ſa loi.
Moi, ſans écouter la prudence,
Les eſquiſſes légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel eſprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris ſa réſidence.
C'eſt jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts uſuraires : une lettre de votre part, & un volume de Queſtions encyclopédiques. Si le peuple était inſtruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon ; & quoique l'expreſſion ſoit triviale, il aurait raiſon.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de Bernis, pour convenir du ſort de ces bons pères jéſuites. En qualité d'aſſocié

de l'ordre, j'eſſuierais une banqueroute de prières, ſi Rome avait la cruauté de les ſupprimer. On n'entend pas non plus de nouvelles du Turc ; on ne ſait à quoi ſa Hauteſſe s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'eſt pas à grand'choſe. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. Obreſcow, miniſtre de la Ruſſie, détenu contre le droit des gens, dont cette puiſſance barbare n'a aucune connaiſſance. C'eſt un acheminement à la paix qui va ſe conclure pour le plus grand avantage & la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau miniſtre dont le roi très-chrétien a fait choix. On le dit homme d'eſprit : en ce cas, vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il eſt tel, il n'aura ni la faibleſſe ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, & néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ces poſſeſſions temporelles, qui diſtraiſent trop des devoirs ſpirituels, & qui font ſouvent riſquer le ſalut.

Quelque fécond que ce ſiècle ſoit en philoſophes intrépides, actifs & ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la ſuperſtition dont vous vous plaignez en Suiſſe : ſes racines tiennent à tout l'univers ; elle eſt la fille de la timidité, de la faibleſſe & de l'ignorance. Cette trinité domine auſſi impérieu-

ſement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'eſprit humain! Le vieux prince d'Anhalt-Deſſaw, que vous avez vu, ne croyait point en Dieu ; mais allant à la chaſſe, il rebrouſſait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raiſon, il l'ignorait. Vous ſavez ce qu'on rapporte de Hobbes : incrédule le jour, il ne couchait jamais ſeul la nuit, de peur des revenans.

Qu'un frippon ſe propoſe de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme eſt fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans ſon eſprit ; & ce n'eſt que par des travaux immenſes qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon eſprit purifié de la rouille ſuperſtitieuſe, & *déſéborgnez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-Vingts. Eclairez encore ce qui eſt éclairable : vous ſemez dans des terres ingrates ; mais les ſiècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philoſophe de Sans-Souci ſalue l'Hermite de Ferney.

LETTRE CCCXXXIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 auguſte 1771.

SIRE,

VOtre Majeſté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conſeiller d'état. (Ce n'eſt pas pour moi, comme vous le croyez bien, & je ne donne point de conſeil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de Lentulus appuiera ma requête. C'eſt pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé Oſtervald, qui eſt perſécuté par les prêtres. Il a ſervi long-temps V. M., & je crois qu'il eſt excommunié.

Voilà deux puiſſantes raiſons, à mon gré, pour le faire conſeiller d'état. Cet homme eſt d'un eſprit très-doux, très-conciliant & très-ſage, & en même temps d'une philoſophie intrépide, capable de rendre ſervice à la raiſon & à vous, & également attaché à l'un & à l'autre. Il eſt de votre ſiècle; & les Neuchâtelois ſont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'eſt pas aſſez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné Petitpierre pour n'avoir pas cru l'enfer éternel; ils ont condamné le banderet Oſtervald pour n'avoir point cru

d'enfer du tout. Ces marauts-là ne ſavent pas que s'était l'opinion de Cicéron & de Céſar. Vous qui avez l'éloquence de l'un, & qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille ſacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conſeiller d'état dans Neuchâtel?

Le grand Julien, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, ſur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité; mais puiſque ce banderet Oſtervald eſt menacé par le confiſtoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelqu'agrément dans celui-ci? Cette idée m'eſt venue dans la tête, & je la mets à vos pieds. Je penſe que ce banderet a très-grande raiſon de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puiſque Jeſus-Chriſt a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Ruſſes ont été battus par les Turcs; j'en ſuis au déſeſpoir; & je ſupplie V. M. de daigner me conſoler.

LETTRE CCCXXXV.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 ſeptembre 1771.

UN homme qui a long-temps inſtruit l'univers par ſes ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre-humain : il peut être par conſéquent le conſeiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité eſt pareille à celle qu'un roi de Suède exerce ſur ſes diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas ſur ſon anarchie ſarmate. Faire à Neuchâtel un conſeiller d'état ſans l'approbation du ſynode, ſerait ſe compromettre inutilement.

J'ai voulu dans ce pays protéger Jean-Jacques, on l'a chaſſé ; j'ai demandé qu'on ne perſécutât point un certain Petitpierre, je n'ai pu l'obtenir.

Je ſuis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuiſſance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont ſe ſert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à ſavoir *obtempérer* à ſes volontés. Je reſpecte des conventions ſur leſquelles ce peuple fonde ſa liberté & ſes immunités, & je me reſſerre dans les bornes du pouvoir qu'ils

ont preſcrites eux-mêmes en ſe donnant à ma maiſon. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philoſophiques.

Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* eſt déterminée en fait de politique, & combien les métaphyſiciens l'ont embrouillée. Il y a donc néceſſairement une liberté ; car comment aurait-on une idée nette d'une choſe qui n'exiſte point ? Or je comprends par ce mot la puiſſance de faire ou de ne pas faire telle action, ſelon ma volonté. Il eſt donc ſûr que la liberté exiſte ; non pas ſans mêlange de paſſions innées, non pas pure, mais agiſſante cependant en quelques occaſions ſans gêne & ſans contrainte.

Il y a une différence, ſans doute, de pouvoir nommer un conſeiller (ſoi-diſant) d'état, ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut, a la liberté ; celui qui ne ſaurait le breveter, ne jouit pas de cette faculté. Cela ſeul ſuffit, ce me ſemble, pour prouver que la liberté exiſte, & que par conſéquent nous ne ſommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité.

C'eſt ce ſyſtême de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de ſa perte. Tandis que les Turcs ſe tiennent, comme des quakers, les bras croiſés, en attendant le moment de l'impulſion divine, ils ſont battus par les Ruſſes. Et ce léger échec que vient de recevoir

un détachement du prince Repnin, ne doit pas enfler l'eſpérance de Mouſtapha juſqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puiſſe entrer en comparaiſon avec cet amas de victoires que les Ruſſes ont entaſſées les unes ſur les autres.

Tandis que ces gens ſe battent pour les poſſeſſions de ce monde-ci, les Suiſſes ſont très-bien d'ergoter entr'eux pour les biens de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagination ; & quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on ſe bat avec des paroles pour le paradis & pour l'enfer. Je ne connais point ce pays là : le géographe Deliſle n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener, traverſe les eſpaces imaginaires, & jamais perſonne n'en eſt revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes.

Quelqu'un qui vous a vu, m'aſſure que vous jouiſſez d'une très-bonne ſanté. Ménagez ce tréſor le plus long-temps que poſſible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que Vénus nous conſerve le chantre des Grâces ; Minerve, l'émule de Thucydide ; Uranie, l'interprète de Newton ; & Apollon, ſon fils chéri qui, ſurpaſſant Euripide, égala Virgile : ce ſont les vœux que le ſolitaire de Sans-Souci fait & fera ſans fin pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCXXXVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 18 octobre 1771.

SIRE,

VOus êtes donc comme l'Océan, dont les flots ſemblent arrêtés ſur le rivage par des grains de ſable; & le vainqueur de Rosbach, de Liſſa, &c. &c. ne peut parler en maître à des prêtres Suiſſes. Jugez, après cela, ſi les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne ſais ſi V. M. a jamais vu une petite brochure intitulée : *Les droits des Hommes & les uſurpations des Papes;* ces uſurpations ſont celles du Saint-Père : elles ſont évidemment conſtatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poſte.

J'ai pris la liberté d'adreſſer à V. M. les ſixième & ſeptième volumes des *Queſtions ſur l'Encyclopédie;* mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de pourſuivre cet ouvrage. C'eſt bien-là le cas où l'on peut appeller la liberté, puiſſance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas ſans doute la liberté de faire; il n'a que la liberté de dire : *Je ſuis eſclave de la nature.* J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres,

mais j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je ſais bien certainement, c'eſt que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du ſiècle, ainſi que je regarde Catherine II comme la première femme, & Mouſtapha comme un pauvre homme, du moins juſqu'à préſent. Il me ſemble qu'il n'a ſu faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une & l'autre ; mais je me garderai bien de vous dire qui ſont ces rois-là.

L'impératrice de Ruſſie dit que ſes affaires vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle eſt maîtreſſe de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près ; qu'elle eſt reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle faſſe jouer inceſſamment ſur le théâtre de Batchi-Saraï *Iphigénie en Tauride*. Puiſſe-t-elle faire bientôt une paix glorieuſe, & puiſſent ces vilains Turcs ne plus moleſter les chrétiens Grecs & Latins !

LETTRE CCCXXXVII.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 18 novembre 1771.

VOus vous moquez de moi, mon bon Voltaire; je ne ſuis ni un héros ni un océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent déſunir la ſociété. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques : les violens leur donnent des convulſions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui reſſemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième ſiècle qu'à la génération préſente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des Hommes & de l'uſurpation des Papes. Vous croyez donc que les Semnons ne ſont pas curieux de vos ouvrages, & qu'on ne les lit pas au bord du Havel avec autant & peut-être plus de plaiſir que ſur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut préciſément après que les Français eurent pris poſſeſſion du comtat; je crus que c'était leur manifeſte, & que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des ſixième & ſeptième

ſeptième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le ſtyle de Voiture était encore à la mode, je vous dirais que le père des Muſes eſt l'auteur de cet ouvrage, & que l'approbation eſt ſignée du dieu du Goût. J'ai été fort ſurpris d'y trouver mon nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obſcures que celles de l'Évangile, & je me ſuis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage eſt admirable, & je vous exhorte à le continuer. Si c'était un diſcours académique, aſſujetti à la révision de la Sorbonne, je ſerais peut-être d'un autre avis.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne & en Ruſſie : je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; & vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui eſt admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres ſont arrivés; les pieds & les bras garrottés, enchaînés & perclus, ces livres m'ont été d'une grande reſſource. En les liſant, j'ai béni mille fois le Ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reſte de mes occupations, vous ſaurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je

m'aviſai de barbouiller du papier ; non pour éclairer, non pour inſtruire le public, & l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuſer. Ce ne ſont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des Confédérés. Le badinage convient mieux à un convaleſcent que l'auſtérité du ſtyle majeſtueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a ſix chants. Tout eſt fini ; car une maladie de cinq ſemaines m'a donné le temps de rimer & de corriger tout à mon aiſe. C'eſt vous ennuyer aſſez que deux chants de lecture que je vous prépare.

Ah ! que l'homme eſt un animal incorrigible, direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie ſubjuguées doivent être chantées ſur un autre ton que les ſottiſes d'un Crazinski, d'un Potoski, d'un Oginski, & de toute cette multitude imbécille dont les noms ſe terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui poſſède une liberté mitigée, je m'en ſuis ſervi dans cette occaſion ; & comme je ſuis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir ſon talent : c'eſt de quoi juſqu'ici perſonne ne vous accuſe ; mais je voudrais que la poſtérité ne perdît aucune de vos penſées ; car combien des ſiècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève,

qui joigne à tant de goût tant de connaiſſances! Je plaide une belle cauſe, & je parle à un homme ſi éloquent que, s'il jette un coup-d'œil ſur ce ſujet, il ſaiſira d'abord tous les argumens que je pourrais lui préſenter. Qu'il continue donc encore à étendre ſa réputation, à inſtruire, à éclairer, à conſoler, à perſifler, à pincer (ſelon que la matière l'exige) le public, les cagots & les mauvais auteurs. Qu'il jouiſſe d'une ſanté inaltérable, & qu'il n'oublie point le ſolitaire Semnon habitué à Sans-Souci.

LETTRE CCCXXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 6 décembre 1771.

SIRE,

JE n'ai jamais ſi bien compris qu'on peut pleurer & rire dans le même jour. J'étais tout plein & tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait ſerment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorſque j'ai reçu votre lettre & votre très-philoſophique poëme qui dit ſi plaiſamment les choſes du monde les plus vraies. Je me ſuis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi & ma conſternation. Que vous peignez

bien le diable & les prêtres, & ſur-tout cet évêque, premier auteur de tout le mal!

Je vois bien que quand vous fites ces deux premiers chants, le crime infame des Confédérés n'avait point encore été commis. Vous ſerez forcé d'être auſſi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que V. M. a bien voulu m'envoyer. Malheur eſt bon à quelque choſe, puiſque la goutte vous a fait compoſer un ouvrage ſi agréable (*a*) : depuis Scarron, on ne feſait point de vers ſi plaiſans au milieu des ſouffrances. Le roi de la Chine ne ſera jamais ſi drôle que V. M., & je défie Mouſtapha d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites ſouvent des vers à Sans-Souci dans ce goût-là. Plus vous ſerez gai, plus long-temps vous vivrez : c'eſt ce que je ſouhaite paſſionnément pour vous, pour mon héroïne, & pour moi chétif.

Je penſe que l'aſſaſſinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il eſt impoſſible que les Confédérés, devenus en horreur au genre-humain, perſiſtent dans une faction ſi criminelle. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

(*a*) Il ſe trouve ci-devant tome VIII, ſous le titre de *la Polôgniade, ou la Guerre des Confédérés, Poëme en VI Chants*. C'eſt même dans cette ſeule édition qu'il eſt tel que le Roi l'avait corrigé. Il eſt défiguré dans les autres éditions.

Je ſuis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées aſſaſſinées en peu de temps dans notre ſiècle philoſophique. Heureuſement, parmi tous ces aſſaſſins, il ſe trouve des Malagrida, & pas un philoſophe. On dit que nous ſommes des ſéditieux; que ſera donc l'évêque de Kiovie? On dit que les conjurés avaient fait ſerment ſur une image de la ſainte Vierge, après avoir communié. J'oſe ſupplier inſtamment V. M., ſi ingénieuſe & ſi diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond reſpect & le plus grand ébahiſſement de tout ce que je viens de lire.

LETTRE CCCXXXIX.

Du Roi.

Berlin, ce 12 janvier 1772.

JE conviens que je me ſuis impoſé l'obligation de vous inſtruire ſur le ſujet des Confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'expoſer les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclairciſſemens néceſſaires ſur la Henriade.

Vous ſaurez donc que mes Confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais auſſi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris & manqué contre le roi de Pologne s'eſt paſſé, à la communion près, de la manière qu'il eſt détaillé dans les gazettes. Il eſt vrai que le miſérable qui a voulu aſſaſſiner le roi de Pologne, en avait prêté le ſerment à Pulawski, maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge à Czenſtokow. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne ſe répandent pas en Suiſſe, où vous trouverez cette ſcène tragique détaillée avec les circonſtances exactement conformes à ce que mon miniſtre de Varſovie en a marqué dans ſa relation. Il eſt vrai que mon poëme (ſi vous voulez l'appeller ainſi) était achevé lorſque cet attentat ſe commit; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaiſanterie & de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus paſſer cette horreur ſous ſilence, & j'en ai dit deux mots en paſſant, au commencement du cinquième chant; de ſorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuſer, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reſte.

Il ſemble que pour détourner mes yeux des ſottiſes polonaiſes & de la ſcène atroce de Varſovie, ma ſœur la reine de Suède ait pris

ce temps pour venir revoir ſes parens, après une abſence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille; je m'en ſuis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour diſſiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les ſortes d'amuſemens, dans leſquels les arts & les ſciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma ſœur trouvait que vous manquiez à Berlin : je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en appercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conſervation; & nous avons conclu, quoique nous ne vous poſſédions pas, que vous n'en étiez pas moins néceſſaire à l'Europe.

Laiſſez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau : ce ſerait une contradiction que celui qui éclaira ſi long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui ſiège à Ferney : je le prie de m'inſpirer, & d'être aſſuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ſes déciſions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.*

LETTRE CCCXL.

De M. de Voltaire.

Ferney, premier février 1772.

SIRE,

MOn cœur, quoique bien vieux, eſt tout auſſi ſenſible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troiſième & quatrième chants m'ont preſque guéri d'une maladie aſſez ſérieuſe; vos vers ne le ſont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque choſe d'auſſi gai ſur un ſujet ſi triſte. Ce que V. M. dit des Confédérés dans ſa lettre, inſpire l'indignation contre eux autant que vos vers inſpirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureuſement pour le roi de Pologne & pour V. M. Quand vous n'auriez que ſix villes pour vos ſix chants, vous n'auriez pas perdu votre papier & votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux diſſentions polonaiſes; mais elle augmentera le bonheur de ſon frère & le ſien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, & que je mette mes reſpects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher Iſaac (*a*) m'a fait part des bontés dont vous la comblez, &

(*a*) Le marquis d'Argens.

du petit monument qu'elle érige à ſon mari, le panégyriſte de l'empereur Julien, de très-reſpectable mémoire. C'eſt une virtuoſe que cette madame Iſaac; elle ſait du grec & du latin, & écrit dans ſa langue d'une manière qui n'eſt pas ordinaire.

V. M. finit ſa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conſeillez à un impotent de ne pas marcher trop vîte. Il y a deux ans que je ne ſors preſque point de mon lit. Je ſerais tenté de vous dire comme Le Nôtre au pape Alexandre VII : *Saint-Père, donnez-moi des tentations au-lieu de bénédictions.* La ſanté, la ſanté, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on ſoit, & à quelqu'âge qu'on ſoit parvenu.

Je ſupplie V. M. de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produiſe quelque nouveau poëme en ſix chants.

Agréez, Sire, le profond reſpect & l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

LETTRE CCCXLI.

Du Roi.

Potsdam, ce premier mars 1772.

JE ſuis, en vérité, tout honteux des ſottiſes que je vous envoie, mais puiſque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverſes eſpèces : le cinquième chant de la Confédération, un Diſcours académique ſur une matière aſſez uſée (*a*) pour amener l'éloge de l'illuſtre auditoire qui ſe trouvait à la ſéance de l'académie, & une Épître à ma ſœur de Suède au ſujet des déſagrémens qu'elle a eſſuyés dans ce pays-là (*b*). Elle a reçu la lettre que vous lui avez adreſſée : elle n'a pas voulu me confier la réponſe, qui, ſans cela, ſe ſerait trouvée incluſe dans ma lettre.

Ce n'eſt pas ſeulement en Suède que l'on eſſuie des contre-temps : la pauvre Babet, veuve du défunt Iſaac, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens; ils ont donné l'Extrême-Onction par force à ce bon panégyriſte de l'empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, & d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui

(*a*) Diſcours ſur l'utilité des ſciences & des arts dans un Etat; il ſe trouve dans les *Œuvres primitives* du Roi, gr. in-8vo. 1790.

(*b*) Elle eſt très-belle & ſe trouve ci-devant, tome VII, p. 122.

ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maiſon que feu ſon mari lui a bâtie ; elle a perdu ſes meubles, perte conſidérable relativement à ſa fortune qui eſt mince ; elle a acquis quantité de connaiſſances pour complaire à ſon mari : elle ne peint pas mal, & elle eſt reſpectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de ſon mari, & lui avoir rendu la vie agréable. Un ſoir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez ſa femme, & lui demande : Eh bien, as-tu fait cet enfant ? Quelques amis, qui ſe trouvèrent préſens, ſe prirent à rire de cette étrange queſtion ; mais la marquiſe les mit à leur aiſe en leur montrant le portrait d'un petit morveux que ſon mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'eſſuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune : vos ouvrages ne ſe reſſentent point de la caducité de leur auteur ; & je crois qu'il ne dépendrait que de vous de compoſer encore une Henriade.

Je fais des vœux pour votre conſervation ; s'ils ſont intéreſſés, vous devez me le pardonner en faveur du plaiſir que vos ouvrages me font. *Vale.*

LETTRE CCCXLII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 24 mars 1772.

SIRE,

QUand même Mrs. Formey, Prémonval, Touſſaint, Mérian me diraient, c'eſt nous qui avons compoſé le Diſcours ſur l'utilité des ſciences & des arts dans un État, je leur répondrais : Meſſieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme Trajan aurait écrit.

Je ne ſais pas ſi l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ſes diſcours dans ſon académie, mais je le défie de faire de meilleure proſe : & à l'égard de ſes vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui ſans ſe donner beaucoup de peine. Je défie S. M. Kien-Long, aſſiſtée de tous ſes mandarins, d'être auſſi gaie, auſſi facile, auſſi agréable, que l'eſt le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que ſon poëme ſur les Confédérés eſt infiniment ſupérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, Meſſieurs, que l'abbé de Chaulieu feſait de très-jolis vers après ſes accès de goutte, & moi je vous ap-

prends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

Si vous me demandez quel eſt ce prince ſi extraordinaire, je vous dirai : Meſſieurs, c'eſt un homme qui donne des batailles tout auſſi aiſément qu'un opéra ; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à ſuivre un chien qui court après un cerf ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards ; & il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant ſi vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, & que ſi je n'avais pas été un tant ſoit peu étourdi, je le verrais encore, & je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher Iſaac a fort mal fait de vous quitter, Meſſieurs ; il a été ſur le point de n'être pas enterré enterre-ſainte, ce qui eſt pour un mort la choſe du monde la plus funeſte, & ce qui m'arrivera inceſſamment ; au-lieu que ſi j'étais reſté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aiſe, & beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel eſt le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui préſenter mes très-humbles reſpects, & l'admiration qu'il m'a inſpirée depuis l'an 1736, c'eſt-à-dire depuis trente-ſix ans tout juſte : car un attachement de trente-ſix ans n'eſt pas une

que contient ce volume précieux. Ç'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, & ſi la poſtérité en avait été fruſtrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit être rangée parmi vos chef-d'œuvres dramatiques. L'intérêt toujours renaiſſant de la pièce & l'élégance continue de la verſification l'élèvent à cent piques au-deſſus de celle de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Velches modernes, ont perdu le goût des bonnes choſes. Ils ſont raſſaſiés des chef-d'œuvres de l'art; & la frivolité les porte à préſent à protéger l'opéra-comique, le vaux-hall & les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fuſſiez né dans leur patrie: ce ne ſera que la poſtérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-ſix ans que je vous ai rendu juſtice. Je ne varie point dans mes ſentimens: je penſe à ſoixante ans de même qu'à vingt-quatre ſur votre ſujet; & je fais des vœux à cet Être qui anime tout, qu'il daigne conſerver auſſi long-temps que poſſible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne ſont pas des complimens, mais des ſentimens très-vrais que vos ouvrages gravent ſans ceſſe plus profondément dans mon eſprit.

LETTRE

LETTRE CCCXLIX.

Du Roi.

Sans-Souci, ce 14 auguſte 1779.

JE vous remercie des félicitations que vous me faites ſur des bruits qui ſe ſont répandus dans le public. Il faudra voir ſi les événemens les confirment, & quel deſtin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien ſupérieurs à ceux qui m'ont amuſé lorſque j'avais la goutte : ce ſont les *Syſtêmes* & les *Cabales*. Ces morceaux ſont auſſi frais & d'un coloris auſſi chaud que ſi vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, & ils vont ſe répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant Anglais que Hollandais, Eſpagnols & Italiens ; mais aucun Français n'a mis le pied chez nous : & je ſais poſitivement que le marquis de Saint-Aulaire n'eſt point ici. S'il vient, il ſera bien reçu, ſur-tout s'il n'eſt point expatrié pour quelque mauvaiſe affaire ; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de ſa nation.

Je pars cette nuit pour la Siléſie : à mon retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de por-

celaine que les connaiſſeurs approuvent, & qui ſe fait à Berlin.

Je ſouhaite que votre gaieté & votre bonne humeur vous conſervent encore long-temps pour l'honneur du Parnaſſe & pour la ſatisfaction de tous ceux qui vous liſent. *Vale.*

LETTRE CCCL.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 ſeptembre 1772.

J'Ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la ſuite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conſcience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur & le coloris de la jeuneſſe dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que ſon ame eſt immortelle, qu'elle penſe ſans le ſecours de ſon corps, & qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté ſa dépouille mortelle. C'eſt un beau privilège que celui de l'immortalité : bien peu d'êtres, dans cet univers, en ont joui. Je vous applaudis & vous admire.

Pour ne pas reſter tout-à-fait en arrière, je vous envoie le ſixième chant des Confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce ſujet. Tout cela ne vaut pas une des ſtrophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ

ne produit pas des roſes ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce ſixième chant m'a occupé plus que les affaires, & qu'on me fait trop d'honneur en Suiſſe de me croire plus abſorbé dans la politique que je ne le ſuis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils ſuivront dans peu, au riſque des aventures qui les attendent en voyage.

Perſonne du nom de Saint-Aulaire n'eſt arrivé juſqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de ſentiment.

Voilà enfin la paix prête à ſe conclure en Orient, & la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement eſt dû uniquement à la modération de l'impératrice de Ruſſie qui a ſu mettre elle-même des bornes à ſes conquêtes, en impoſer à ſes ennemis ſecrets, & rétablir l'ordre & la tranquillité où juſqu'à préſent ne régnait que trouble & confuſion. C'eſt à votre muſe à la célébrer dignement : je ne fais que balbutier en ébauchant ſon éloge ; & ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le ſentiment.

Vivez encore, vivez long-temps ; quand on eſt sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas ſe hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaiſance pour moi, pauvre

mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre séjour sur ce globe, pour que j'en jouisse; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale*.

LETTRE CCCLI.

De M. de Voltaire.

Ce 16 octobre 1772.

SIRE,

LA médaille est belle, bien frappée, la légende noble & simple; mais sur-tout la carte que la Prusse jadis Polonaise présente à son maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort V. M. de ce bijou du nord; il n'y en a pas à présent de pareil dans le midi.

La paix a bien raison de dire aux Palatins:
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape;
Car vous avez à vos puissans voisins,
Sans y penser, long-temps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel & beau
Que ces voisins partagent le gâteau.

C'est assurément le vrai gâteau des rois, & la fève a été coupée en trois parts. Mais la paix ne s'est-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier Catherine II & Moustapha, & que les hostilités ont recommencé depuis deux

mois. On prétend que, parmi ces Français si babillards, il s'en trouve qui ne disent mot, & qui n'en agissent pas moins sous terre.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au Saint-Père, ont un grand crédit dans le serrail de Constantinople. Si la chose est vraie, c'est une scène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Prusse & en Suède : le roi votre neveu paraît digne de son oncle.

Je remercie V. M. de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, & que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la prussienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'est assurément une chose unique que le même homme se soit moqué si légérement des Palatins pendant six chants entiers, & en ait eu un nouveau royaume pour sa peine. Le roi David faisait des vers contre ses ennemis, mais ses vers n'étaient pas si plaisans que les vôtres : jamais on n'a fait poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puissance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, & la Russie devient un nouveau monde. Comme tout est changé ! & que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens !

Dieu merci, je prédis & je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choſes ; mais je n'avais pas pouſſé mes prédictions auſſi loin que vous avez porté votre très-ſolide gloire : votre deſtin a toujours été d'étonner la terre. Je ne ſais pas quand vous vous arrêterez ; mais je ſais que l'aigle de Pruſſe va bien loin.

Je ſupplie cet aigle de daigner jeter ſur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups-d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, ſi votre médaille eſt reſſemblante, que la vie eſt dans vos yeux & ſur votre viſage, & que vous avez, comme de raiſon, la ſanté d'un héros.

Je ſuis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

VOTRE VIEUX IDOLATRE.

LETTRE CCCLII.

Du Roi.

Potsdam, ce premier novembre 1772.

VOus ſaurez que, ne me feſant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me reſſemblent. Je ſuis vieux, caſſé, goutteux, ſuranné, mais toujours gai & de bonne humeur.

D'ailleurs les médailles atteſtent plutôt les époques, qu'elles ne ſont fidelles aux reſſemblances.

Je n'ai pas ſeulement acquis un abbé, mais bien deux évêques, & une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur (*a*).

Je trouve, il eſt vrai, le poëte de la Confédération impertinent d'avoir oſé ſe jouer de quelques Français paſſés en Pologne. Il dit pour ſon excuſe qu'il ſait reſpecter ce qui eſt reſpectable, mais qu'il croit qu'il lui eſt permis de badiner de ces excrémens de nations, des Français réformés par la paix, & qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'aſſociation confédérale.

Je crois qu'il y a des Français qui gardent le ſilence, & qui ont un grand crédit au ſerrail; mais mes nouvelles de Conſtantinople m'apprennent que le congrès de paix ſe renoue & reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raiſon.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce ſiècle. *Semper idem* : c'eſt votre

(*a*) On ſe ſouvient que Voltaire avait pris en affection un capucin nommé père Adam, qui demeurait avec l'auteur de la *Pucelle* dans le château de Ferney.

deviſe. Il n'eſt pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel ! Apollon vous a cédé le ſceptre du Parnaſſe : il a abdiqué en votre faveur. Vos vers ſe reſſentent de votre printemps ; & votre raiſon, de votre automne. Heureux qui peut ainſi réunir l'imagination & la raiſon. Cela eſt bien ſupérieur à l'acquiſition de quelques provinces dont on n'apperçoit pas l'exiſtence ſur le globe, & qui, des ſphères céleſtes, paraîtraient à peine comparables à un grain de ſable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons ſi fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuſer, c'eſt que, lorſqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'eſprit. J'ai connu un jéſuite qui m'aſſurait gravement qu'il s'expoſerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un ſinge. Je n'en ferais pas autant ; mais quand on peut réunir & joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ſes poſſeſſions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillaſſent avec plaiſir. Notez toutefois que cette affaire-ci (*a*) s'eſt paſſée ſans effuſion de ſang, & que les encyclopédiſtes ne pourront déclamer contre les *brigands mercenaires*, & employer tant d'autres belles phraſes dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre,

(*a*) Le partage de la Pologne.

à l'aide d'une plume, a tout fait ; & l'Europe ſera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'hiſtoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans ſans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être ſuſpendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raiſon dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'eſt l'autre ; & une étincelle cauſe ſouvent un embrâſement général.

Voilà bien du raiſonnement : je vous donne de la marchandiſe de mon pays. Vous autres Français vous poſſédez l'imagination ; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur ; & nous autres, la lenteur, avec ce gros bon ſens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, & qu'elle permette à ma peſante raiſon d'admirer le phénix de la France, le ſeigneur de Ferney, & de faire des vœux pour ce même Voltaire que j'ai poſſédé autrefois, & que je regrette tous les jours, parce que ſa perte eſt irréparable.

LETTRE CCCLIII.

De M. de Voltaire.

Ce 13 novembre 1772.

SIRE,

Hier il arriva dans mon hermitage une caiſſe royale, & ce matin j'ai pris mon café à la crême dans une taſſe, telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kien-Long, l'empereur de la Chine; le plateau eſt de la plus grande beauté. Je ſavais bien que Frédéric-le-Grand était meilleur poëte que le bon Kien-Long, mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-ſupérieure à celle de Kiengtſin, de Dreſde & de Sêve; il faut donc que cet homme étonnant éclipſe tous ſes rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiſſe, il ſe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'Apollon, ſur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils diſaient : Comment ſe peut-il faire qu'un grand homme, qui eſt ſi connu pour mépriſer le faſte & la fauſſe gloire, s'aviſe de faire mettre ſes armes ſur le couvercle d'une écuelle! Je leur dis : Il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier; les rois laiſſent tout faire au ca-

price des artiſtes. Louis XIV n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue ; il n'exigea point que le maréchal de la Feuillade fît graver la fameuſe inſcription, *à l'homme immortel ;* & lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas Frédéric-le-Grand qui a imaginé cette deviſe, & qu'il a laiſſé dire le monde.

Il y a auſſi un Arion porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poéſie, ſauva Arion de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui ! c'eſt-là qu'on faît les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations & des ſénats en deux jours, & qu'on ſe moque ſur-tout très-plaiſamment des confédérés & de leur Notre-Dame (*a*).

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite ; des opéra-comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine, ainſi que des financiers plus ſages que Colbert, & des généraux dont les Turenne n'approchent pas.

(*a*) Dans le Poëme de la Polonniade, ou la Guerre des Confédérés, ci-devant tome VIII.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer les conférences entre Mouſtapha & mon impératrice ; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin feſant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuſer ; on ne peut pas toujours lire, philoſopher, faire des vers & de la muſique.

Je me mets aux pieds de V. M. avec tout le reſpect & l'admiration qu'elle inſpire.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCLIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 18 novembre 1772.

SIRE, vous convenez que la belle Italie,
Dans l'Europe autrefois rappella le génie ;
Le Français eut un temps de gloire & de ſplendeur,
Et l'Anglais profond raiſonneur,
A creuſé la philoſophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une ſombre étude, une heureuſe lenteur ;
Mais à ſon eſprit inventeur,
Vous devez deux préſens qui vous ont fait honneur,
Les canons & l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,

Sur les bords du Permeſſe & dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien ſervie.

J'ajouterai que c'eſt à Thorn que Copernic trouva le vrai ſyſtême du monde, que l'aſtronome Hévélius était de Dantzick, & que par conſéquent Thorn & Dantzick doivent vous appartenir. V M aura la généroſité de nous envoyer du bled par la Viſtule, quand, à force d'écrire ſur l'économie, nous n'aurons au-lieu de pain que des opéra-comiques, ce qui nous eſt arrivé ces dernières années.

C'eſt parce que les Turcs ont de très-bons bleds & point de beaux-arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux aſſociés. Cela ne ſerait peut-être pas ſi difficile, & il ſerait aſſez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout Suiſſe que je ſuis, je ne déſire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'eſt vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, & je le crois, parce qu'il y a là du génie, & que le traité s'eſt fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire eſt mal avec mon impératrice. Je ſouhaite que ce ne ſoit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puiſque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut ſe ſéparer de l'objet d'une grande paſſion.

Ce que V. M. daigne me dire à la fin de

ſa lettre, m'a fait preſque verſer des larmes ; je ſuis tel que j'étais, quand vous permettiez que je paſſaſſe à ſouper des heures délicieuſes à écouter le modèle des héros & de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets ; conſolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, & qui aſſurément vous eſt fidèle.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLV.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 décembre 1772.

AYant reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, & lui ai demandé ce que ſignifiait cet Arion, cette lyre & ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ſes artiſtes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était deſtinée ; qu'il n'était pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de laurier deſtinée au Taſſe pour le couronner au Capitole ; que la lyre était faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avait été chantée ; que ſi Arion avait, par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaiſſait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolu-

tion ſubite dans la façon de penſer ; que la mer, ſur laquelle nageait Arion, était allégorique, & ſignifiait le temps, duquel Arion triomphe ; que le dauphin était l'emblême des amateurs de lettres qui ſoutiennent les grands hommes durant la tempête.

Je vous rends compte de ce procès-verbal tel qu'il a été dreſſé en préſence de deux témoins, gens graves, & qui l'atteſteront par ſerment, ſi cela eſt néceſſaire. Ces gens ont travaillé au grand deſſert *avec figures*, que j'ai envoyé à l'impératrice de Ruſſie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine eſt trop fragile, & qu'il faudrait employer le marbre & le bronze pour tranſmettre aux âges futurs l'eſtime de notre ſiècle pour ceux qui en ſont l'honneur.

Nous attendons dans peu la concluſion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulſés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet ; & la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philoſophes (car vous vous ſouviendrez des propos que l'on tint à Verſailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue) ; je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le Poëme d'Helvétius ſur le bonheur :

je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaiſons qui manquent, & quelques vers qui m'ont ſemblé trop approcher de la proſe. Je ne ſuis pas juge compétent; je ne fais que haſarder mon ſentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine, & ceux d'un certain grand homme qui illuſtre la Suiſſe par ſa préſence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphyſicien & grand politique, comme l'était le cardinal de Richelieu, ſans être grand poëte. La nature a diſtribué différemment ſes dons; & il n'y a qu'à Ferney, où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talens en la même perſonne.

Jouiſſez long-temps des biens que la nature, prodigue envers vous ſeul, a daigné vous donner, & continuez d'occuper ce trône du Parnaſſe, qui ſans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce ſont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney, le philoſophe de Sans-Souci.